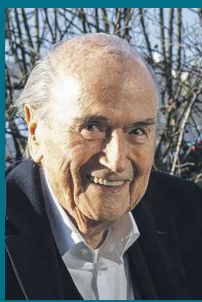




GAZA

ACCORD DE PAIX,
LIBÉRATION
DES OTAGES...
LES HEURES
DÉCISIVES

Pages 20-21



EXCLUSIF

LES CONFIDENCES
DE SEPP BLATTER,
L'EX-PATRON
DU FOOT MONDIAL

Pages 26-27

**TAXE ZUCMAN COMMENT LE PATRONAT
ORGANISE LA FRONDE**

Page 5



Le Journal du Dimanche

GOUVERNEMENT

Le plan secret de Lecornu

➤ SA STRATÉGIE

Mettre les
oppositions sous
pression

➤ SA MÉTHODE

Rendre
du pouvoir aux
députés

➤ SON OBJECTIF

Un gouvernement
dans les 48 heures,
un budget en 2025





Loro Piana

Victory in style...



Félicitations à la Team Europe qui, grâce à son excellence et à sa persévérance, a remporté la Ryder Cup 2025, compétition de golf la plus prestigieuse au monde. Ces qualités sont partagées par Loro Piana, fier de participer une nouvelle fois à cette édition en habillant les membres de l'équipe.



Rien n'a été laissé au hasard. Des fibres naturelles les plus raffinées, développées pour améliorer les performances jusqu'aux quatre bandes de la tenue, symbole des victoires historiques de l'Équipe Europe aux États-Unis. Un design qui tisse un lien entre le passé et notre ambition commune : ajouter une cinquième ligne cette année.

*La victoire a du style

RYDER CUP 2025 : LORO PIANA FÉLICITE LA TEAM EUROPE POUR SA VICTOIRE.

L'événement

MATIGNON

Dans la tête de Sébastien Lecornu

CHOC Le Premier ministre prend à revers les oppositions en renonçant au 49.3. Le but : rendre du pouvoir aux députés et les mettre sous pression

RÉCIT Une stratégie mûrement réfléchie et pesée au fil des trois premières semaines de son mandat, dans le secret de son bureau à Matignon

Sébastien Lecornu a le calme des vieilles troupes et le sens politique d'un vieux briscard. Les forces politiques et syndicales ont fini par s'en rendre compte, après l'avoir sous-estimé, voire moqué, en le décrivant comme un « mini-Macron », jusqu'à ce vendredi matin, à 8 h 50, lorsqu'il annonce sur le perron de Matignon qu'il se désarme du 49.3. Contraintes de reconnaître qu'il accomplit là un geste démocratique de « rupture » avec ses prédécesseurs, les oppositions n'en ont pas encore compris le sens ni les conséquences sur le débat budgétaire à venir. Elles auraient-elles sous-estimé ce « petit chose » de la vie politique, quasi mutique médiatiquement, à l'humilité d'un élu local de département sans éclat ? Sans doute. Derrière ce geste démocratique se dessine en réalité une stratégie politique mûrement réfléchie et méthodiquement déployée depuis maintenant trois semaines.

Lorsqu'il prend les commandes de Matignon, le 10 septembre, lui qui considère qu'« on ne devrait jamais quitter Brienne » – le ministère des Armées – est façonné par ses longs mois d'engagé. Face à l'échec que tous lui prédisent, en moine-soldat, il opte pour une approche militaire : les trois semaines qui s'ouvrent devront être organisées méticuleusement pour déminer, poser des jalons, et enfin lancer l'offensive. Dès les premiers échanges avec les forces politiques, Lecornu évalue ses marges de manœuvre. Première hypothèse : une grande coalition, allant des Républicains aux socialistes, réduite à quelques grands sujets – budget, décentralisation... –, limitée dans la durée. « Cela n'a

pas tenu cinq minutes », rapporte-t-on dans les couloirs de Matignon. Deuxième hypothèse : un accord de non-censure. Là encore, il n'a pas fallu cinq minutes aux socialistes pour fracasser cette option. « Nous sommes échaudés par le coup du conclave de Bayrou, tranche un Boris Vallaud radicalisé. Il faut qu'on se fasse mal, que chacun campe sur ses positions, par respect pour les électeurs », assène-t-il. À la réflexion,

Lecornu lui accorde le point. Les électeurs macronistes ne s'y retrouveraient pas non plus et cela accrédi-terait le réquisitoire du RN sur « l'UMPS ».

L'ancien président de l'Eure a beau déplorer que l'on ne puisse pas passer des compromis en s'affranchissant des étiquettes partisans comme on le fait dans toutes les assemblées locales, ce n'est pas l'usage au Parlement national. Reste que la voie de passage se rétrécit. Comment, avant même de gouverner, parvenir à faire passer le budget ? Puisque l'ennemi reste dans la tranchée, sans avancer, ni reculer, ce sera donc au Premier ministre de faire mouvement. Cette conviction s'affirme lors des échanges avec les syndicats. Le 24 septembre, ils sont reçus à Matignon dans le contexte d'un ultimatum avant une nouvelle journée de grève. Sophie Binet, la secrétaire générale de la CGT, égrène ses exigences : taxe Zucman, abrogation de la réforme des retraites, pas de réforme de l'assurance chômage... Sébastien Lecornu s'emballe : « Madame Binet, je ne suis pas Édouard Philippe – ce qui dans ma bouche n'est pas une insulte. Vous vous adressez à moi comme si j'avais 350 députés derrière moi et cinq ans devant moi. Faites les comptes, j'ai 210 députés. Ce qui fait de moi l'un des Premiers ministres les plus faibles de

la V^e République ! » Une colère saine ? Surtout une mise au point qui s'adresse à tous les interlocuteurs que Sébastien Lecornu a vus défilé dans son bureau ces trois dernières semaines.

Les syndicats et les oppositions, les journalistes aussi dans leurs analyses, font mine de croire que le gouvernement détient le pouvoir d'arbitrer et d'imposer, que tout procède de lui, qu'il est l'acteur principal, voire unique, du jeu politique. Depuis un an, Michel Barnier, François Bayrou et tous les acteurs de la pièce ont joué en considérant qu'il y avait une majorité qui imposait un budget, dont on faisait sauter quelques agrafes au gré des débats. Ils faisaient le pari qu'à la fin, les oppositions ne censureraient pas au nom de l'esprit de responsabilité. L'autopsie du docteur Lecornu est limpide : la disparition de ses prédécesseurs a été provoquée par un déni de réalité collectif. Et pour en sortir, le recours au traitement de choc s'impose. Ce sera l'abandon du 49.3, annoncé ce jeudi.

Pour s'en convaincre, Sébastien Lecornu s'est replongé dans les écrits de Michel Debré, le père de la Constitution. Tout le monde semble l'ignorer, mais dans l'esprit et la lettre, le 49.3 a pour vocation de tenir la majorité et non de contraindre les oppositions.

Sébastien Lecornu préconise un traitement de choc : l'abandon du 49.3.



BLONDET ELIOT/ABACA

QUAND BERCY DONNE UN COURS D'ÉCONOMIE À OLIVIER FAURE ET MARINE TONDELIER

Ni Marine Tondelier ni Olivier Faure ne s'attendaient à recevoir un cours magistral sur la taxe Zucman. Vendredi, Sébastien Lecornu leur présente tour à tour deux hauts fonctionnaires de Bercy, qui moulent depuis trois semaines sur le sujet. Chiffres et courbes à l'appui, les deux experts déconstruisent le raisonnement du brillant économiste dont la taxe rapporterait non pas 20 ou 25 milliards d'euros mais moins de 15, avant de fondre, une fois que lesdits taxés auront trouvé la parade. Très respectueux, voire défenseurs des agents de la fonction publique, ni Faure ni Tonde-

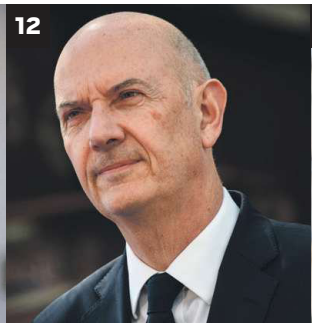
lier n'ont osé contredire leurs professeurs du jour. Ces derniers poursuivent la démonstration en expliquant que ce n'est pas sur 1 800 patrimoines que le sujet de la dégressivité de l'impôt opère, mais sur 4 000 contribuables. Comment ? Par le mécanisme d'un système de holdings successives s'emboîtant les uns dans les autres pour faire de la suroptimisation fiscale. Par le truchement d'une nouvelle fiscalité en cisaille pesant à la fois sur les dispositifs existants et sur une nouvelle imposition des holdings, le gouvernement espère récupérer entre 3 et 5 milliards d'euros par an. ● A. A.



RAPHAEL LAFARGE/ABACA

L'événement

1. **Gérald Darmanin.** 2. **Élisabeth Borne.**
3. **Annie Genevard.** 4. **Vincent Jeanbrun.**
5. **Amélie de Montchalin.** 6. **Yannick Neuder.**
7. **Bruno Retailleau.** 8. **Maud Bregeon.**
9. **Manuel Valls.** 10. **Astrid Panosyan-Bouvet.**
11. **Agnès Evren.** 12. **Roland Lescure.**
13. **Rachida Dati.** 14. **Catherine Vautrin.**
15. **Julien Dive.**



Manière de reconnaître que l'accumulation des passages en force des gouvernements précédents relève bien de « la blessure démocratique » dénoncée par la gauche. Sans doute la victime ne s'attendait-elle pas à ce qu'elle s'efface désormais. Ce faisant, le Premier ministre renvoie les députés à leurs responsabilités. Les Français les auraient-ils élus pour ne rien faire ? Dans un débat parlementaire qui s'annonce exigeant, et dont ils seront des acteurs décisifs (si le PS veut la taxe Zucman, qu'il la mette aux voix, le gouvernement sera contre, mais ne pourra pas la bloquer), les Français verront bien si les députés veulent exercer le pouvoir ou non. Libre aux présidents de groupe de se saisir d'un levier politique et médiatique pour démontrer aux électeurs qu'ils peuvent peser.

Sébastien Lecornu partagera donc le pouvoir ; les députés partageront, en retour, la pression de l'opinion

En cas d'impasse, ce ne sera pas la seule faute du Premier ministre

publique. Ils ont quelques jours pour opérer la bascule psychologique. Si le 13 octobre, date de présentation de la copie budgétaire – amendable, donc – de Lecornu en conseil des ministres et du début de son examen en commission des finances, les oppositions refusent le débat, alors ce sera le retour du bazar. Pour lancer la discussion, le Premier ministre a laissé des « fils dénudés » dans une interview au *Parisien*, dont chacun peut se saisir : fiscalisation des hauts patrimoines financiers via des holdings, mesure de pouvoir d'achat pour les plus modestes... Traduction : en cas d'impasse budgétaire et de retour de l'instabilité, cette fois, ce ne sera pas la seule faute du Premier ministre. Sébastien Lecornu gage que les Français le verront. Si l'on devait s'avancer, il n'y a guère à espérer des socialistes, qui continuent de réclamer l'abrogation de la réforme des retraites sans faire la moindre proposition alternative dans le cadre contraint de non-augmentation de la dépense publique. Après s'être chauffés à blanc, difficile de se refroidir en quelques jours. Quant au RN, fidèle à une stratégie de la surprise de dernière minute, il demeure imprévisible. ●

ANTONIN ANDRÉ

Le gouvernement est (presque) prêt

CASTING Matignon et l'Élysée mettent la dernière main à l'équipe, resserrée, dont les noms seront dévoilés dans les 48 heures

Vingt-quatre ministres grand max ! Si cela avait été possible, Sébastien Lecornu aurait même ramené l'équipe gouvernementale à 20 unités. Autant dire que les places sont chères, mais en même temps, souligne-t-on à l'Élysée, « après les traumas des gouvernements Barnier et Bayrou, et dans une ambiance de fin de règne, les prétendants ne sont ni aussi motivés ni aussi nombreux qu'à l'habitude ». Dans la sélection – en cours d'affinage –, la présence des Républicains devrait être renforcée par plusieurs unités autour de Bruno Retailleau, maintenu à l'Intérieur. La sénatrice Agnès Evren est évoquée au porte-parolat, le député Vincent Jeanbrun à la Ville et Julien Dive à l'Agriculture, Annie Genevard glissant à l'Éducation. Dans cette configuration, Élisabeth Borne ferait son paquetage pour les Armées. Dans un Bercy scindé en deux, l'Économie et les Finances sont promises au

député EPR Roland Lescure, tandis qu'Amélie de Montchalin conserverait le Budget, avec en renfort Maud Bregeon – à moins que cette dernière ne décroche ce qu'elle réclame : l'Écologie. Catherine Vautrin se voyait aux Armées, elle devrait rester à la tête du ministère de la Santé, de la Famille et des Solidarités, avec toujours Astrid Panosyan-Bouvet au Travail et Yannick Neuder à la Santé. Pas de changement non plus à la Justice avec le maintien de Gérald Darmanin. Sur le flanc gauche, François Rebsamen sort, Juliette Méadel sûrement aussi, seul Manuel Valls conserverait les Outre-mer. Enfin, le cas Rachida Dati a été tranché : elle reste. Non seulement son calendrier judiciaire semble lointain au regard de la durée de vie moyenne d'un gouvernement, mais Sébastien Lecornu, soucieux de ne pas se créer de problèmes supplémentaires, préfère ne pas s'exposer à une nouvelle prise de tête. ● J.T. ET A.A.

L'événement



Sébastien Chenu à l'Assemblée nationale.

THOMAS PADILLA/MAXPPP

SÉBASTIEN CHENU

« Le Premier ministre fait semblant »

AVERTISSEMENT Le vice-président de l'Assemblée confirme que le RN pourrait censurer Sébastien Lecornu dès la semaine prochaine s'il n'engage pas une véritable rupture

INTERVIEW

Sébastien Lecornu prononcera son discours de politique générale mardi. Qu'attendez-vous de lui ?

Qu'il rompe clairement avec le macronisme. Si sa fameuse « rupture » se limite à tourner la page François Bayrou, ce sera une rupture en trompe-l'œil. Les Français attendent autre chose : une véritable inflexion politique. Cela suppose d'ouvrir les dossiers centraux, ceux qui conditionnent leur vie quotidienne : l'immigration, d'abord, qui est l'une des premières préoccupations du pays ; les dépenses publiques, qui explosent sans jamais être maîtrisées ; l'Union européenne, qui impose à la France des choix contraires

à ses intérêts ; et enfin la fraude sociale et fiscale, qui représente des dizaines de milliards. Tant que ces sujets restent intouchables, tout le reste n'est que gesticulations.

N'approuvez-vous aucune des premières propositions formulées par le Premier ministre ?

Soyons sérieux : pour l'instant, Sébastien Lecornu fait semblant. Il fait semblant de changer de méthode. Il fait semblant de réformer, en supprimant deux jours fériés déjà caducs depuis la chute de François Bayrou, en coupant quelques crédits de communication pour deux mois seulement, ou en retirant à des anciens Premiers ministres nonagénaires un chauffeur et un officier de sécurité... C'est du symbole, du cosmé-

tique, du marginal. Les Français n'attendent pas des gadgets institutionnels : ils veulent des réponses à leurs angoisses du quotidien.

Le RN pourrait-il donc voter une motion de censure dès la semaine prochaine ?

Si la rupture n'est pas nette, la réponse est oui. Nous ne marchons pas nos convictions. Soyons clairs : un dîner avec Marine Le Pen n'efface pas notre ligne politique. La censure ne vaut pas une pizza. Nous ne sommes pas le Parti socialiste, qui s'est déjà laissé amadouer pour un maroquin ou une petite réforme des retraites. Le RN n'est pas achetable. Et nous ne voulons pas d'un Premier ministre qui croit qu'avec quelques mesures, il va redresser la France.

L'accusez-vous de vouloir gagner du temps ?

Sébastien Lecornu essaie de plaire à tout le monde, de multiplier les signaux. Mais à ce rythme, il décevra tout le monde. Il est poli, habile, respectueux, personne ne le conteste. Mais gouverner, ce n'est pas distribuer des clins d'œil, c'est trancher. Les Français en ont assez de ces « nouveaux départs » qui ne débouchent sur rien. Ils veulent du changement, pas du bricolage. Et si le Premier ministre refuse de s'attaquer aux vrais sujets – immigration, sécu-

rité, pouvoir d'achat, fraude –, alors il sera censuré.

Pourquoi réclamez-vous une dissolution ? En quoi clarifierait-elle la situation politique ?

Parce que le système actuel est bloqué. L'Assemblée nationale est une cocotte-minute d'où rien ne sort. Les Français doivent pouvoir trancher. C'est un peuple politique : ils donneront une majorité à l'Assemblée. Peut-être pas absolue, mais une majorité claire, plus solide que l'actuelle. À nous de convaincre pour qu'elle soit la nôtre.

« Les Français veulent du changement, pas du bricolage »

À partir de combien de députés le RN prendrait-il ses responsabilités ?

Dans le cas où nous obtenons autour de 230 sièges, alors nous devrions réfléchir à gouverner si la composition de l'Assemblée permet de trouver les soutiens manquants pour le Premier ministre que serait Jordan Bardella. Les Français veulent de la stabilité et ils savent qu'avec nous, une autre politique est possible. Avec une

base solide, nous irons chercher des soutiens ailleurs. Mais tout se fera sur nos bases : immigration, pouvoir d'achat, autorité de l'État. Pas question de transiger.

Êtes-vous prêts à de nouvelles législatives ?

Oui. Il nous reste une soixantaine de circonscriptions à pourvoir, et nous y travaillons chaque jour. Nous avons tiré les leçons des erreurs de 2024. À nous, on ne pardonne rien : la moindre faille est exploitée. Nous serons donc plus exigeants. L'objectif est simple : pas de mauvaises surprises, pas de faux pas.

Le RN a retrouvé deux vice-présidences de l'Assemblée, dont la vôtre. Quel sens cela a-t-il ?

C'est d'abord l'aveu d'une erreur. L'an dernier, nous avons été exclus, Hélène Laporte et moi. Aujourd'hui, on nous réintègre. Cela montre que le RN est incontournable. C'est aussi une justice partielle : notre vraie représentativité exigerait que nous soyons questeurs. Mais le message principal est pour nos électeurs : ne lâchez rien. Chaque fois qu'ils tentent de nous mettre de côté, nous revenons plus forts. Ils n'en auront jamais fini avec nous. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR JULES TORRES

UN NOUVEAU FRONT ANTI-LFI

Le « cordon sanitaire » a changé de cible. Après le Front national, puis le Rassemblement national, c'est désormais Jean-Luc Mélenchon qui concentre le rejet. Selon un sondage Odoxa, 58 % des Français se disent prêts à faire barrage à LFI en cas de second tour présidentiel, soit davantage qu'au RN. Et ce réflexe ne se limite pas à l'opinion : il s'impose aussi à l'Assemblée. Tandis que les troupes de Marine

Le Pen ont récupéré leurs vice-présidences, les Insoumis sont écartés des postes clés. Aurélie Trouvé a perdu la présidence de la commission des affaires économiques, Aymeric Caron a été tenu à distance d'une commission d'enquête sur l'islamisme. En ce début de session, le « front républicain » ne vise plus le RN : il cible désormais LFI. Et c'est souvent grâce à l'union des droites que ce barrage prend forme. ● J. T.

L'événement

TAXE ZUCMAN

La fronde du patronat français

INÉDIT Les patrons ne descendent pas dans la rue, mais s'invitent dans le débat public avec un meeting à l'Accor Arena, le 13 octobre prochain

Ce n'est pas dans l'ADN du Medef de céder à la colère, en tout cas publiquement. Mais le fiasco de l'épisode Bayrou et le retour de l'incertitude, dans un contexte économique atone, alimentent la fronde des dirigeants. « Il faudrait fermer sa gueule, ou se faire tondre en bêlant ? » s'insurge un grand patron, vent debout contre la taxe Zucman. Le Medef enrage contre la gauche qui a remporté la bataille de l'opinion sur la taxation de 2 % des patrimoines dépassant les 100 millions d'euros.

Pour inverser la tendance, les patrons organisent un grand meeting à l'Accor Arena de Paris, le 13 octobre prochain. Objectif : défendre la France des entrepreneurs. Treize mille participants espérés, ce n'est pas le grand soir d'octobre 1999 quand 25 000 patrons protestaient à la porte de Versailles contre les 35 heures. Mais qui aurait parié sur une manif d'entrepreneurs alors qu'un président pro-business les soutient depuis près de dix ans ?

Obsession mortifère

Patrick Martin, le président du Medef, lance la riposte sur le terrain de ses contempteurs : celui de la fiscalité. Au rapport du sénateur Fabien Gay de juillet dernier évaluant à 211 milliards le montant des aides publiques aux entreprises, Patrick Martin oppose le solde des prélèvements obligatoires nets des aides reçues par les entreprises, qu'il évalue à 295 milliards d'euros, soit 10,5 % du PIB, reprenant une étude de l'association Fipeco. Chez ceux qui jugent qu'il faudrait tondre encore plus ras les entrepreneurs, le Medef pointe une obsession mortifère qui risquerait de mettre à genoux un secteur productif en grande difficulté. « En dehors des filières nucléaire et aéronautique qui sont en surchauffe, les 102 fédérations professionnelles françaises tournent au ralenti », souligne Patrick Martin. À l'image du numérique, secteur stratégique, qui entre en légère récession. »

Et le Medef de dénoncer les chiffres cache-misère d'un taux de chômage maintenu à 7,5 % grâce à la création d'emplois dans l'économie sociale et solidaire, financée par de l'argent public et qui compensent à peine 100 000 suppressions d'emplois dans le secteur marchand depuis

le début de l'année. Force est de constater que depuis un an et la bataille déclarée contre les déficits, le sujet de l'emploi, moteur de l'activité, est totalement absent des débats politiques.

Véhémence

L'inquiétude des patrons est d'autant plus grande que nos voisins européens se bougent pour libérer leur économie. « L'Espagne affiche une croissance quatre fois supérieure à celle de la France, l'Italie engrange les excédents commerciaux, souligne-t-on au Medef, quant à l'Allemagne, elle débouche un plan de relance de 500 milliards d'euros, dont 46 au bénéfice des entreprises avec un taux d'impôt sur les sociétés ramené à 10 %, contre 25 % en France ! »

La véhémence du patron des patrons est alimentée par une base – ses adhérents – qu'il rencontre une à deux fois par semaine en province, à Montpellier, Saint-Malo, ou Dunkerque la semaine prochaine. « Les entrepreneurs que je rencontre sont très inquiets de la conjoncture et sont effarés qu'on les pointe du doigt tandis que se dessinent des mesures qui grè-

veraient un peu plus leur rentabilité », insiste Patrick Martin. Au point de se rebeller ? Un communiqué de presse de plusieurs fédérations patronales appelait récemment à ne plus payer la TVA... Manière de rappeler que le consentement à l'impôt ne concerne pas seulement les contribuables. ●

ANTONIN ANDRÉ



Patrick Martin, président du Medef.

YOAN VALAT/EPA/MAXPPP

LES INVITÉS POLITIQUES DU DIMANCHE

➤ **François-Xavier Bellamy, eurodéputé LR** : Le Grand Rendez-vous (Europe 1, CNews, Les Échos), à 10 h.

➤ **Manuel Bompard, coordinateur de La France insoumise** : En toute franchise (LCI), à 10 h.

➤ **Johanna Rolland, maire PS de Nantes** : Dimanche en politique (France 3), à 12 h.

➤ **Robert Ménard, maire DVD de Béziers** : Le Grand Jury (RTL, Le Figaro, M6), à 12 h.

➤ **Marine Tondelier, secrétaire nationale des Écologistes** : BFM Politique (BFMTV), à 12 h.

➤ **Marc Fesneau, député MoDem du Loir-et-Cher** : Questions politiques (France Inter, Le Monde, France Info), à 12h.

➤ **Jean-Christophe Cambadélis, ancien premier secrétaire du PS** : Forum Radio J (Radio J), à 14 h 10.





“**FIÈRE DE CÉLÉBRER
LES 30 ANS DU E-COMMERCE
AVEC COLISSIMO**”



Véritable révolution dans les habitudes de consommation, l'e-commerce souffle en 2025 ses 30 bougies. Chez Colissimo, nous soutenons le développement de petites et moyennes entreprises familiales, comme Jonak, qui sont devenues de grandes marques reconnues pour leur savoir-faire. Et nous serons toujours à leurs côtés, en France comme à l'international.

Lisa Nakam
Directrice associée de
JONAK
PARIS



La Poste - SA au capital de 6 182 950 580 € - 356 000 000 RCS Paris.
Siège social : 9, rue du Colonel-Pierre-Avia - 75015 Paris. Crédit photo : Roman Jehanno - 09/2025

LA CPME ET L'U2P FONT BANDE À PART

Forte de ses 320 000 entreprises adhérentes, contre 240 000 pour le Medef, la CPME ne se joindra pas au meeting du Medef. Dans les colonnes du *Parisien*, cette semaine, son président, Amir Reza-Tofighi, explique que dans un contexte incertain, il faut privilégier le dialogue et « ne pas ajouter de la tension à la tension ». Une divergence de forme, mais un alignement sur le fond, le leader de la CPME dénonçant une taxe Zucman qui « attaquerait l'outil de travail » et s'insurgeant contre le

discours ambiant selon lequel « les entreprises sont gavées d'aides publiques et qu'elles s'en mettent plein les poches ». Même opposition à l'esprit frondeur du Medef du côté de l'U2P, troisième organisation patronale française. Son président, Michel Picon, reproche à Patrick Martin de commettre une « erreur magistrale : il ne faut pas donner l'impression que le monde de l'entreprise est opposé à celui du travail ». Qu'importe, même en ordre dispersé, les patrons ont bien l'intention de se faire entendre. ● A. A.

Les indiscrets

Faure sous la menace de LFI

Le patron des « Roses » peut bien assurer qu'il ne craint pas une nouvelle dissolution, il sait pourtant qu'il joue sa survie. En 2022 comme en 2024, Olivier Faure n'a sauvé son siège de Seine-et-Marne qu'à la faveur du désistement de LFI. Mais cette fois, les Insoumis envisagent de lui opposer Julie Garnier... la même qui s'était effacée pour lui en 2022. « *Sans les voix LFI, il est "finito"* », lâche une source locale. À moins que le premier secrétaire du PS ne se replace, encore une fois, dans le sillage de ses turbulents alliés. ●



Foot : la Ligue des divisions

Le président de Lille, Olivier Létang, a été élu ce jeudi représentant des clubs de Ligue 1 à la LFP, avec dix voix contre huit pour Pierre Ferracci, son homologue du Paris FC. Le scrutin, organisé par bulletins secrets électroniques – une rareté –, a mis en lumière les tensions internes entre pro et anti-Labruno. Le président contesté de la Ligue aurait même fait campagne pour Létang. « *Le besoin de contre-pouvoir devient urgent* », souffle un opposant aux dirigeants en place. ●

Le RN veut « dégauchiser » la magistrature

Être de droite serait-il devenu une circonstance aggravante aux yeux des juges ? Après la condamnation en avril de Marine Le Pen, puis celle de Nicolas Sarkozy, le RN en est persuadé. Dans son viseur : l'École nationale de la magistrature (ENM), accusée d'imprimer un biais idéologique dans la formation des futurs juges. Le parti de Jordan Bardella songe à inscrire à son programme une réforme pour diversifier les profils recrutés, en ouvrant notamment des passerelles vers d'autres corps de l'État. ●

L'escorte musclée de Patrick Martin

Le 10 septembre, jour du mouvement « Bloquons tout », Patrick Martin atterrit à Montpellier pour rencontrer 900 chefs d'entreprise. Craignant que le patron du Medef ne devienne la cible de militants d'extrême gauche, la préfecture déploie les grands moyens : quatre gendarmes l'« *extraient* » de l'avion sous les yeux médusés des passagers, avant d'être escorté jusqu'au lieu de réunion par un cortège de six voitures et même un hélicoptère. Un dispositif que l'intéressé a jugé « *démesuré* »... puisqu'il n'avait rien demandé. ●

L'Europe cherche son bouclier anti-drones

Après les survols de drones d'origine inconnue observés au Danemark, en Norvège, en Belgique ou encore en Allemagne, les Européens s'agitent en coulisses. Les industriels français de la défense sont désormais sollicités pour fournir rapidement des moyens de lutte efficaces contre ces petits aéronefs. « *Nous recevons beaucoup de demandes. Nous n'en avions jamais eu autant dans ce domaine* », confie l'un d'eux au JDD. Des démarches qui émanent principalement des pays directement concernés par ces survols. ●

La gauche perd son totem d'immunité

La gauche n'a plus la main au bureau de l'Assemblée. Jusqu'ici, sa majorité lui permettait de protéger ses trublions : les sanctions restaient lettre morte, même quand Sébastien Delogu agitait son drapeau palestinien en séance. Avec la nouvelle réorganisation et le retour en force du socle commun et du RN, ce bouclier a sauté. Désormais, les élus les plus remuants devront s'attendre à voir tomber les rappels à l'ordre... et les amendes ? ●

BONNE SEMAINE >



CANOË-KAYAK FRANÇAIS
Champions du monde ! Plus d'un an après les Jeux olympiques de Paris, les kayakistes et céistes français ont brillé en Australie en décrochant quatre titres mondiaux à Penrith. Vendredi, Titouan Castryck (*photo*) a remporté son premier sacre individuel en kayak, après avoir déjà été titré par équipes aux côtés d'Anatole Delassus et Benjamin Renia. En canoë, Nicolas Gustin s'est imposé jeudi en individuel, avant que l'équipe de France masculine ne complète la moisson dorée.



AIRBUS
Un record et un carnet de commandes qui ne désemplit pas. Airbus a livré 73 avions en septembre. Le géant européen vise désormais 820 appareils pour l'ensemble de l'année 2025, confirmant son avance sur Boeing, toujours ralenti par des retards industriels et qui a repoussé la sortie de son nouveau modèle à 2027. À Toulouse, l'A350F, nouveau long-courrier cargo, est entré début octobre dans sa phase finale d'assemblage, symbole d'une dynamique industrielle que son rival peine à suivre.

MAUVAISE SEMAINE >



NETFLIX
Le géant du streaming traverse une zone de turbulences. L'action Netflix a chuté de plus de 3 % cette semaine, conséquence d'une nouvelle vague de désabonnements observée dans plusieurs pays. En cause, un appel au boycott lancé par Elon Musk sur les réseaux sociaux. Le patron de X reproche à la plateforme américaine de diffuser du wokisme à outrance dans ses programmes pour enfants. Une offensive qui, pour la première fois, semble avoir un impact concret sur la santé boursière du groupe.



ÉRIC LEJOINDRE
Après Anne Hidalgo, le maire socialiste du 18^e arrondissement de Paris voit ses notes de frais épinglées. Entre 2020 et 2024, il aurait dépensé 35 557 euros. Rien d'illégal : chaque maire d'arrondissement dispose d'un plafond annuel de 11 092 euros. Mais certains détails interpellent : 6 451 euros de pressing, des écouteurs achetés à la Fnac pendant les vacances, des frais de coiffeur assortis d'un pourboire à l'occasion du Nouvel An, ou encore des menus enfants dans une pizzeria. Attaqué, Éric Lejoindre dénonce une manœuvre politicienne. ●

LA PHOTO DE LA SEMAINE



Mercredi 1^{er} octobre, le député Michel Barnier (groupe DR), aux côtés de Michèle Tabarot et Laurent Wauquiez (président du groupe), est applaudi pour son retour à l'Assemblée nationale.

À SUIVRE CETTE SEMAINE

Lundi 06 >

Remise du **prix Nobel de médecine** à Stockholm. ● **Procès en appel des viols de Mazan** à Nîmes. ● **Présentation du Neoliner Origin** à Marseille, premier navire cargo à propulsion vélique de nouvelle génération cofinancé par la CMA-CGM. ● **Début du procès** en appel d'Ibtissame Lachgar, militante

féministe condamnée à trente mois de prison ferme pour blasphème au Maroc.

Mardi 07 >

Deux ans se sont écoulés depuis l'attaque du Hamas contre Israël, le 7 octobre 2023. ● **Grève des contrôleurs aériens** à l'appel du syndicat majoritaire SNCTA. ● **Première du film *Tron : Ares***

produit par Disney, à Los Angeles.

Mercredi 08 >

La Cour de cassation examine le pourvoi de Nicolas Sarkozy dans l'affaire Bygmalion. ● **Procès d'un dirigeant historique de l'organisation séparatiste basque ETA**, Josu Antonio Urrutikoetxea Bengoetxea, dit Ternera.

● **Rencontres Stratégiques de la Méditerranée** organisées au Palais Neptune, à Toulon, par la Fondation méditerranéenne d'études stratégiques.

Jeudi 09 >

L'ancienne candidate à la présidentielle américaine, Hillary Clinton, est convoquée au Congrès dans le

cadre de l'enquête parlementaire sur l'affaire Epstein. ● **Remise du prix Nobel de littérature 2025** à Stockholm. ● **Lancement par Ferrari de son modèle électrique**, à Modène en Italie. ● **L'ancien résistant et ministre de la Justice Robert Badinter** entre au Panthéon lors d'une cérémonie d'hommage,

en présence du président Macron.

Vendredi 10 >

Attribution du **prix Nobel de la paix**, à Oslo. Donald Trump pourrait être nommé. ● **Sortie du jeu vidéo *Battlefield 6***. ● **Rassemblement des athlètes de l'équipe de France** à Paris, en prévision des JO d'hiver 2026. ● **Clôture du congrès annuel** de la

fédération des buralistes.

Samedi 11 >

Ouverture du **Salon Post Bac Paris 2025**, organisé par Le Figaro Étudiant. Plusieurs milliers d'étudiants sont attendus à l'espace Champerret, à Paris. ● **Grand chapelet pour la paix**, place Saint-Pierre, au Vatican, à l'appel du pape Léon XIV.

Dimanche 12 >

Fête des vendanges de Montmartre qui s'achèvera en musique lors d'un bal avec le DJ Thierry Lecamp. ● **533^e anniversaire de la découverte de l'Amérique** par Christophe Colomb. ● **Dernier jour de la toute première édition du festival Lumière des Alpilles**, aux Baux-de-Provence.



AVEC LA POMPE À CHALEUR, CHAUFFEZ VOTRE MAISON, REFROIDISSEZ VOTRE FACTURE.

La pompe à chaleur,
c'est jusqu'à 40 % d'économies*
sur votre budget chauffage.

Prime EDF
Pompe à chaleur

Jusqu'à

10 000 €

sous conditions**, en complément des aides publiques

edf.fr/primepac

*Source EDF R&D, août 2025 - Estimation de gain moyen sur le poste chauffage en remplaçant une chaudière fioul ou gaz (40% en moyenne) par une pompe à chaleur air/eau. Gains TTC : réalisés sur les trois dernières années pour un client en maison individuelle moyennement isolée, avec un besoin de chauffage moyen de 15MWh/an et calculés sur la base des tarifs suivants : TRV option Base (électricité), prix repère CRE (gaz) et données du SDES (fioul). Période de chauffe du 1^{er} octobre au 1^{er} mai. **Prime pour le remplacement d'une chaudière fioul, gaz ou charbon par une PAC eau/eau à l'efficacité énergétique (ETAS) comprise entre 170% et 200% pour un usage chauffage et eau chaude sanitaire. Montant valable pour un ménage précaire dont la résidence principale est une maison individuelle d'une surface chauffée supérieure à 130 m², en zone géographique H1. Prime allant de 500 € à 10 000 €. Valable jusqu'au 31/12/25. Infos et conditions sur edf.fr/primepac

L'énergie est notre avenir, économisons-la!



Actualité Politique

Jordan Bardella « J'ai voulu redonner la parole aux Français »

JALON À paraître le 29 octobre chez Fayard, le livre du président du RN n'est pas un programme mais une étape stratégique vers 2027

Ce week-end, Jordan Bardella a corrigé les dernières virgules, relu les ultimes épreuves et mis un point final à son deuxième ouvrage. *Ce que veulent les Français* (Fayard), en librairie le 29 octobre, est un volume de près de 400 pages dans lequel le président du RN change de registre et se mue en porte-voix du pays. Après s'être raconté dans *Ce que je cherche* (2024), récit autobiographique qui retraçait son parcours, il compile cette fois les confidences glanées au fil de ses déplacements. Son premier livre était dédié à ses parents, celui-ci l'est à « la France du travail, humble et silencieuse ». « J'ai voulu redonner la parole aux Français, en leur consacrant un livre de fond qui reflète ce qu'ils vivent et ce qu'ils ressentent », confie l'auteur.

Cahier et crayon en main

Le résultat : une vingtaine de portraits de vies françaises, recueillis « cahier et crayon » en main, loin des caméras. Des visages qui composent la diversité d'un pays en lutte : retraités étranglés par l'inflation, soignants à bout de souffle, chefs d'entreprise accablés par les charges et les fermetures, familles inquiètes pour leurs enfants, habitants désabusés par l'insécurité ou l'immigration.

« Une France, souffle Bardella, qui malgré ses différences sociales partage les mêmes blessures : le déclassement, l'effondrement des services publics et l'indifférence des élites. » Dès la fin octobre, il repartira sur les routes pour une nouvelle immersion, calquée sur celle menée l'an dernier.

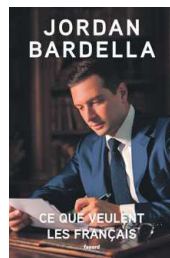
Prochaine étape : transformer les doléances en programme

Rééditera-t-il le succès de *Ce que je cherche* ? Les premiers signaux sont prometteurs : le nouvel ouvrage figure déjà en tête des précommandes sur Amazon. Son premier essai, publié en 2024, avait été un véritable phénomène : 230 000 exemplaires écoulés dans un marché sinistré pour les politiques. Mais la promesse était séduisante : plonger dans l'histoire intime de la nouvelle coqueluche des Français. Cette fois, c'est le récit d'un trentenaire ambitieux, enraciné, mûri par les épreuves électorales et

nourri de ses échanges avec des Français de tous horizons et de tous milieux socio-professionnels. Une façon d'épaissir le cuir de l'animal politique.

La prochaine étape sera de transformer les doléances en programme. Jusqu'à imaginer un troisième livre, cette fois programmatique, à l'automne 2026 ? « Peut-être... », sourit Bardella, qui ne l'associe pas directement à sa candidature présidentielle. Celle-ci finira par s'imposer, si ce n'est en 2027, dans les années suivantes. Un temps qui lui permettra de continuer à tisser sa relation avec les Français et à installer l'image d'un candidat légitime à l'exercice des plus hautes fonctions. Selon un scénario désormais bien rodé : hier le « je », aujourd'hui le « vous », demain le « nous ». ●

JULES TORRES



CE QUE VEULENT LES FRANÇAIS
JORDAN BARDELLA
FAYARD
400 PAGES
23,90 EUROS



Raphaël Glucksmann à La Réole (Gironde), samedi.

Raphaël Glucksmann L'homme qui gêne les socialistes... et les Insoumis

ISOLEMENT Porté par des sondages flatteurs, le patron de Place publique fait sa rentrée en Gironde ce week-end sans parvenir encore à rassembler

« Il n'est pas le candidat des socialistes, il n'est pas le candidat du reste de la gauche. Il est, pour l'instant, le candidat de Place publique. » Face aux caméras de LCI, jeudi, Olivier Faure s'agace du battage autour de Raphaël Glucksmann. Un sondage Ifop publié en début de semaine place l'essayiste en tête des candidats de gauche testés pour 2027. Surtout, il le crédite d'une possible qualification au second tour de la présidentielle.

Ironie de l'histoire : c'est Faure lui-même qui, en 2019, avait imposé Glucksmann comme tête de liste du PS aux européennes, contre l'avis de ses troupes. Depuis, l'eurodéputé a pris de l'épaisseur, jusqu'à hisser sa liste à la troisième place lors des européennes de 2024 avec 14 % des voix. « Olivier ne peut s'en prendre qu'à lui-même, sa créature a fini par lui échapper », raille un opposant au premier secrétaire. La percée de Glucksmann est d'autant plus cruelle pour Faure qu'elle souligne ses propres faiblesses : ambiguïtés vis-à-vis de LFI, hésitations stratégiques. Côté Place publique, on refuse de fanfaronner mais on se félicite d'un sondage qui valide une ligne social-démocrate claire, sans compromission avec Mélenchon.

L'essayiste joue les divas

« Cette nouvelle donne l'oblige à rassembler », glisse un proche de Bernard Cazeneuve. Mais en a-t-il la volonté ? Depuis plusieurs mois, l'ancien Premier ministre adresse des œillades à « Gluks », sans aucune réaction en retour. Comme lui, de nombreuses voix social-démocrates plaident pour une plateforme « non-mélenchonisée », agréant une partie du PS et des écologistes modérés comme Yannick Jadot, jusqu'au Parti radical, dont Glucksmann pourrait prendre les rênes. Mais l'essayiste se fait désirer. « Raphaël fait un peu sa diva, cingle un poids lourd du PS. Les sondages lui sont favorables, mais il ne pourra pas gagner seul. » Rappelons qu'à cette heure, Place publique ne compte que deux députés et un sénateur. Sentiment partagé par les écologistes qui n'excluent pas de se

rallier, mais attendent qu'il fasse un pas vers eux et non l'inverse : « Il a un petit côté aristo de la politique, en surplomb de tout, à la Ballardur. »

Place publique répond, au risque d'alimenter le procès en condescendance, que le philosophe s'intéresse davantage aux idées qu'aux questions de personnes. Entêté ? Arrogant ? Négligent ? Glucksmann ne fait pas grand-chose pour rompre son isolement. Son absence cet été au Festival des idées, rendez-vous prisé de l'intelligentsia de gauche, a fait jaser : « Aucun représentant de Place publique n'était présent », déplore un participant. Si l'on ne comprend pas toujours ce que veut Raphaël Glucksmann, on sait en revanche ce qu'il ne veut pas. Hors de question de se laisser entraîner dans une primaire incluant LFI, comme le souhaite la patronne des écologistes Marine Tondelier.

Entêté ou arrogant ? Il privilégie les idées aux personnes

Officiellement, l'eurodéputé invoque une incompatibilité philosophique avec le mouvement de Jean-Luc Mélenchon, dont certains membres l'avaient d'ailleurs qualifié de « candidat sioniste » lors des élections européennes. Glucksmann redoute surtout qu'à l'image des dernières primaires de la droite et de la gauche, en 2017, l'exercice bénéficie à la ligne la plus radicale.

Ce week-end, à La Réole, lors des rencontres de Place publique, Glucksmann poursuivra sa réflexion programmatique. Les idées d'abord, on vous dit. Comme il l'avait déjà fait l'an dernier. Au risque de griller les étapes. « Il se comporte comme s'il incarnait déjà le vote utile. Il ne l'est pas encore », déplore un écologiste. ●

VICTOR-ISAAC ANNE



Jordan Bardella
au Salon de l'agriculture
de la porte de Versailles
(Paris 15^e), le 24 février.

STEVENS TOMAS/ABACA

Chronique/Tribune

La chronique de *Sonia Mabrouk* La dernière cartouche

Pour sortir de la crise, la dissolution s'impose comme la seule arme du président. Mais Emmanuel Macron, plus soucieux de se sauver lui-même que de l'unité du pays, aura-t-il le cran du prince de Machiavel ?

Le temps perdu ne se rattrape jamais. Alors, continuons de ne rien faire. » Cette citation de Jules Renard va comme un gant à Emmanuel Macron. Tandis que les blocages se multiplient sur tous les plans, le président de la République s'entête à ne rien décider au risque de voir son mandat se terminer vite et mal. Et ce ne sont pas les efforts du Premier ministre qui changeront le cours des choses. Au demeurant sympathique et rigoureux, Sébastien Lecornu se voit contraint d'incarner et de porter sur ses épaules les renoncements présidentiels. En annonçant qu'il ne dégainerait pas l'article 49.3, le Premier ministre ne s'est pas seulement privé d'une arme constitutionnelle certes contestée mais très utile, il a aussi révélé en creux à quoi pourrait ressembler la fin du mandat d'Emmanuel Macron. Derrière l'ombre pesante du 49.3 se cache un autre article de la Constitution auquel pourrait bien réfléchir le couple exécutif, l'article 47. Si le budget n'est pas adopté dans les temps impartis, à savoir un délai de soixante-dix jours, le gouvernement a toute latitude pour le faire passer, après avis du Conseil d'État, par ordonnance.

L'article 47, une autre munition dans son colt

En posant l'arme du 49.3 à terre sous les hourras d'une grande partie des parlementaires, le Premier ministre garde bien au chaud une autre munition dans son colt. Le scénario serait alors le suivant : Après avoir constaté l'enlisement de débats interminables et cacophoniques à l'Assemblée, l'exécutif pourra utiliser une arme de secours. Notons au passage que plus le projet de loi de finances tarde à être présenté, plus cette option prend forme. Sébastien Lecornu endossera dans la foulée le costume du Premier ministre sacrifié qui aura préféré faire passer le budget plutôt que sa personne. Tout l'inverse d'un François Bayrou qui a personnalisé au maximum l'enjeu en appelant à un vote de confiance. Il ne restera plus au président de la République qu'à s'inviter à la télévision pour promulguer le texte par ordonnance et constater l'impasse parlementaire

**Les trois
cohabitations
françaises
ont redonné
du souffle au
président**

en imputant toute la responsabilité aux oppositions. Emmanuel Macron connaîtra un court répit. La France aura un budget et les marchés détourneront un temps leurs regards réprobateurs.

Mais le problème restera entier. En réalité, le président n'a plus que deux solutions pour pouvoir finir son mandat dans des conditions plus ou moins acceptables. La première consiste à emprunter la voie référendaire afin de redonner sa pleine souveraineté à la France. Toutefois, je doute qu'Emmanuel Macron, même au pied du mur, finisse par s'y résoudre. L'autre alternative, c'est bien sûr la dissolution. J'entends déjà ceux d'entre vous qui me diront qu'une nouvelle dissolution produirait exactement le même résultat que la fois dernière, avec une assemblée fracturée dans un pays morcelé. Sauf qu'Emmanuel Macron n'aura alors d'autre choix que d'aller au bout de la logique, en assumant d'avoir un gouvernement imposé et un Premier ministre qui lui tienne tête. Ce fut le cas avant lui du président François Mitterrand avec Jacques Chirac alors président du RPR. Ce fut la première fois sous

la V^e qu'un président de la République et un Premier ministre de tendances politiques divergentes cohabitèrent. Si on dresse un rapide bilan des trois cohabitations françaises, on peut souligner qu'elles ont à chaque fois redonné un peu d'oxygène et de souffle au président. Qu'attend alors l'actuel chef de l'État ? Sans doute est-il déjà trop tard. Et puis tout le monde ne peut pas être une réincarnation du prince de Machiavel.

Une décision qui serait historique

Il n'est plus temps pour Emmanuel Macron de sauver ce qu'il reste de son mandat, ni de se sauver lui-même mais de penser à l'unité du pays. Depuis bien trop longtemps, il a perdu la main et le lexique pour parler à la France. Il ne fait d'ailleurs que parler au monde mais n'arrive pas à dire les mots d'amour qu'on est en droit d'attendre. Le président n'a jamais su trouver une certaine exigence d'altitude, il n'a pas cherché non plus à retisser les fils du roman national historique. Il lui reste à prendre la bonne décision qui serait historique. Une dissolution. Sa dernière cartouche. ●



AUGUSTIN DETIENNE/CNEWS

Chat Control Allons-nous laisser l'UE espionner nos conversations privées ?

SURVEILLANCE Le controversé projet de loi Chat Control, déposé par la Commission européenne pour lutter contre les contenus pédopornographiques, permettrait à une intelligence artificielle de scanner automatiquement des conversations privées

Par **Alexandre Sabatou**, député RN de l'Oise, membre de la commission des finances

Accepteriez-vous que l'UE utilise une intelligence artificielle pour scanner vos conversations sur WhatsApp, Messenger ou Tinder ? C'est le projet orwellien Chat Control, que défend la Commission européenne et sur lequel les ministres européens se prononceront le 14 octobre.

Officiellement, il s'agit de lutter contre la diffusion de contenus pédopornographiques. Mais ce dispositif s'apparente à une surveillance de masse calquée sur les pires pratiques soviétiques. Une autorité européenne pourra contraindre les fournisseurs de messagerie à déployer des technologies de « balayage » des données privées avant leur envoi, directement sur nos téléphones ou ordinateurs. Mails, photos, fichiers : tout deviendrait accessible.

La première mouture du projet ne prévoyait aucun contrôle judiciaire. Seule une levée de boucliers du Parlement européen a imposé

une supervision par un juge. Beaucoup ont cru le projet enterré : il revient aujourd'hui, soutenu par le Danemark, l'Espagne et la France.

Chat Control instituerait un basculement absolu : là où la justice ordonnait des investigations ciblées et individuelles, nous aurions un contrôle automatisé, systématique et permanent. Chaque citoyen deviendrait un suspect, au mépris de la vie privée et du secret des correspondances.

Nous disposons déjà d'un arsenal juridique permettant de signaler, contrôler ou retirer des contenus, et de poursuivre leurs auteurs. Ces mesures reposent sur un principe sacré : elles sont mises en œuvre à la demande de la justice, de manière ciblée. Avec Chat Control, nous changeons de paradigme. Comme si l'on remplaçait la mise sur écoute d'un individu suspect par l'installation de micros dans tous les foyers...

Sur le plan technique, Chat Control est décrié par tous les



Alexandre Sabatou.

experts. Le contrôle s'appliquerait y compris aux systèmes cryptés. Pour scruter nos conversations, les messageries seraient forcées d'introduire des « backdoors » dans leur système de chiffrement – des failles exploitables par des États hostiles ou des cybercriminels. Alors que le gouvernement reste

passif face aux violences subies au quotidien, il exige désormais que les citoyens abdiquent toute vie privée en ligne. Ceux qui veulent accéder aux conversations personnelles de millions de citoyens sont ceux qui hier n'ont rien fait lorsqu'un homme est mort en direct sur la plateforme Kick, malgré plusieurs signalements. C'est là que réside l'hypocrisie de la surveillance de masse : toujours plus de contrôle virtuel, toujours moins d'action concrète.

Surveiller tout le monde n'a jamais protégé personne

Si l'on veut vraiment lutter contre la pédocriminalité, commençons par appliquer la loi et donnons-nous les moyens de le faire. Alors que 160 000 enfants subissent des violences sexuelles chaque année en France et que des réseaux prospèrent au sein même de l'Aide sociale à l'enfance, l'urgence est de donner à nos services les moyens humains et techniques

de mener des enquêtes ciblées, de renforcer la coopération internationale et de démanteler les filières. Surveiller tout le monde n'a jamais protégé personne.

Plusieurs pays attachés aux libertés individuelles l'ont compris : l'Autriche, la Finlande, les Pays-Bas, mais aussi la Pologne ou la République tchèque, marqués par la surveillance soviétique. L'Europe s'est toujours affirmée comme le continent de la liberté : ne laissons pas la France se déshonorer en soutenant l'élan autoritaire de la Commission européenne.

Le projet dystopique de Chat Control signerait la mort de la vie privée et de la liberté d'expression. La mobilisation de centaines de milliers de citoyens en Europe, notamment par des pétitions, est rassurante. Elle démontre que lorsqu'il s'agit de protéger leurs droits, les citoyens font souvent preuve de plus de lucidité que leurs représentants. ●

Actualité Société

NARCOBANDITISME



PATRICE LAPORIE/NICE MATIN/MAXPPP

FUSILLADE MORTELLE À NICE

Au moins deux morts, cinq blessés et une population terrorisée. C'est le bilan dramatique d'une fusillade à la kalachnikov déclenchée vendredi dans le quartier des Moulins, à Nice, quelques jours après qu'un adolescent y a été blessé par balle. Le maire Horizons Christian Estrosi (photo) a aussitôt regretté une « incursion sur fond de narcobanditisme », déplorant « la fois de trop ». Le procureur de la République, Damien Martinelli, a confirmé samedi que les faits étaient « d'évidence en lien avec le trafic de stupéfiants ». Une enquête a été ouverte pour « homicides volontaires en bande organisée et tentatives

d'homicide volontaire en bande organisée ». Un père de famille tchétchène a succombé à la fusillade mortelle, tandis que l'autre victime, âgée d'une vingtaine d'années, est niçoise. Les cinq blessés ont été pris en charge et leur pronostic vital n'est pas engagé : selon le procureur, ils seraient des victimes collatérales sans lien avec l'affaire. Les tireurs, soupçonnés d'être originaires de Marseille, demeurent activement recherchés. Laurent Hottiaux, préfet des Alpes-Maritimes, a assuré que des renforts resteraient mobilisés dans le quartier « autant que nécessaire », sur décision de Beauvau. ● C. D'O.

ASHUR SARNAYA

UNE PREMIÈRE ARRESTATION

Jeudi, une première interpellation a été annoncée dans le cadre de l'enquête sur le meurtre d'Ashur Sarnaya (photo), un chrétien irakien de 45 ans réfugié en France et tué à l'arme blanche le 10 septembre dernier à Lyon. Le suspect, un Algérien de 28 ans, a été interpellé en Italie à la demande des autorités françaises, qui le soupçonnent de s'être trouvé à proximité du lieu où Ashur Sarnaya a été tué. Ce dernier, cloué à un fauteuil roulant par son handicap, s'était effondré, le visage ensanglanté, en plein « live » TikTok, réseau social sur lequel il avait pris l'habitude de témoigner de sa foi chrétienne. Raison pour laquelle sa sœur, avec qui il avait fui l'État islamique en Irak, et les membres de la com-

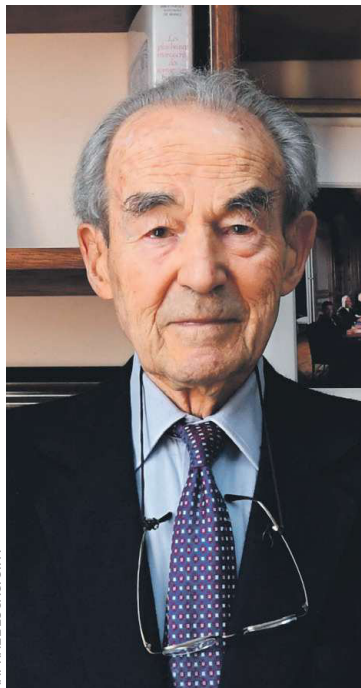


TIKTOK

munauté assyro-chaldéenne – à laquelle il appartenait – redoutent une haine antichrétienne comme mobile du crime. Une piste étudiée, parmi d'autres, par les enquêteurs. ● C. D'O.

HOMMAGE

ROBERT BADINTER AU PANTHÉON



RAPHAEL LUCAS/SIPA

Près de deux ans après sa disparition, Robert Badinter (photo) va entrer au Panthéon le jeudi 9 octobre, jour anniversaire de la loi de 1981 abolissant la peine de mort. Une veillée se tiendra au Conseil constitutionnel mercredi soir. Le lendemain, la cérémonie s'ouvrira par une procession rue Soufflot et sera ponctuée d'intermèdes musicaux, notamment de Schubert. Elle s'articulera autour de trois axes : la mémoire ; la justice et la République ; l'abolition de la peine de mort. Guillaume Gallienne lira un texte choisi par Elisabeth Badinter, puis seront déclamés des extraits de Victor Hugo et des plaidoiries du défunt. Emmanuel Macron accueillera le cercueil sous la nef et prononcera un discours. Le lendemain, le cercueil sera installé dans le caveau des révolutionnaires de 1789, aux côtés de Condorcet, de l'abbé Grégoire et du mathématicien Monge, tous trois panthéonisés par François Mitterrand. ● L. T.



JEAN MARC HAEDRICH/SIPA

Cédric Jubillar (au centre) avec ses avocats, le premier jour de son procès, le 22 septembre.

Procès Jubillar Le doute dans la justice

TROUBLE Après deux semaines de débats contradictoires, le procès Jubillar atteint sa mi-temps. Fortement attaquée par la défense, l'accusation n'a pour l'heure pas su prouver la culpabilité de l'ancien plaquiste

Envoyé spécial, Albi (Tarn)

Quand l'audience est levée, ce vendredi 2 octobre, Cédric Jubillar quitte son box sous bonne escorte. Les quatre molosses qui lui sont en permanence affectés recouvrent la tête du prévenu d'un linge noir, éloignant caméras et rêves d'évasion. En moins d'une minute, le trentenaire est précipité à l'arrière du monospace qui le mènera à la prison de Seysses, où il végète depuis plus de quatre ans. Le véhicule gris, gyrophare allumé et sirène hurlante, traverse la foule massée à l'extérieur. Une passante s'indigne : « Il est innocent ! » Fin de la deuxième semaine de procès pour l'autoproclamé « mec le plus connu du Tarn ».

Des indices méthodiquement démontés

Huit jours de mise à nu intégrale : accusé du meurtre de son épouse Delphine dans la nuit du 15 au 16 décembre 2020, l'ancien peintre-plaquiste a été passé au crible par la cour d'assises du Tarn. Les jurés, curieux et journalistes – et à travers eux la France entière – n'ignorent plus rien de son enfance cabossée, de sa maison laissée en chantier, à l'image d'une existence de désordre, suspendue entre abandon et addiction. Avec calme, l'accusé a écouté les dizaines de témoins venus déposer à la barre, brossant de lui le portrait d'un adolescent éternel et grande gueule, successivement mauvais fils, mauvais mari et mauvais père.

Les charges ont été débattues une à une. M^{es} Franck et Martin, avocats de la défense, ont méthodiquement démonté plusieurs indices présentés par les enquêteurs comme accablants et irréfutables. La couette de Delphine, lavée à l'arrivée des gendarmes ? Un faux souvenir des primo-intervenants. Le sens de garage du véhicule familial ? Plus personne

n'en est vraiment certain. La buée sur les vitres de la 207 ? Probablement de l'humidité. L'absence de recherches véritables par Cédric la nuit du drame ? L'expert en téléphonie refuse de confirmer cette hypothèse sur la base des simples données de podométrie. Sa consœur spécialiste de l'ADN conclut quant à elle à l'absence de trace sanguine suspecte, dans la maison comme dans la voiture.

Malgré les actes d'enquête innombrables, aucun scénario n'est en outre établi par l'accusation : tantôt on évoque un étranglement, tantôt l'utilisation d'un couteau. Tantôt on suggère que le crime aurait été longuement mûri, tantôt on imagine le coup de folie d'un homme sur le point d'être quitté.

« Je n'ai rien fait à Delphine », martèle l'accusé dès qu'il le peut

Même le mobile n'apparaît plus si évident. Présenté dans la presse comme un tire-au-flanc, Cédric Jubillar a travaillé près de 310 jours en 2020, en dépit des restrictions liées au Covid-19. Sa contribution aux charges du ménage se révèle, en réalité, proportionnée à celle de Delphine. Propriétaire du terrain de Cagnac-les-Mines, il l'était en conséquence du domicile conjugal. Et s'il essayait encore de reconquérir son épouse, il avait entamé l'achat de meubles en vue de leur séparation. Le soir des faits, il flirtait en ligne avec des inconnues.

Reste l'attitude du mis en cause : sa désinvolture déconcertante lors des recherches, ses multiples provocations au cours desquelles il aurait confessé le meurtre de la mère de ses enfants, sa vie sentimentale vite redémar-

rée après les faits... Dans le box, l'accusé alterne entre phases d'impassibilité totale et crises de balancement compulsif. Quand il croise un regard dans la salle, il ne le lâche plus, sans cligner des yeux, jusqu'à ce que celui-ci se détourne. Les expertises psychiatriques éclaireront bientôt cette personnalité hors du commun, dont les traits antisociaux parcourent le dossier.

Une défense intransigeante

D'ailleurs, Cédric Jubillar revendique tout : son langage grossier, les violentes corrections infligées à son fils Louis, son quotidien partagé entre pétards et boulots au black, son retour rapide à la normalité après le 15 décembre. Mais les rares fois où la présidente Ratinaud l'invite à s'exprimer, il martèle : « Je n'ai rien fait à Delphine. »

La justice ne l'entend pas de cette oreille, bien sûr. Problème : malgré un dossier de plus de 15 000 pages, la procédure n'est pas parvenue jusqu'ici à faire la démonstration du contraire. Pas de corps. Pas d'éléments matériels. Pas d'aveux. Au mitan du procès, ni l'accusation ni les parties civiles n'ont su confondre Cédric Jubillar. Elles se trouvent déstabilisées par une défense précise, intransigeante vis-à-vis des faits, insensible aux intuitions relevant de la morale, et parfois même de la rumeur. La justice, elle, ne peut se permettre de se contenter du « délit de sale gueule ».

Chacun le sait : l'absence de preuves n'est pas la preuve de l'absence. Mais la médiatisation rapide de l'affaire a, semble-t-il, donné à l'appréciation subjective une importance démesurée en amont du procès. Tous espèrent que ce dernier puisse aider la famille de la victime à trouver enfin la vérité. ●

RÉMI TELL

Actualité Société

Brasier social

La grogne gagne les sapeurs-pompiers volontaires

COLÈRE À la veille du Congrès national des sapeurs-pompiers, les volontaires – qui représentent 80 % des effectifs – se mobilisent pour dénoncer un manque de reconnaissance et défendre leurs droits

Envoyée spéciale, Occitanie

« Ras-le-casque », « pompiers en colère », « volontariat en danger ». À Beaumont-de-Lomagne (Tarn-et-Garonne), Pavie (Gers) ou Montréjeau (Haute-Garonne), les messages s'affichent désormais en grand devant les centres de secours. Débuté le week-end dernier et mené par l'ensemble des sapeurs-pompiers volontaires des trois départements occitans, ce mouvement marque le début d'une fronde inédite.

« Nous ne sommes ni valorisés, ni considérés, il y a un véritable ras-le-bol », dénonce Laurent Morellato, sapeur-pompier volontaire depuis trente-huit ans et chef de centre

L'indemnité versée aux pompiers à la retraite est menacée

à Beaumont-de-Lomagne. Ce corps discret et rarement contestataire a décidé de tirer la sonnette d'alarme : sans reconnaissance, le volontariat, pilier du modèle français de secours, est aujourd'hui gravement menacé. Dans le Tarn-et-Garonne, près de 1 200 volontaires répartis dans 25 centres de secours réalisent près de 75 % des interventions du département. Dans le Gers, les 1 250 sapeurs-pompiers volontaires représentent 95 % des effectifs du département.

Si la grogne est profonde, un sujet a mis le feu aux poudres : la Nouvelle prestation de fidélisation et de reconnaissance (NPFR). Indemnité créée en 2016 et versée tous les ans aux pompiers à la retraite, elle est menacée, dans un contexte budgétaire restreint. « Pour quinze ans de service, on reçoit un montant annuel d'environ 500 euros, 1 000 euros pour vingt ans et jusqu'à 3 000 euros pour trente-cinq ans. Revoir ce dispositif, c'est se tromper de cible », alerte Christophe Clavierie, président de l'Union départementale des sapeurs-pompiers du Gers. Pilier de la fidélisation et de la reconnaissance des sapeurs-pompiers, cette indemnité est un symbole pour des volontaires qui consacrent leur vie au service de la population. « Je ne viens pas en priorité pour les indemnités. J'aime ce volontariat, mais c'est contraignant : le week-end, les nuits, le bip qui réveille toute la maison... Ça a un impact sur la vie de famille. S'il n'y a pas de compensation, c'est compliqué de continuer », explique Grégory Romme, volontaire depuis vingt ans.

Un système de santé en crise

Autre préoccupation qui nourrit la colère chez ces volontaires du feu, la bonification de trimestres retraite après dix ans de service. Prévus par la loi Matras, adoptée à l'unanimité par l'Assemblée nationale en 2021, visant notamment à valoriser le volontariat des sapeurs-pompiers, son décret d'application n'est toujours pas paru. « On se moque de nous », fustige François-Xavier Évrard, président de l'Union départe-



Des sapeurs-pompiers volontaires affichent leur colère devant le centre de secours de Pavie (Gers).

CELINE LABESQUE

mentale du Tarn-et-Garonne, qui dénonce un manque de considération : « Lors du mégafeu de Landiras en 2022, 100 sapeurs-pompiers volontaires du département sont allés aider. Seulement deux médailles ont été données pour dire merci ! » Une situation qui met sous pression un modèle dont le champ d'action ne cesse de s'élargir : « Quand j'ai commencé en 1987, on faisait 150 interventions par an, aujourd'hui on en fait 600 », calcule Laurent Morellato.

Manque de médecins et d'ambulances, élargissement des actes : les sapeurs-pompiers volontaires doivent sans cesse s'adapter à un système de santé en crise. « Nous

sommes les seuls à être disponibles 7 jours sur 7, 24 heures sur 24 et 365 jours par an. En étant payé entre 8 et 10 euros de l'heure », explique Laurent Morellato. « On pallie les autres services publics qui sont défaillants », abonde Grégory Romme. Cette charge de travail joue aujourd'hui sur le manque d'attractivité de l'engagement : « Le volontariat dure aujourd'hui six ou sept ans en moyenne, et non trente ans comme avant », explique Laurent Morellato. Cela a de lourdes conséquences pour ces territoires ruraux : « En journée, il arrive parfois qu'aucun pompier ne soit disponible, parce que tous

les volontaires travaillent. Un autre centre doit donc assurer l'intervention, ce qui allonge le délai de prise en charge pour le patient. »

Sans valorisation de leur dévouement, le désengagement des sapeurs-pompiers volontaires pourrait être massif. Tous attendent le Congrès national des sapeurs-pompiers qui se tiendra au Mans de mercredi à dimanche. « On attend des choses concrètes qui nous rassurent », explique Laurent Morellato. « Si ce n'est pas le cas, on va monter en puissance, on est très déterminés », prévient François-Xavier Évrard. ●

CÉLINE LABESQUE

Fin de vie Retour des débats au Sénat

PRÉCIPITATION L'instabilité politique laissait le texte sur la fin de vie, adopté par l'Assemblée nationale, en suspens.

Il devrait finalement être examiné dès le 20 octobre par les sénateurs

« C'est assez déraisonnable, mais nous ne sommes plus dans un monde raisonnable », commente un député LR, agacé de voir revenir le texte sur la fin de vie dans la précipitation « alors que les ministres ne sont pas encore nommés, et que l'on ne cesse de nous répéter que toute l'énergie du Parlement doit être guidée par l'adoption d'un budget ! » D'autant, fait remarquer la présidente de la Société française de l'accompagnement et des soins palliatifs (Sfap), Ségolène Perruchio, que « la demande est moins sociétale que politique ». Un sondage Toluna-Harris Interactive, réalisé pour LCI à la suite de la nomination de Sébastien Lecornu à Matignon, révélait en effet que seuls 8 % des Français identifient la fin de vie comme l'un des trois sujets prioritaires pour le gouvernement.

Au Sénat, un parlementaire confirme que le texte passera pourtant en commission des affaires sociales avant le 20 octobre, date



Le palais du Luxembourg (Paris 6*), où siège le Sénat.

à laquelle débiteront les débats en séance. L'annonce est informelle, mais confirmée par plusieurs sources : cette date serait le fruit d'une décision prise par la présidente de l'Assemblée nationale Yaël Braun-Pivet et le président du Sénat Gérard Larcher, lors d'un rendez-vous avec Sébastien Lecornu. Le vote solennel, lui, serait prévu une

semaine plus tard, après un examen express au Sénat.

C'est au sein du groupe LR que la rumeur a fait le plus de vagues. Plusieurs sénateurs se disent aujourd'hui « décidés à modifier le texte de manière significative », tout en redoutant la difficulté de trouver une majorité avec les centristes sur ce sujet. Quoi qu'il en soit, leur cadre

d'action est contraint : les sénateurs savent que s'ils rejettent purement et simplement le texte, c'est la version adoptée par l'Assemblée – « l'une des lois les plus permissives au monde », selon Jean Leonetti – qui reviendra en commission mixte paritaire. « Mieux vaut le modifier le plus possible », glisse donc un parlementaire.

Une loi type « Leonetti 3 » ?

Raison pour laquelle le député LR Philippe Juvin, qui n'a cessé de mettre ses collègues en garde contre un texte aux contours flous et aux limites introuvables, a transmis aux sénateurs une proposition de loi « type Leonetti 3 », qui encadrerait drastiquement « des cas absolument exceptionnels » pour lesquels la situation demeure ingérable. Une sorte « d'exception d'euthanasie » autrefois proposée par le Comité consultatif national d'éthique (CCNE). « Beaucoup de gens continuent à penser que nous laissons des gens mourir dans la dou-

leur, explique Philippe Juvin. C'est faux, mais nous devons répondre à cette angoisse, assurer les gens qu'aucun d'entre nous n'a pour vocation de laisser les gens souffrir. » De son côté, le député centriste Olivier Falorni, rapporteur du texte à l'Assemblée et fervent défenseur de l'euthanasie, a appelé le Premier ministre à « respecter le travail du Parlement » en tenant le calendrier. « Il est vrai que c'était annoncé, concède Ségolène Perruchio. Mais il est vrai aussi que nous devons pour cela avoir un gouvernement et donc un budget. Finalement, le texte va être débattu avant que nous ayons un budget. Comment s'assurer que la promesse de financement du développement des soins palliatifs sera tenue ? » Question d'autant plus légitime que le texte sur le développement des soins palliatifs avait été adopté à l'unanimité par l'Assemblée, contrairement à celui qui concerne l'aide à mourir. ●

CHARLOTTE D'ORNELLAS

Actualité Société

INTERVIEW

Le nouveau secrétaire général de l'enseignement catholique, Guillaume Prévost, a provoqué un tollé en affirmant que les enseignants pouvaient proposer à leurs élèves de prier en classe. Une telle pratique est-elle conforme au droit ?

Oui, c'est tout à fait légal. La loi Debré du 31 décembre 1959 pose le principe général selon lequel l'État respecte la liberté de l'enseignement et en garantit l'exercice. Cette liberté a valeur constitutionnelle, comme l'a clairement reconnu le Conseil constitutionnel en 1977, et elle est désormais intégrée au Code de l'éducation. Je rappelle que le Code de l'éducation encadre la place de l'enseignement religieux aussi bien dans le privé que dans le public. On a tendance à oublier que dans ce dernier, la loi prévoit des aumôneries ou du temps libéré pour suivre un enseignement religieux en dehors de l'école. Ce qui est permis dans le public vaut donc, *a fortiori*, pour le privé, et plus encore pour l'enseignement catholique, dont le caractère propre est reconnu.

« Dans le public, la loi prévoit des aumôneries ou du temps libéré »

Qu'est-ce que le « caractère propre » et quel est son champ exact ?

Le caractère propre signifie qu'un établissement privé peut faire valoir ses spécificités, qu'elles soient pédagogiques, éthiques ou religieuses. C'est la reconnaissance de leur identité éducative, comme c'est le cas, par exemple, des écoles Montessori ou d'autres pédagogies particulières. Et, pour certains, de leur caractère confessionnel. En 1985, le Conseil constitutionnel a précisé que le caractère propre des établissements privés, notamment leur caractère confessionnel, était nécessaire à la préservation de la liberté d'enseignement. Mais ce principe connaît une limite essentielle : la liberté de conscience. Aucun élève ne peut se voir imposer un enseignement religieux ou une prière. De la même manière, la liberté de conscience des enseignants est garantie : ils ne sont pas tenus d'être catholiques, et leur pensée et leurs convictions doivent être respectées.

Mais un professeur qui enseigne dans une école catholique n'est-il pas tenu à certaines obligations vis-à-vis de son établissement ?

Si, bien sûr. Le respect du caractère propre impose un devoir de réserve. Un enseignant non catholique ne saurait critiquer la religion de l'établissement où il exerce ; inversement, un enseignant catholique doit veiller à ne pas empiéter sur la liberté de conscience de ses élèves. Les maîtres du privé sous contrat ne sont pas des fonctionnaires mais des agents publics : à ce titre, ils doivent faire preuve de loyauté et de retenue dans leur expression, en conciliant leur liberté person-

nelle avec la mission éducative de l'établissement.

Il arrive toutefois que certains contestent publiquement le caractère propre de leur établissement. Ces derniers jours, la FEP-CFDT a par exemple reproché à des écoles catholiques de ne pas respecter pleinement le programme d'Évars, en lui substituant leur propre approche...

Ces prises de position posent un vrai problème de cohérence. Qui porte l'esprit d'un établissement, qui en donne le ton, sinon son corps enseignant ? Du point de vue de la simple éthique professionnelle, il n'est pas acceptable que des professeurs remettent en cause l'identité de l'école à laquelle ils ont choisi d'appartenir. Bien sûr, leur liberté de conscience est garantie, mais elle ne les exonère pas d'un devoir de loyauté. Si un enseignant estime que la mission éducative d'un établissement catholique ne lui convient pas, il est plus logique et plus sain pour lui d'enseigner dans le public, plutôt que de contester de l'intérieur ce qu'il a volontairement rejoint.

Ce programme cristallise les débats, car certains de ses contenus paraissent difficilement conciliables avec l'anthropologie chrétienne. Comment un enseignant d'un établissement catholique doit-il l'aborder concrètement ?

Le contrat d'association oblige les établissements privés à enseigner



Guillaume Drago.

les programmes de l'État : c'est la contrepartie du financement public dont ils bénéficient. Cela constitue une limite objective à la liberté d'enseignement. Concrètement, un professeur chargé de l'Évars doit appliquer le programme officiel, même lorsque certains points entrent en tension avec l'identité catholique de l'établissement. Mais cela ne signifie pas qu'il faille renoncer au caractère propre. Présenter le programme tel qu'il est, puis l'accompagner d'un éclairage critique cohérent avec l'anthropologie chrétienne, permet à la fois de respecter l'obligation vis-à-vis de l'État et d'assumer l'identité catholique de l'école. C'est précisément pour cela qu'existe ce caractère propre. Quand cer-

tains accusent l'enseignement catholique de fonctionner avec un « double programme » en évoquant, par exemple, son fascicule sur l'éducation affective et relationnelle, ils oublient que proposer une mise en perspective chrétienne n'est pas un contournement des obligations, mais l'expression légitime du caractère propre reconnu par la loi.

Quelles obligations incombent aux familles qui inscrivent leur enfant dans une école catholique ?

Comme dans le public, les écoles privées fonctionnent avec un règlement intérieur. Lorsque des parents inscrivent leur enfant dans un établissement catholique, ils en reçoivent les grands principes et s'engagent à les respecter. La signature de ce règlement vaut reconnaissance du projet éducatif et engagement à ce que leur enfant en suive les règles.

Les opposants à l'enseignement privé invoquent régulièrement son financement public pour remettre en cause son caractère propre. Pour quelles raisons la loi Debré a-t-elle prévu ce financement ?

Ce financement trouve son fondement dans la liberté de l'enseignement. Or une liberté n'existe que si elle peut être exercée. Le soutien de l'État est la condition pour que la liberté de choix entre public et privé soit effective pour le plus grand nombre. C'est précisément l'esprit de la loi Debré, qui a permis de pacifier durablement

la société française en mettant fin à l'affrontement stérile entre partisans du public et du privé, entre « ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas ». Revenir dessus aujourd'hui reviendrait à rallumer la guerre scolaire, comme on l'a vu au début des années 1980 avec les tensions suscitées par les projets de François Mitterrand.

Guerre scolaire que certains cherchent clairement à rallumer aujourd'hui...

Les adversaires actuels de l'enseignement catholique puisent leur force dans le serment de Vincennes, cette grande manifestation du 19 juin 1960 où les participants proclamaient vouloir « lutter jusqu'à leur dernier jour pour abroger la loi Debré ». D'une radicalité saisissante, ce texte fait de ces opposants de véritables ennemis de la liberté d'enseignement, de la liberté de conscience et de la laïcité à la française, qui n'a jamais signifié l'effacement des religions de l'espace public. Face à ces attaques, l'enseignement catholique ne doit pas céder au doute. Il lui revient d'assumer pleinement son identité et son caractère propre, comme l'a fait récemment son secrétaire général. Par ailleurs, les Français, qu'ils soient croyants ou non, tiennent à la liberté d'enseignement et veulent pouvoir choisir entre le public et le privé. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR ÉLISABETH CAILLEMER



Des élèves de l'école privée Saint-Joseph, à Valence, le 6 septembre.

NICOLAS GUYONNET/HANS LUCAS/AFP

Guillaume Drago

« Il est légal de proposer à des élèves de prier »

ENSEIGNEMENT PRIVÉ Prière à l'école, programme d'éducation affective et sexuelle chrétien...

Les propos du nouveau secrétaire général de l'enseignement catholique ont suscité de vives réactions. Professeur de droit public à l'université Paris-II, Guillaume Drago rappelle qu'ils sont pourtant conformes au droit

Actualité Société

Caritatif

La Nuit du bien commun, un succès et des attaques

POLÉMIQUE Cibles de manifestations et de menaces, les soirées de levée de fonds de La Nuit du bien commun poursuivent leur tournée pour mettre en lien mécènes et associations en quête de financement

Manifestations, tags, menaces... Depuis le mois de mai, les soirées caritatives de La Nuit du bien commun sont systématiquement attaquées, accusées d'être un « outil de réseautage pour l'extrême droite ». Mercredi dernier, à Angers, par exemple, 400 personnes mobilisées par des réseaux antifascistes sont venues protester contre ce qu'elles décrivent comme une « entreprise de normalisation d'un projet autoritaire, conservateur et réactionnaire, maquillé en soirée de bienfaisance », rapporte la presse locale.

Demain, syndicats et associations annoncent à leur tour une manifestation à Aix-en-Provence. Contre quoi exactement ? Apar autisme, qui accompagne des personnes malades et leurs familles ? Coiffure du Cœur, qui offre des soins aux personnes de la rue ? L'École des XV, qui assure du soutien scolaire ? Ensemble 2 générations ou La Maison de Marthe et Marie, qui organisent des colocations solidaires ? Ou peut-être Second Souffle, qui propose son aide aux entrepreneurs en difficulté ? Car ce sont ces associations, et tant d'autres, qui sont les seules bénéficiaires de ces soirées caritatives.

Lancée en 2017, La Nuit du bien commun s'est développée dans quinze villes françaises, belges et suisses. Depuis sa création, plus de 500 associations y ont participé. Leur tort ? Avoir frappé à la porte d'un organisme cocréé par Pierre-Édouard Stérin. Le milliardaire français a participé au financement des premières Nuits du bien commun avant de se retirer du conseil d'administration en juin dernier. Aujourd'hui, le projet compte plus de 400 mécènes : des entreprises privées ou publiques, des fondations ou des particuliers.

Ces intimidations ne freinent pas les associations qui mettent beaucoup d'espoir dans ces soirées qui les aident financièrement

à agir. « Nous voulons continuer à servir les gens de la rue », confie Hélène, fondatrice de l'association Coiffure du Cœur. Elle se dit exaspérée par ces attaques. Demain, elle sera à Aix-en-Provence pour présenter son engagement auprès des donateurs. « Nous ne connaissons aucun mécène... Cette soirée est une grande occasion pour nous. Il nous faut de l'argent pour acheter notre matériel de coiffure, former les bénévoles, développer des

«Certains élus menacent de couper les subventions»

Stanislas Billot de Lochner

antennes... » C'est la raison pour laquelle l'association espère repartir avec des dons. « Et peu importe le bord politique des donateurs ! Notre limite est évidente, c'est la légalité. » Limite respectée puisque depuis 2017, La Nuit du bien commun est reconnue comme fonds de dotation d'intérêt général. Son activité est simple : organiser des soirées pendant lesquelles des associations présentent leur projet devant des centaines de personnes prêtes à faire des dons allant de 100 à 5 000 euros. « À l'origine, il y a cette volonté de faire connaître des nouvelles initiatives aux donateurs pour que les associations rencontrent des mécènes, dans un contexte où les subventions diminuent », explique Stanislas Billot de Lochner, cofondateur.

Les associations, quant à elles, déposent un dossier – près de 2 000 demandes par an – qui doit répondre à différents critères : statut fiscal d'intérêt général, impact maximal, activité économique

pérenne, possibilité de dupliquer le format... « On travaille dur pour valider toutes les étapes et réussir à faire partie des huit lauréats », raconte Christophe, fondateur de l'association Super Héros Grand Cœur, qui accompagne des enfants hospitalisés. Ces militants politiques perdent leur temps avec leurs blocages. Que cherchent-ils ? Empêcher de simples associa-

tions comme la nôtre de faire le bien ? » Une vague de protestations nourrie par les politiques eux-mêmes. En mai dernier, huit maires étiquetés à gauche, dont les villes accueillent ces soirées, ont dénoncé ces événements qui nourriraient un « projet réactionnaire ». « Certains élus vont jusqu'à faire du chantage, en menaçant les associations de couper leurs subventions si

elles participent à La Nuit du bien commun... Résultat, certaines associations ont dû se retirer, regrette Stanislas Billot de Lochner. On ne peut pas laisser des minorités, aussi actives soient-elles, empêcher des gens de donner. La défense de l'intérêt général, c'est aussi la liberté d'agir. » ●

PHILIPPINE FARGES

Congé payé en prime.

Amazon offre à tous les nouveaux parents un mois supplémentaire de congés payés.



amazon

25 ans que vous cliquez à la bonne porte.

Sous conditions d'éligibilité.



Actualité Société

Cambriolages La révolte d'un village du Lot

INSÉCURITÉ Il ne se passe pas un mois sans que des vols soient commis à Lamagdelaine, allant du pillage de pommes de terre au braquage du bar-restaurant. Excédés, les habitants de la commune réagissent

Envoyée spéciale, Lamagdelaine (Lot)

« On peut les recevoir avec un fusil ? » grommelle Jacques, octogénaire bourru. À côté, sa fille rit nerveusement et l'excuse : « Il est d'un autre temps. » Depuis plusieurs mois, des cambriolages sèment la peur dans cette bourgade de 700 âmes, au cœur du Lot. Lamagdelaine a pourtant tout d'une carte postale, à quelques minutes de Cahors : ses ruelles étroites, ses maisons aux façades anciennes et le Lot qui s'étire paresseusement en contrebas. Mais depuis quelque temps, certains habitants lassés et agacés ont organisé un « collectif de voisins vigilants ». Une « milice informelle » d'une soixantaine de personnes qui assure des rondes régulières.

Un casse de 20 000 euros

« Ce n'est pas le Far West, bien sûr », précise un habitant. Mais depuis un ou deux ans, ils ont troqué la tranquillité pour l'inquiétude et l'atmosphère du village est désormais chargée de tension. Les larcins se multiplient, plusieurs fois par mois. Cela va du vol modeste – cette semaine encore, 500 kilos de pommes de terre ont été subtilisés dans un champ – à des cambriolages de maisons. Et même une infraction

plus grave, à l'arme blanche, cette année. Cédric, le tenancier du bar-restaurant du village, en a fait les frais avant l'été. Il ouvre chaque après-midi à 14 heures précises. « À 14 h 02, trois motards ont débarqué », se remémore-t-il. Casque vissé sur le crâne, les clients s'installent. Dès que Cédric s'avance pour prendre leur commande, les assaillants sortent leurs couteaux pour repartir avec la caisse et les cartouches de cigarettes. Montant du préjudice : 20 000 euros.

Une soixantaine de personnes assurent des rondes régulières

Cédric confesse avoir entamé un suivi psychologique : « Ça me rattrape à chaque fois. » Il « flippe » lorsqu'un motard casqué franchit le pas de sa porte et a décidé de mettre son bail en vente. Pour le soutenir, ses amis et habitués débarquent désormais à 14 heures précises. Les assaillants n'ont pour le moment pas été retrouvés. En 2024, le ministère de l'Intérieur recensait 218 200 cambriolages de loge-

ments partout en France, dont seulement 7 % ont été élucidés un an après. Le nombre de vols avec armes s'élève à 8 600. Tout le monde s'est adapté. À Lamagdelaine, la vigilance redouble alors que les portes des maisons restaient facilement ouvertes voilà quelques années...

Coralie, une habitante, a pris l'habitude de scruter la présence de camionnettes blanches. Un matin, intriguée par un étrange ballet de véhicules et de silhouettes, elle a compris qu'elle avait été témoin du vol de barrières du cantonnier. Par qui ? Les soupçons sont divers : « jeunes désœuvrés », « gens du voyage de passage » ou voisins malveillants... Désormais, Coralie observe la place depuis sa fenêtre et ne part jamais sans avoir fermé à double tour. Pour se rassurer, elle demande à ses voisins de jeter un œil par-dessus la barrière. D'autres habitants ont choisi de dissuader les intrus avec un chien de garde.

Les vols ont lieu la nuit comme dans la journée. « Vous trouvez ça normal ? » Jacques précise qu'il ne supporte plus les politiques qui se réclament de De Gaulle et affirme savoir « exactement » pour qui il votera à la prochaine élection présidentielle. L'adjoint au maire se refuse à tout commentaire et détale à la première question.



Cédric, tenancier du bar du village, a été victime d'un vol à main armée.

Il se murmure qu'il aurait reçu l'ordre de ne pas parler. Contactée, la gendarmerie se refuse à communiquer sur le phénomène et à le quantifier, renvoyant au parquet de Cahors qui, lui, assure que la multiplication des cambriolages est bien prise au sérieux.

En attendant, les habitants ont réagi. Marcel fait partie du collectif vigilant. Il n'en veut pas aux gendarmes, mais « connaît la chanson » : selon lui, à peine les papiers signés, les auteurs sont relâchés. « C'est triste, mais leur

travail ne sert à rien », balaie-t-il. « Ici, tout le monde a un fusil : tout le monde est chasseur. De là à utiliser son arme... » s'inquiète un autre habitant. Marcel, lui, clôt les échanges par une sorte d'avertissement, reprenant les mots célèbres de Magnoli, un représentant de la mafia calabraise incarcéré pour port d'arme : « Je préfère être le boucher que le veau. Entre les oranges et les chrysanthèmes, mon choix est vite fait. » ●

ARMELLE FAVRE

Général de Tarlé « Derrière un cambriolage, on peut trouver une organisation internationale »

DÉMANTÈLEMENT À la tête de l'Office central de lutte contre la délinquance itinérante (OCLDI), le général de gendarmerie traque les bandes organisées de malfaiteurs qui opèrent loin de leur base

INTERVIEW

Qu'est-ce que la « délinquance itinérante » ?

La délinquance itinérante regroupe des groupes criminels organisés – français ou internationaux – qui frappent en plusieurs points d'un territoire, souvent loin de leur base pour compliquer leur appréhension. Ces structures sont souvent polycriminelles : cambriolages, vols de fret, extorsions ou blanchiment, contrebande de tabac. Certains groupes criminels roumains ou hollandais ont pu attaquer des distributeurs automatiques à l'explosif. Nous les avons interpellés.

Que représentent les cambriolages dans votre mission ?

C'est un pan important, surtout lorsque des organisations criminelles russophones les commanditent. Ces organisations – nées dans les goulags de Staline – se sont implantées en Europe après la chute du bloc soviétique et leur

organisation est pyramidale : un chef, des lieutenants, des exécutants et une discipline stricte. Chaque nationalité représentée a ses spécificités : des Moldaves dans la contrebande de tabac, les vols ou l'extorsion dans le domaine du BTP ; des Arméniens dans le recel et la contrebande de tabac ; des Géorgiens dans les cambriolages, les vols à l'étalage ou la contrebande de tabac. On trouve aussi des Albanais, impliqués dans des cambriolages, vols

de fret, extorsions, le proxénétisme et le trafic de stupéfiants. Derrière un vol à l'étalage ou un cambriolage, une organisation internationale très hiérarchisée peut donc se cacher.

Ont-ils un mode opératoire identifiable ?

Les malfaiteurs ciblent généralement ce qui est facilement transportable et monnayable. Le butin peut être écoulé localement, envoyé par la poste ou exporté vers des

pays voisins comme la Belgique. Certains, les Serbo-Croates par exemple, arrivent en France pour quelques semaines, commettent une série de cambriolages, puis repartent. Ils s'appuient parfois sur des jeunes femmes, mineures, encadrées à distance par des femmes plus âgées et supervisées par des hommes. En zone rurale, ils forcent fenêtres ou serrures. En milieu urbain, ils peuvent suivre des personnes âgées pour dérober un sac et utiliser les clés. La pression sur les exécutants est forte : lorsqu'ils ne rapportent pas assez, des violences peuvent être exercées.

Tous les cambriolages sont-ils liés à ces structures organisées ?

Non, il existe de nombreux cambriolages locaux commis par des groupes de cité ou des délinquants isolés. Mais beaucoup d'infractions, même mineures, peuvent être l'œuvre d'équipes coordonnées.

Ces équipes bougent-elles beaucoup d'une ville à l'autre ?

Une fois implantées sur un terri-

toire, elles agissent sur plusieurs départements. Dès qu'ils se savent repérés par les forces de l'ordre, les responsables organisent l'exfiltration des petites mains vers un autre pays ou une autre zone.

Depuis combien de temps ce phénomène existe-t-il ?

Constataz-vous des évolutions ? Ces groupes sont implantés en France depuis une quinzaine d'années. On observe aujourd'hui une coopération accrue entre eux. Chacun apporte son expertise : cambriolage, recel, blanchiment, contrebande... Avec un objectif constant : générer de l'argent. Beaucoup ont été incarcérés, mais certains dirigent encore des équipes très actives en France, depuis l'étranger. Ce sont des groupes désormais structurés à l'échelle internationale, extrêmement mobiles et adaptables, ce qui rend leur démantèlement particulièrement difficile. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR ARMELLE FAVRE



SIRPA/GENDARMERIE

Le général
Marc de Tarlé.

DEJA 7 MILLIONS

**"UNE NARRATION
SINCERE ET SENSIBLE."**

Ouest France

**"LA SERIE QUEBECOISE DONT
TOUT LE MONDE PARLE."**

ELLE

**"NOTRE COUP DE CŒUR
DE LA RENTREE."**

Les ECHOS

**"UNE CLAQUE QUEBECOISE"
"GRAND COUP DE CŒUR
DE LA RENTREE"**

EUROPE 1

**"AMES SENSIBLES, SURTOUT
NE PAS S'ABSTENIR."**

TV Mag

**"UN PETIT MIRACLE QUI
SOIGNE LES CŒURS."**

Le Parisien

"COUP DE MAITRE."

Madame Figaro

**"COMME ELLES SONT RARES,
LES ŒUVRES AUSSI DELICATES !"**

La Croix l'Hebdo

"ON RIT ET ON PLEURE."

Télé Matin

UNE CREATION ORIGINALE CANAL+

EMPATHIE

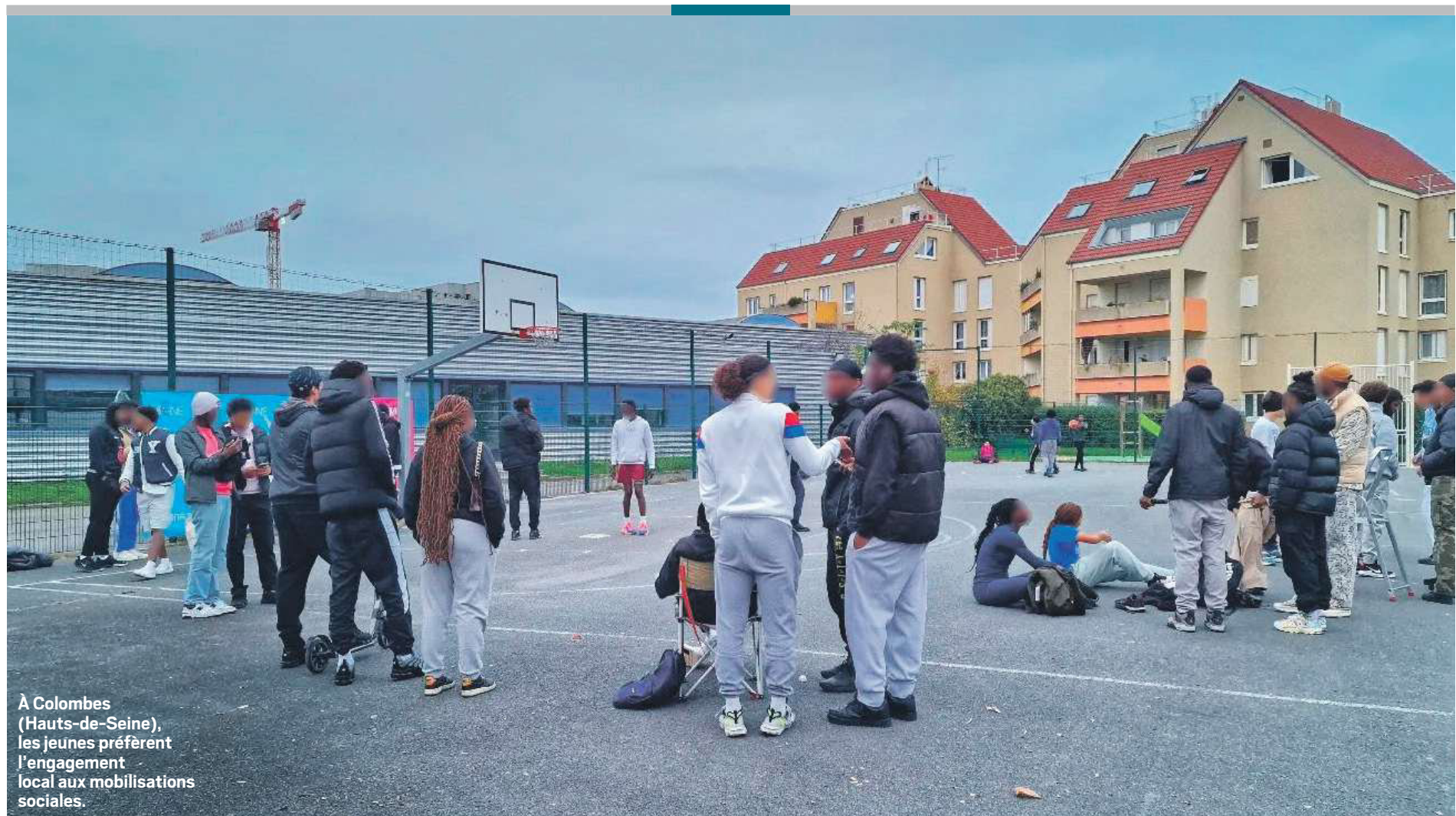
SEULEMENT
SUR

CANAL+

CANAL+ FRANCE S.A.S. A ASSOCIE UNIQUE AU CAPITAL DE 45.543.488 € - 812 514 586 RCS NANTERRE - SIEGE SOCIAL : 50, RUE CAMILLE DESMOLINS - 92863 ISSY-LES-MOULINEAUX CEDEX 9

7 MILLIONS DE VISIONNAGES
© 2025 PIERRE MANNING

Actualité Société



À Colombes (Hauts-de-Seine), les jeunes préfèrent l'engagement local aux mobilisations sociales.

FACEBOOK COLOMBES JEUNESSE

Colère sociale Le retrait des banlieues

RENCONTRE Dans les quartiers populaires, les appels successifs à « bloquer tout » se heurtent à l'indifférence de la plupart des jeunes. Le JDD est allé à leur rencontre

Souvenez-vous de « Bloquons tout ». Une étincelle citoyenne, annoncée comme spontanée, sans hiérarchie ni appareil partisan. Jusqu'à ce que La France insoumise s'y engouffre, poussant ses troupes à rejoindre les collectifs locaux. La manifestation a aussitôt pris une couleur politique. Et ainsi perdu l'ampleur espérée. Depuis, l'initiative est restée sans suite... Mais la colère couve encore, et les journées de mobilisation, portées par les syndicats, s'enchaînent. Reste une interrogation : qu'en pensent ces banlieues que Jean-Luc Mélenchon décrit comme le cœur battant de son électorat ? Le 10 septembre, leurs habitants étaient aux abonnés absents des cortèges.

La jeunesse de ces quartiers reste, le plus souvent, en retrait. Rattrapée par les urgences sociales et économiques du quotidien, elle se mobilise surtout par à-coups, dans des colères éclatées ou des élans de solidarité locale. Le vote des banlieues, pierre angulaire de la stratégie électorale de La France insoumise, continue d'assurer au parti des scores élevés, mais qui ne progressent pas. En toile de fond, un désamour croissant pour la politique en général. C'est pour comprendre ce blocage que le JDD est parti à la rencontre de jeunes actifs de Pantin, du Pré-Saint-Gervais et de Colombes, tous employés au service jeunesse de leur commune.

« Je n'y trouve pas ma place »

Dans un café de quartier, Yanis, trentenaire de Colombes, confie son désintérêt pour ce genre d'ini-

tatives : « Je ne suis pas un adepte des manifestations. Je soutiens les causes, mais je n'y trouve pas ma place. Avec ma tête, j'ai toujours peur que ça dégénère. » D'autant que plusieurs, comme lui, considèrent que les policiers sont « au service du pouvoir » qu'ils rejettent. Il dit avoir choisi une autre voie : « Pour moi, le vrai pouvoir est local. Dans mon parcours associatif, j'ai les mains libres. Ce que je fais, c'est concret et c'est à ma commune que je rends des comptes. En France, on a l'impression que les pouvoirs en place font toujours l'inverse de ce que demande le peuple. »

Sa voisine de table, Inès, originaire du Pré-Saint-Gervais, acquiesce. Les discours de Mélenchon trouvent un écho chez elle, mais l'univers des partis politiques l'attire peu : s'y engager reviendrait à épouser en bloc des idées qu'elle ne partage pas toutes. Elle s'attache donc à rester « libre de penser ». La jeune femme condamne les promesses creuses du discours social : « Les Gervaisiens ont connu la droite et la gauche. L'arnaque de la gauche sociale, c'est de vendre des promesses sans jamais les tenir. La seule raison qui me pousse à voter à gauche, c'est le racisme. Sinon, je n'en ai aucune. » Sans grande surprise, seul Dominique de Villepin trouve grâce à ses yeux : « Contrairement à Mélenchon, il ne se prend pas la tête avec des peccadilles. » Quant à Emmanuel Macron, le rejet est total : « Il n'a rien compris ! Tout le monde a voté contre lui aux législatives, et il continue de nommer des Premiers

ministres issus de son camp ! » Un ras-le-bol sourd gronde contre le président et ses gouvernements : « illégitime », disent certains ; « je ne partage pas sa vision », soupirent d'autres ; « pouvoir trop centralisé », s'indigne-t-on encore. Parmi ces exaspérations surgissent des appels plus radicaux, et déjà entendus ailleurs : balayer la V^e République et imposer un autre modèle.

Désillusionnés mais pas abstentionnistes

Les échanges glissent parfois jusqu'à la dérision. Yanis se moque de Gérard Larcher qui « mangerait ses bananes déjà découpées », image fautive mais parlante d'un monde politique qu'il juge hors sol. Autour de la table, Quentin, gervaisien, confie son désenchantement : « Je n'attends rien des responsables politiques. Même quand ils veulent agir, ils sont pieds et poings liés au système. Moi, je veux avoir la belle vie de mes impôts, qu'on m'explique ce qu'ils font de notre argent ! La solution, c'est le pouvoir au peuple. » Yanis renchérit : « Vu tout l'argent donné à l'Ukraine, vu les 1 300 milliards de dette accumulés par Macron, on demande aux Français de faire des économies sur les retraites. Ils se fichent de nous ! Si je demande que mon argent serve à l'hôpital, qui va m'écouter ? »

Désillusionnés mais pas abstentionnistes, ces jeunes continuent de voter, souvent avec cynisme. Adel, originaire de Pantin, raconte : « Les gens de banlieue votent pour ceux qui donnent le plus de

miettes ! » Son père avait soutenu Sarkozy en 2007, pour la défiscalisation des heures supplémentaires. Lui regrette la perte d'un certain panache politique : « Parfois, à la radio, je les trouve grossiers... Avant, c'était de la bonne télé-réalité. Comme le disait mon père, les Guignols de l'info, c'était du théâtre ! On riait au moins. Maintenant, c'est de la petite série YouTube. »

« La gauche sociale vend des promesses sans jamais les tenir »

Ils jugent les réseaux sociaux responsables de cet appauvrissement, au moins en grande partie. Même chose avec les émeutes. Pour Quentin, ces jeunes qui sacagent après la Fête de la musique ou une victoire du PSG jouent en réalité des scènes vues en ligne, comme des avatars de jeu vidéo. La rue, prévient-il, est un piège redoutable : bien des familles transmettent des repères solides, mais parfois il suffit d'un seul pour se perdre, happé par son appel. Il sait de quoi il parle, lui-même a connu cet engrenage. « On traînait dehors, on s'ennuyait. La promesse d'une famille nombreuse ne me laissait aucune place. Alors on traînait dans les laveries. » Jusqu'à ce qu'il bascule, dit-il, dans le « capitalisme sauvage », en s'associant à des dealers. Yanis l'interrompt en riant : « Espèce de voyou capita-

liste ! » Quentin reprend : « J'étais pris dans un tourbillon. On m'a proposé une alternative à la prison : intégrer un centre social. Ça m'a sauvé. Ces structures sauvent des vies : elles nous occupent et offrent une issue. » Adel acquiesce, se souvenant de sa ville, Colombes, en 2014 : « Sous Hollande, il y avait des fusillades toutes les semaines. En réalité, seule une vingtaine de personnes posaient problème sur 20 000 habitants. Une minorité qui, aux yeux de tous, efface le travail colossal des associations. »

Loin du nombrilisme parisien

Vient ensuite la délicate question, plus intime, du sentiment d'appartenance. Adel confesse : « Je ne me sens pas toujours appartenir à la France. J'ai déjà dû prouver ma nationalité alors que je suis né ici. J'y suis attaché, mais je ne dirais pas que je suis patriote. » Pour Yanis, l'identité ne se résume pas à un seul drapeau : il se dit français et algérien tout à la fois. Il aime la France, même s'il le dit rarement, tout comme il chérit son quartier, ses repères et sa participation à la vie collective. Au fond, il ne connaît vraiment que « sa banlieue ». Un entre-soi, certes éloigné du nombrilisme parisien, mais qui ne saurait, selon ces jeunes, justifier l'indifférence. « Il faut de tout pour faire un monde », souffle Yanis. Un monde où ils aimeraient faire entendre leur voix. Encore faut-il résister à la tentation du désordre qui, hélas, en détourne trop souvent certains. ●

LARA TCHEKOV

Actualité Société

Pêche

Alerte à la pénurie de sardines

CONSOMMATION Ces sardines sauvages en boîte ont beau être très peu chères et excellentes pour la santé, la ressource, principalement issue des eaux marocaines, vient à manquer. Des hausses de prix à l'horizon

Toutes les enseignes alimentaires sont concernées. Chez Auchan, Intermarché ou Leclerc, les rayons des conserves de sardines sont de moins en moins garnis depuis plusieurs mois. Et ce sont principalement les gammes de premier prix, autour de 1,50 euros les six, qui disparaissent ainsi. Une situation qui surprend et inquiète des consommateurs friands d'un produit aux multiples qualités. Comme ce Parisien, rencontré dans une moyenne surface, qui redoute la raréfaction de ce « produit de grande consommation, de première nécessité, très peu cher mais riche en omega 3 et en vitamine D ».

Les aléas climatiques jouent un rôle de premier plan

Il y a pourtant une raison : la dépendance étrangère des conserveurs français. Les deux tiers de leur production sont issus de pêches effectuées dans les eaux marocaines. À force de multiplier les captures, la ressource des ports atlantiques du royaume chérifien comme celui de Safi – le premier port sardinier au monde – est désormais très insuffisante. D'après l'Office national des pêches marocaines, « les débarquements de sardines ont chuté de 965 000 tonnes en 2022 à 525 000 tonnes en 2024 ». Cette raréfaction touche parti-

culièrement la France qui s'est, depuis des années, adressée aux pêcheurs et transformateurs marocains. Et pour cause, leur coût de main-d'œuvre est « presque 10 fois moins élevé que dans l'Hexagone », explique anonymement un industriel de la filière contraint, comme ses confrères, à réduire sa production alors que double le prix du kilo de sardines.

Il y a pourtant des pêcheurs dans l'Hexagone qui débarquent chaque année 22 000 tonnes de sardines – la plupart vendues en frais – dans des ports comme Douarnenez, en Bretagne, spécialiste de ce petit poisson bleu. C'est aussi le cas des ports du golfe de Gascogne, dans lesquels la population de sardines a été divisée par trois en vingt ans. Sans oublier la Méditerranée, dont les ressources sont considérées comme très fragiles. Car les aléas climatiques jouent également un rôle de premier plan dans cette situation : la hausse des températures réduit les volumes de phytoplancton, principale nourriture des sardines. Résultat, leur taille moyenne ne cesse de diminuer.

Limiter les captures

Les consommateurs devront-ils s'en priver ? L'Institut français de recherche dédié à la connaissance des océans (Ifremer) évoque une piste de thérapie, par la voix de l'un de ses chercheurs, Martin Huret : selon lui, il faut appliquer des « restrictions saisonnières ou de limitation des captures pour permettre la régénération des populations de poissons concernées ».

Il existe aussi des exceptions. Présidée par Christian Pouclet, la Confrérie de la sardine de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, en Vendée, fait exception dans ce concert de baisse des volumes. « Grâce à la présence pérenne de phytoplancton sur nos côtes, indique-t-il, nous maintenons une production annuelle de 2 500 tonnes. » Une petite partie des sardines pêchées est vendue localement, en frais, tandis que la majorité rejoint la conserve-

rie locale Gendreau. L'exemple à suivre, en France et concernant la préservation de la ressource halieutique, pourrait être celui de la coquille Saint-Jacques, pour laquelle la campagne de pêche a démarré le 1^{er} octobre dernier. Les horaires de pêche hebdomadaires sont très stricts, ce qui libère le temps du repeuplement. Même ainsi, les scientifiques de l'Ifremer surveillent de près les gisements de la baie de Saint-Brieuc et de la

baie de Seine. Et préviennent : « La diminution des coquilles juvéniles laisse entrevoir des années à venir moins prolifiques. » Ils préconisent donc une parfaite stabilité des prélèvements. Car l'enjeu, encore une fois, est la souveraineté alimentaire : sans cette surveillance et ces mesures, la coquille française risquerait de disparaître au profit d'importations. ●

STANISLAS DU GUERNY



La France importe les deux tiers de sa production de sardines.



SONIA MABROUK

8H10
LA GRANDE INTERVIEW

Europe 1

LA RADIO LIBRE

Capitales / Europe 1

Actualité Société



LA CHRONIQUE
de MARIE-ESTELLE DUPONT

Entre épuisement et culpabilité Le lourd combat des « aidants »

DÉVOUEMENT Ce mois-ci, notre chroniqueuse, psychologue clinicienne, s'appuie sur un livre publié dans la collection qu'elle dirige chez Albin Michel pour explorer le rôle d'aidant familial

Mercredi débutait le mois « Octobre rose », campagne nationale autour du cancer du sein. Ce lundi, une journée nationale est consacrée aux aidants familiaux. Dans le même temps, au Sénat, on annonce déjà la reprise des débats autour de l'euthanasie. Ces sujets ont des malades en commun. Après d'eux, 11 millions de Français assument le rôle si mal décrit par le terme « aidant ». Ce participe présent plat, laconique, factuel, sans relief vient désigner un défi immense, tant sur le plan logistique, matériel, administratif, que psychique, social et émotionnel. Il met l'accent sur le « faire », alors que le propre de l'aidant est sa présence, son être qui tient bon envers et contre le découragement et l'angoisse.

Le paradoxe de l'aidant, c'est qu'il navigue entre la culpabilité et l'épuisement en faisant pourtant tout ce qu'il peut. Il y a d'abord les angoisses du malade, son déni parfois, et l'impact de la maladie sur son caractère. Mais l'aidant, qui est d'abord un mari, une fille, un parent, traverse également des réalités émotionnelles complexes, une vulnérabilité profonde, un sentiment d'impuissance et parfois d'injustice, à se sentir si seul dans ce défi. Tous les aidants que j'ai interrogés me disent « *je n'avais pas le choix* ». On entre dans ce rôle par accident. On l'épouse pourtant, par la loyauté de l'amour et du devoir. Mais parfois, aussi, parce que la fratrie vous

l'assigne. Les conséquences sur la santé physique et mentale, la vie de couple, les relations sociales ou les finances sont importantes. Un chiffre le montre : 18 % des conjoints de malades atteints d'Alzheimer qui deviennent l'aidant principal décèdent avant le malade. Le cumul est énorme : une charge émotionnelle, administrative ; des rendez-vous médicaux, des incompréhensions avec l'hôpital, l'angoisse des examens ; la dépendance croissante ; la peur de dire, de ne pas dire ; tout cela fait partie du parcours singulier de l'aidant qui, à force de côtoyer la

vulnérabilité, se sent parfois lui-même submergé par la détresse. Mais aussi la solitude. L'ambivalence. Le découragement. Les demandes inaccessibles du malade.

Considéré tour à tour comme un sauveur, un magicien, un confident, un souffre-douleur parfois, l'aidant fait face à des enjeux psychiques immenses, dans une société qui réduit la santé à des aspects organiques et techniques et la dépendance à des questions logistiques. La société individualiste du jeunisme a évité, dans une fuite en avant presque phobique, les liens familiaux, la vulnérabilité,

la conscience de notre dépendance à nos proches. Ce qui place tous ceux qui aident et tiennent bon dans un profond sentiment de solitude et d'incompréhension.

Dans un monde qui psychiatrise la souffrance quand il ne peut l'effacer, les aidants nous réapprennent la puissance de la présence et de l'être, indépendamment du faire et du résultat. « *Être là envers et contre tout, jusqu'à ce que tu ne sois plus là.* » Voilà ce qu'ils nous disent, comme une leçon d'humilité, de don de soi, de dévouement et d'engagement.

façon de conserver un lien avec l'être disparu. C'est cela, être aidant. C'est douter constamment et se demander si nous avons été à la hauteur. Comment soutenir quelqu'un dans la maladie lorsque cette personne ne reconnaît pas son propre état ? Comment distinguer la vieillesse de la maladie tant les deux s'imbriquent ? Je deviens une personne qui soutient un proche malade ou en difficulté, alors que je ne suis qu'une fille qui aime sa mère. »

Comment vivre ce tourment de ne pas réussir à ôter à l'autre sa souffrance ? Comment supporter cette difficile posture qui consiste parfois à accepter d'être une présence impuissante, mais une présence qui fait pourtant toute la différence ? À qui demander de l'aide, comment poser des limites saines pour éviter le burn-out et même la maltraitance, comment différencier ses angoisses de celles du malade, comment revivre après la perte ? Ces deux femmes sensibles et lucides, à l'écriture poétique et précise, nous offrent des clés pleines d'espérance pour penser la maladie et son retentissement sur des liens qui étaient parfois déjà complexes. ●



L'aidant familial doit tenir bon malgré le découragement.

ANTHONY QUITTOT

On entre dans ce rôle par accident, on l'épouse par amour et devoir

Éloïse Maillot-Nespo et Blandine Chemin-Sauque signent un livre que j'ai eu la chance de préfacier. L'histoire d'Éloïse et de sa mère atteinte d'un cancer nous conduit dans toute la singularité de ces situations où celui qui était le parent, le « grand » dans nos yeux d'enfant, devient la personne vulnérable, perdue dans le cataclysme de la maladie. Elle écrit : « *Cette culpabilité-là, je la porterai toute ma vie. Celle de ne pas avoir mieux fait lorsque je le pouvais. Je suis aussi consciente que s'enfermer dans la douleur et la faute est une*



QUAND ON DEVIENT AIDANT FAMILIAL
E. MAILLOT-NESPO, B. CHEMIN-SAUQUE
ALBIN MICHEL
256 PAGES
19,90 EUROS

Aidants et aidés La double charge administrative

PAPERASSE Ceux qui assistent au quotidien des personnes vulnérables ploient sous les formalités à assumer, y compris pour eux-mêmes

Qui aidera les aidants ? Ils sont une dizaine de millions en France et le surcoût d'énergie demandé par leur fardeau administratif alimente l'anxiété qui frappe près d'un tiers d'entre eux, alerte la Fédération française des aidants. « *L'accès simplifié aux droits et aux services* » figurait pourtant dans la stratégie nationale 2023-2027. Elle se concrétise peu pour l'instant, même si un décret publié le 19 août facilite le soutien apporté aux aidants, en encadrant notamment la suppléance et le répit aidant-aidé.

« *La charge des papiers, formulaires et justificatifs reste démesurée* », confie Cécile. Pour assister sa mère, atteinte de la maladie de Charcot, elle aurait presque besoin d'une aide elle-même, afin d'absor-

ber la gestion des aides à domicile. Organismes innombrables, dispositifs complexes, relances multiples, renouvellements incessants... Les maisons de répit qui ont fleuri offrent déjà, pour certaines, un appui administratif, sur le modèle de l'accompagnement que propose la MSA, la sécurité sociale agricole, pour prévenir l'épuisement professionnel... Mais les associations d'aidants redoutent que le soutien qui se développe ne s'accompagne d'une inflation de formulaires à remplir.

L'exemple d'Agathe Barrois est éloquent : atteinte d'un handicap moteur de naissance, elle prépare l'agrégation de lettres classiques et bénéficie du soutien d'aidants qui se relaient pour lui apporter un soutien précieux, et même vital, dans sa vie quotidienne. Alors qu'Agathe n'a pas besoin d'aide administrative pour elle-même, elle doit assumer la charge des formalités que requiert son armada d'aidants : « *Les structures d'aide à la personne ne prennent pas en charge tous les soins. Une partie doit donc passer par le chèque*

emploi-service universel », explique Agathe, qui recrute et forme elle-même ses « compagnons ». « *Pour la plupart, c'est un job étudiant, précise-t-elle. Je m'occupe chaque mois de leur déclaration, fastidieuse et chronophage, qu'il faut en plus recommencer chaque année pour les nouvelles recrues.* »

« Il faudrait tout simplifier, éviter les structures intermédiaires »

Agathe Barrois

Agathe peut les payer grâce à la « *prestation de compensation du handicap* », gérée par la maison départementale des personnes handicapées (MDPH) : « *Le système est plutôt bon, il offre une liberté dans la demande d'aides, mais l'administration française reste compliquée... Le dossier est très long à monter, il faut obtenir la signature de plusieurs*



THIBAUT DURAND/LE DAUPHINE LIBÉRE/MAXPPP

médecins, fournir un descriptif très détaillé des besoins... » Et il n'empêche pas de verser dans l'absurde : « *On ne m'a accordé que vingt heures d'aide quotidienne, confie-t-elle, alors que j'ai besoin d'une assistance constante pour entretenir le système qui me permet de respirer ! L'administration considère sans doute que je peux bien m'arrêter de le faire quatre heures par jour...* » À cette prouesse bureaucratique s'ajoutent

des délais de versements interminables, démultipliés par l'empilement d'organismes injoignables... « *Il faudrait tout simplifier, éviter les structures intermédiaires, et autoriser des versements anticipés, quitte à les réajuster le mois suivant. En attendant, c'est un stress permanent, soupire Agathe. Une forme de génie français !* » ●

HUMBERT ANGLEYS

Actualité **International****États-Unis****Face aux antifas, la guerre se joue à Portland**

DÉFIS Dans la plus grande ville de l'Oregon, l'histoire bégaie : l'ultragauche rejoue 2020

SYMBOLE Trump veut faire de ce bastion un exemple pour tous ceux qui défient son autorité

Derrière ses façades soignées et ses terrasses bobo, Portland a basculé dans une bataille de rue. Depuis une semaine, la plus grande ville de l'Oregon, dans l'ouest du pays, vit une sorte de petite guerre civile que les États-Unis regardent en direct à la télé. Un affrontement entre une Amérique radicale, urbaine, portée par la gauche universitaire et les groupuscules anarchistes, et l'administration fédérale, décidée à solder les comptes du premier mandat Trump en brisant les antifas, quitte à envoyer les troupes. Les images tournent en boucle sur Fox News : soldats fédéraux déployés, manifestants masqués, flammes sur fond de drapeaux noirs. Trump n'attendait que ce théâtre d'ombres pour incarner son credo : « *Law and order* », « *La loi et l'ordre* ». Après Charlie Kirk, devenu martyr conservateur, Portland sert d'écran géant à cette revanche.

Ce n'est pas un hasard si cette guerre ouverte éclate ici. Portland, capitale autoproclamée des antifas, est davantage qu'une ville. C'est un manifeste. Sur le papier, c'est une belle cité bourgeoise du Pacifique, prospère, blanche et verte, où l'on pédale en buvant son latte. Dans la réalité, c'est un laboratoire de l'antitumpisme, vitrine en carton-pâte de la gauche. C'est ici, en 2020, que les black blocs ont élu domicile, transformant les nuits



Manifestation devant le centre de détention de l'ICE de Portland, mercredi.

AMANDA LOWMAN/AP/SPA

en guérilla urbaine. Ici, encore, que les antifas s'organisent contre « *l'Amérique fasciste* », faisant de Portland la Mecque mondiale des activistes en cagoule.

Minée par l'anomie sociale

Promenez-vous aujourd'hui dans le centre : l'odeur de cannabis saute au visage. Pas un coin de rue sans sa bouffée de fumée, tolérée, bénie, presque revendiquée. À deux pas, des clochards en grappes, allongés devant les vitrines des microbrasseries. Des tentes s'entassent sous les passerelles, les bidonvilles tolérés au nom d'une compassion devenue politique municipale. Voilà le paradoxe : une ville riche, saturée de start-up et de lofts clinquants, mais minée par l'anomie sociale.

La mort de Charlie Kirk, le 10 septembre, figure montante du conservatisme américain, a servi de catalyseur. Si Floyd a été le déclencheur des émeutes de 2020, Kirk est celui de la contre-offensive trumpienne. La différence ? Les émeutes n'ont pas éclaté du côté des partisans de Kirk. Elles sont dans la rue, mais sous la bannière noire des antifas, qui multiplient les rassemblements devant les centres de l'ICE (l'agence de l'immigration), accusée d'« *incarner la violence d'État* ».

Trump a saisi l'occasion. Le 22 septembre, dans un décret martelé en direct à la télévision, il a frappé fort : les antifas sont désormais classés « *organisation terroriste domestique* » – une première dans l'histoire américaine. Les avocats de la côte est grincent des dents, rappelant qu'aucun cadre légal n'existe pour transformer une mouvance idéologique éclatée en « *groupe terroriste* ». Mais Trump ne s'encombre pas de subtilités. Pour lui, « *ce sont des terroristes* » qu'il s'agit de combattre « *avec une force totale, si nécessaire* ».

Le président a ordonné le déploiement de 200 gardes nationaux à Portland, sous commandement fédéral, pour soixante jours. Le Pentagone a suivi, malgré les protestations des autorités locales. Gouverneur démocrate, procureurs, élus municipaux : tous dénoncent une « *occupation illégale* » de l'Oregon par Washington. L'État a même déposé plainte. « *Portland gère ses affaires* », plaide le maire Keith Wilson. Réponse de Trump : « *Portland est ravagée*

par la guerre. » Sous-entendu, par celle menée par les anarchistes.

Derrière l'image d'Épinal d'une ville tranquille, avec ses marchés paysans, Portland s'enfonce dans un cocktail de violence et de stupéfiants. D'après la division des services stratégiques du bureau de police de Portland, citée par *Time*, certains indicateurs ont explosé en à peine un an. Dans la ville, les enlèvements et les raptos ont bondi

Cette fois, la Maison-Blanche ne se contente pas de discours

d'environ 50 %. Les incendies criminels, eux, ont progressé de 25 %. Quant aux délits liés aux drogues, ils connaissent une véritable flambée : + 226 % depuis le début de 2025.

Sur le terrain, la présence des militaires est visible. Patrouilles devant les centres fédéraux, véhicules blindés dans certains quartiers sensibles, drones survolant les manifestations. Rien à voir avec les émeutes de 2020. Cette fois, la Maison-Blanche ne se contente pas de discours.

Le ministère de la Sécurité intérieure (DHS) met en avant les violences : jets de projectiles, lasers braqués sur les yeux des agents, tentatives d'intrusion dans les bâtiments de l'ICE. Les vidéos circulent, reprises par Fox News et les médias proches de Trump. Les chaînes de gauche, elles, minimisent, parlent de « *quelques*

heurts » et d'une exagération présidentielle. L'Amérique vit à nouveau dans deux réalités parallèles.

Une stratégie plus large

À Washington, l'affaire dépasse le seul cadre sécuritaire. La guerre contre les antifas s'inscrit dans une stratégie plus large. Il s'agit d'asphyxier une gauche radicale jugée complice de la désagrégation du pays. Depuis sa réélection, Trump a repris un discours de « *restauration nationale* ». Selon lui, il existe une continuité entre les squats antifas de Portland, l'immigration clandestine à la frontière sud et la « *décadence morale* » des campus. Une même bataille, menée sur plusieurs fronts. Dans l'Oregon, les manifestations anti-ICE rejoignent d'ailleurs les slogans pro-migrants. « *No borders, no nations* », scandent les cortèges. Exactement ce que Trump veut éradiquer.

L'opinion est du côté de Trump : l'Amérique en a ras-le-bol. Assez des vitrines brisées, des campements de drogués, des cortèges masqués qui défient la police. Un sondage AP-NORC révèle que 53 % des Américains approuvent désormais la manière dont le président gère la criminalité. Mieux : 81 % considèrent que la violence dans les grandes villes est devenue un problème « *majeur* ». Les États-Unis veulent de l'ordre. L'institut Gallup le confirme : 58 % jugent le système judiciaire, en effet, trop laxiste. Le pays réclame le retour de la matraque. Et la bataille de Portland n'est qu'un début. ●

ALEXANDRE MENDEL

Le palais de justice de la ville avait été violemment attaqué durant les émeutes de 2020.



ZUMA/BACA

Actualité **International**

Donald Trump peut se réjouir d'avoir été le « maître d'œuvre » de ce plan de paix entre Israël et le Hamas.



WIN MCNAMEE/GETTY IMAGES/AFP

Gaza

Donald Trump, promoteur de paix

DEAL Le Hamas vient d'accepter le plan du président américain. Chef de chantier du monde, Donald Trump applique aux conflits les mêmes règles qu'à l'immobilier

Ils ont dit « oui, mais... » Donald Trump les avait avertis. Il avait donné quatre jours au Hamas pour préparer sa réponse, sinon il laisserait Israël « faire ce qui doit être fait », avec le « soutien total » des Américains. On pouvait presque se demander s'il s'agissait d'un plan de paix ou d'un ultimatum. « Nous annoncerons bientôt notre position à son sujet », répondait vendredi Mohammad Nazzal, membre du bureau politique du Hamas. Nous sommes en contact avec les médiateurs ainsi qu'avec des parties arabes et islamiques, et nous sommes sérieux dans notre volonté d'aboutir à des ententes. » Plus tard dans la soirée, on apprenait que le Hamas avait donné son accord pour relâcher tous les otages, « vivants et morts », et répondait positivement au plan de Trump dans ses grandes lignes.

Dès mercredi, la chaîne américaine CBS News assurait que le groupe terroriste était plutôt disposé à dire oui. Son porte-parole laissait planer l'incertitude cependant, affirmant que ce plan vise à « briser l'élan provoqué par les reconnaissances de l'État palestinien » et qu'il serait « conforme à une vision israélienne ».

Selon une source palestinienne citée par Sky News Arabia, le Hamas avait aussi demandé des garanties pour que ses leaders ne soient plus ciblés à l'étranger. On s'attendait donc à des demandes de modifications, à des délais, mais pas à ce que le groupe accepte le plan aussi rapidement.

Entre acharnement et versatilité

De son côté, Benjamin Netanyahu avait approuvé ce plan qui « permet [aux Israéliens] d'achever [leurs] buts de guerre », soit de réduire à néant le potentiel militaire du Hamas, au point même de se féliciter samedi soir que « dans les prochains jours, nous pourrions vous annoncer le retour de tous les otages en une fois. » Trump avait dû commencer par lui tordre le bras pour orchestrer la réconciliation entre le Qatar et Israël. Le président américain sait parfaitement que Doha joue un rôle essentiel de négociateur avec le Hamas, auquel ne peut se substituer la médiation de l'Égypte, de la Jordanie ou de la Turquie. Avec la frappe dans le centre-ville de Doha, le 9 septembre dernier, qui visait l'état-major du Hamas, les



Tony Blair

AVALON/STARFACE

intérêts américains dans la région avaient pris une trajectoire opposée à ceux d'Israël. Pour Trump, cela ne pouvait rester en l'état. Le mouvement de rapprochement des pays arabes avec Israël via les accords d'Abraham était en péril, d'autant que Benjamin Netanyahu affirmait qu'il était hors de question de reconnaître un jour un État palestinien et qu'Israël faisait planer la menace d'une prochaine annexion de la Cis-jordanie. Il en allait de sa crédibilité.

Il ne pouvait laisser son plus proche allié violer la souveraineté du Qatar avec lequel il venait de conclure un énorme « deal » économique. Netanyahu fut donc contraint par Trump de prendre son téléphone et d'appeler l'émir du Qatar, Tamim ben Hamad Al Thani, pour présenter ses excuses. L'Autorité palestinienne avait, elle aussi, approuvé le plan par l'intermédiaire de son président, Mahmoud Abbas. Jamais la paix n'avait semblé aussi proche.

Sur les deux dossiers majeurs que sont l'Ukraine et Gaza, Donald Trump a fait preuve d'acharnement, mais aussi de versatilité. Il a soufflé le chaud et le froid constamment. En ligne de fond pourtant, le président américain est resté obstiné sur ses intentions premières : paix en Ukraine et retour de tous les otages en Israël. Rencontrant une montagne de difficultés sur son passage, il est chaque fois revenu à la charge, naviguant dans les méandres des dossiers diplomatiques les plus complexes, avec la foi du charbonnier et, c'est le moins qu'on puisse dire, une vision bien singulière.

« Ils ont des plages splendides. On les voit quand ils tirent au canon dans

la mer depuis le rivage. Vous avez remarqué cette vue ? J'y verrais bien des appartements, des hôtels, des casinos. » Glissée lors de la conférence de presse qui clôtura la rencontre historique entre Donald Trump et le leader nord-coréen Kim Jong-un sur l'île de Sentosa le 18 juin 2018, cette remarque était presque passée inaperçue. La presse l'interpréta comme une incitation pour les Nord-Coréens à remiser leur goulag pour s'ouvrir aux affaires. Aujourd'hui, les rivages nord-coréens restent vides de constructions, si on excepte les monuments à la gloire de Kim, grand-père, père et fils, et Trump est passé à autre chose. Kim Jong-un réapparaît parfois dans son propos, comme un vieux dossier qu'il se promet de rouvrir un jour. Peu de personnes avaient vu à l'époque que ces mots traduisaient exactement la manière dont Donald Trump voit le monde.

L'immobilier au cœur de son logiciel

Depuis qu'il a été réélu et qu'il s'est donné comme mission d'apporter la paix au monde, le président américain a multiplié les déclarations où

Actualité Internationale

L'ancien magnat de l'immobilier a déclaré vouloir faire de Gaza une « Riviera ».



BASHAR TALEB/AFP

il analyse les zones de guerre sous le prisme d'investissements immobiliers censés, dans son logiciel, apporter le bonheur aux peuples qui les habitent. Peu nombreux sont ceux qui osent se dresser sur sa route lorsqu'il rêve de béton au-delà des frontières. Mark Carney, Premier ministre du Canada, fut l'un de ceux qui se risqua à lui dire que tout bon expert en immobilier (comme Trump) sait qu'il existe des choses, comme son pays, qui ne sont pas à vendre. Trump venait de déclarer que supprimer la limite entre États-Unis et Canada consacrerait la naissance de quelque chose de « *beautiful* », le mot fétiche du président. Avant sa rencontre du 15 août dernier avec Vladimir Poutine, le président américain expliquait qu'il tenterait de rendre à l'Ukraine des territoires conquis par la Russie, sur le mode d'un échange de terrains, un « *deal* » comme il en existe entre promoteurs immobiliers. « *Ils [les Russes] ont pris ce qu'on appelle dans le métier les vues sur la mer*, disait-il. *Ce sont toujours les propriétés qui ont le plus de valeur.* » De cette fibre du promoteur, Donald Trump est très fier, essentiellement parce qu'il en a hérité d'un père qu'il vénère. Il appelle cela « *l'instinct* ».

C'est ainsi qu'il choqua le monde entier, et en premier lieu son invité Benjamin Netanyahu, lorsqu'il annonça en février devant les caméras que les États-Unis allaient prendre Gaza pour transformer l'endroit en une « *Riviera* », terme anglo-saxon pour désigner notre Côte d'Azur à nous. Là encore, c'est le constat de l'ampleur des destructions qui domine l'analyse de Trump. La souffrance humaine est à prendre en compte, bien sûr. Trump déteste voir les humains souffrir, soldats

ukrainiens comme enfants gazaouis. Dans les deux cas, les images atroces sorties des ruines l'influencent. Mais, *in fine*, il raisonne toujours comme celui qui voit le coup d'après. Ainsi, d'un tas de gravats ou d'un millefeuille de béton, il anticipe l'immeuble qui prendra la place et le plan d'urbanisme qui va consacrer la renaissance. Même s'il aime la compagnie des golfs, qu'il considère comme sa respiration, Trump reste un urbain acharné et un New-Yorkais dans l'âme, ville d'échafaudages pour qui le temps et l'histoire n'ont aucune importance. Pas étonnant,

Tsahal ne se voit imposer aucune date pour son retrait de Gaza

donc, si la culture du ou des peuples en présence importe peu à ses yeux. Exemple : il est incapable de comprendre pourquoi l'Égypte et la Jordanie refusent d'accueillir les Palestiniens de Gaza. Que la première doive aux Frères musulmans dont le Hamas est l'émanation l'assassinat de leur président, Anouar el-Sadate, lui paraît anecdotique. Que la seconde ait eu à livrer bataille contre l'OLP, qui tenta de renverser la monarchie lors du Septembre noir en 1970, lui échappe encore plus. La subtilité des divisions enracinées dans l'histoire du lieu le fatigue, et même si ses conseillers la lui rappellent, il en tient rarement compte, préférant se fier à son allégorie du bonheur sur terre : le casino, et tout ce qui va autour. Autrefois, c'est lui qui a fait sa richesse. Parfois

son échec aussi : le colossal « *Taj Mahal* » construit à Atlantic City, dans le New Jersey, faillit engloutir sa fortune. Il croit comprendre le cœur de chaque homme pour qui dépenser son argent ou l'investir serait le but ultime de l'existence.

Son plan « Marshall » en vingt points

Ce fantasme de transformer Gaza en un Saint-Tropez oriental aurait pu figurer dans la rubrique « *pertes et profits* » du trumpisme, s'il n'y avait eu au bout le parfum de la paix, avec la médaille qui va avec : le prix Nobel. Au départ, c'était presque une plaisanterie venue de lui. Il y a quelque temps, on l'a surpris en train de menacer le gouvernement norvégien pour obtenir le prix. La dernière mouture du plan de paix pour Gaza, dévoilée lundi dernier par la Maison-Blanche, prouve que Donald Trump n'a renoncé à rien. Son plan « *Marshall* » pour Gaza, en vingt points pour mettre fin au conflit, est animé de bout en bout par une volonté de reconstruire. En préambule de l'annonce du plan et semblant regretter la décision d'Ariel Sharon de retirer les forces israéliennes de Gaza en 2005, il déclare : « *Les Israéliens avaient quitté Gaza pensant qu'ils allaient vivre en paix, et ça n'a pas marché. Ils sont partis et ils le leur ont donné [au Hamas]. J'ai pensé que ce n'était pas un bon deal à mon sens. En tant que promoteur immobilier, je peux vous le dire, ils ont abandonné la vue sur l'océan, vous comprenez ?* »

Les fondations de son projet pour Gaza n'étaient hélas, on va le découvrir, pas si solides que ça... Pour Ofer Bronstein, conseiller spécial d'Emmanuel Macron sur Gaza, la Côte d'Azur de Trump « *n'est pas une*

mauvaise idée en soit », à la condition qu'elle soit la conséquence de la résolution de tous les problèmes précédents. Avec son plan, Trump donnait l'impression de penser la fin avant même d'avoir mis en place le début. On était donc très loin du premier coup de truelle.

Mais l'espoir était là et les promesses de Trump prenaient soudain une forme concrète à peu près cohérente. Jusqu'ici, il semblait dire tout et son contraire en quelques jours seulement, se ralliant souvent à l'avis de chacun de ses interlocuteurs, en particulier du dernier à qui il a parlé... en échange de quelques contrats industriels juteux plus précieux à ses yeux en définitive que le chemin vers la paix. Pour implanter sa Riviera à Gaza, il envisageait un départ de l'ensemble des Palestiniens du territoire. De quoi réjouir les tenants de la droite ultrareligieuse israélienne, les Itamar Ben-Gvir et autres Bezalel Smotrich, alliés de Netanyahu. Or contrairement à ce que Trump avait annoncé parfois, le plan ne comporte aucun déplacement forcé de Palestiniens hors de Gaza. Le territoire ne sera ensuite ni annexé ni occupé de façon permanente par Israël. Des libérations d'otages auront lieu, dont près de 2 000 Palestiniens détenus depuis et avant le 7-October. Ensuite, le retrait de l'armée israélienne dépendra d'une démilitarisation complète du Hamas, dont les membres seront amnistiés et pourront, ou non, quitter le territoire sans être inquiétés. C'est là le point le plus sensible où s'exprime toute la méfiance qu'entretiennent les deux parties l'une vis-à-vis de l'autre... Une force multinationale sera alors déployée pour assurer la sécurité de l'enclave. Celle-ci

sera administrée par un « *comité apolitique* » puis, progressivement, par des composantes de l'Autorité palestinienne. Beaucoup d'incertitudes, donc, à ce stade... Le tout a été placé sous l'égide de Donald Trump en « *chef de chantier* », avec comme « *contremaître* » l'ancien Premier ministre britannique, Tony Blair. Les compétences de ce dernier en matière de négociations ont été établies pour l'Irlande du Nord, mais son association à George Bush dans la guerre en Irak a laissé un très mauvais souvenir au Moyen-Orient. Comme l'écrivait un Palestinien sur X : « *Le diable ayant décliné, on a pris Tony Blair.* »

Mais le texte comporte aussi des zones d'ombre posant aux deux parties des interrogations et une suspicion d'être *in fine* roulé dans la farine. Par exemple, Tsahal ne se voit imposer aucune date pour son retrait de Gaza. Les limites de la présence de l'armée israélienne ne sont pas définies non plus. Et le Hamas, qui est toujours au pouvoir à Gaza après deux ans d'intervention israélienne, va-t-il vraiment rendre les otages souvent présentés comme gage de survie de l'organisation ? Va-t-il déposer les armes et accepter ensuite de se fondre dans la masse ? La réponse du Hamas à Trump se garde bien d'évoquer cet aspect. Et puis, quel avenir pour Gaza, une fois la paix signée ? Plus qu'une vue sur mer, les habitants de Gaza recherchent surtout la fin d'un cauchemar, et Israël le retour de ses otages. Le « *oui mais* » du Hamas à Trump les place sur cette voie, tout comme la demande consécutive du président américain à Israël de cesser immédiatement son offensive. ●

Actualité International

Mali Menaces en vue sur Bamako

RAIDS Depuis le retrait de l'armée française, les forces gouvernementales peinent à contenir les offensives djihadistes

C'était il y a trois ans. Sur décision du président Emmanuel Macron, l'armée française rétrocédait sa dernière emprise sur le territoire malien, en l'occurrence sa base de Gao. Depuis deux ans déjà, les Russes de la société militaire privée (SMP) Wagner menaient des missions dans le pays, en parallèle mais sans coordination avec celles de l'opération Barkhane démarrée en 2014, à la suite de Serval en 2013. Ce repli des Français sur Niamey devait enclencher un mouvement général d'effacement de la présence des troupes françaises en Afrique, la réduisant aujourd'hui à une poignée de soldats au Gabon et quelques 1 500 militaires sur la base de Djibouti. Paris a souhaité en effet conserver un point d'appui stratégique dans ce petit pays bordant le détroit de Babel-Mandeb, à la sortie de la mer Rouge, où transite une grande part du commerce maritime mondial entre l'Asie et l'Occident.

Attaques de drones

Au Mali, depuis le départ des Français, le constat est sans appel. Les Forces armées maliennes (FAMA) n'ont pu reprendre le contrôle du pays, et l'aide militaire des Russes de Wagner n'a jamais été en mesure de relayer les Français. Ces derniers mois, la situation s'est même détériorée, avec une intensification des attaques djihadistes du Groupe de soutien à l'islam et aux musulmans (GSIM), affilié à Al-Qaïda, et de l'État islamique au Sahel, visant aussi bien les forces armées que les civils. L'armée malienne, appuyée par le groupe paramilitaire russe Africa Corps, structure issue de Wagner, subit de lourdes pertes. Dans le nord, l'émergence des séparatistes à dominante touareg du Front de libération de l'Azawad (FLA) accentue encore la fragmentation sécuritaire. L'instabilité

est renforcée par la rupture de la coopération avec la France, le retrait de la Cour pénale internationale (CPI) et l'isolement diplomatique croissant du pays. Parallèlement, plus d'un quart de la population a besoin d'une aide humanitaire urgente, les zones rurales étant particulièrement touchées par la pauvreté, l'insécurité alimentaire et le manque d'accès aux services de base.

Les terroristes veulent aussi frapper Bamako au portefeuille

L'été a été particulièrement éprouvant pour les forces gouvernementales et leurs alliés russes. Le 1^{er} juin dernier, à Boulikessi, dans la région de Mopti, au centre du pays, une attaque du GSIM provoque la mort d'une centaine de soldats maliens et l'abandon de leur base. Le lendemain, l'aéroport de Tombouctou subit une série d'assauts avec véhicules piégés et tirs indirects. Le 13 juin 2025, dans le nord du pays, à Anoumalane (Kidal), l'embuscade d'un convoi se solde par la mort de 45 soldats maliens et russes. Les assaillants ont fait un usage combiné d'IED [pour « Improvised explosive device », engin explosif improvisé], de tirs directs et d'assauts de suivi.

D'autres embuscades auront lieu à la même époque dans les secteurs d'Aguelhok (Kidal) et de Ténenkou (Mopti), provoquant des pertes significatives pour Africa Corps. Mais tout cela n'est rien par rapport à l'opération lancée par le GSIM début juillet. Ses combattants attaquent simultanément les localités de Kayes, Nioro, Niono, Sandaré, Gogui et Diboli, distantes pour certaines de plusieurs centaines de kilo-

mètres, démontrant une capacité impressionnante de projection sur plusieurs fronts. Le 19 août, le GSIM récidive contre des positions des FAMA à Ségou, Farabougou et Biriki-Wèrè.

Précisons que le groupe dispose désormais d'une véritable expertise dans l'usage des drones. Fait inquiétant que révèlent les experts en sécurité du groupe Shango, le GSIM est désormais l'un des rares groupes djihadistes africains à mener des opérations de drones soutenues et intégrées dans ses tactiques. Le FLA, de son côté, émerge comme un nouvel acteur structuré au nord, capable de combiner action militaire, contrôle territorial ponctuel et discours politique. Les deux combinés accroissent la vulnérabilité des FAMA et de leurs alliés, et accentuent l'effet psychologique et médiatique, en rapprochant le conflit sahélien des dynamiques observées au Moyen-Orient et en Afghanistan.

Sans compter que le GSIM est désormais bien décidé à ne pas se limiter, comme il le faisait par le passé, à tendre des embuscades aux soldats maliens ou à attaquer leurs garnisons. Il entend aussi frapper Bamako au portefeuille. Si on doit écarter pour l'instant une prise à court terme de la capitale malienne, le groupe djihadiste tente de l'asphyxier économiquement. Notons au passage que Tombouctou subit déjà un blocus durable, et que Gao et Mopti sont deux villes sous pression accrue. Le groupe dirigé par Iyad Ag Ghali semble adopter une stratégie proche de celle des talibans en provoquant une guerre d'usure avec infiltration rurale, mais sans sanctuaire externe équivalent. La menace est de plus en plus pressante, sans toutefois que le GSIM apparaisse encore capable de gouverner un État central. ●

RÉGIS LE SOMMIER



Andrej Babis, leader du mouvement ANO, vendredi à Ostrava (République Tchèque).

LUKAS KABON/ANADOLU/AFR

République tchèque L'automne trumpiste de Prague

ÉLECTIONS Le résultat des législatives devrait rebattre les cartes sur le Vieux Continent. Cette dynamique populiste, portée par Andrej Babis, effraie l'Union européenne

À Prague, les bureaux de vote ont fermé hier en début d'après-midi dans le même calme cérémoniel qu'à leur ouverture la veille, particularité des élections tchèques qui se tiennent sur deux jours. Mais derrière cette placidité, c'est un basculement politique qui se joue avec le retour annoncé d'Andrej Babis. L'ancien Premier ministre, milliardaire populiste à la voix posée et au regard perçant, pourrait bien reprendre les rênes du pays. Chef de gouvernement de 2017 à 2021, l'homme, âgé de 71 ans, né en Slovaquie, avance en terrain conquis. Porté par une campagne offensive, son mouvement ANO (« Oui » en tchèque), qui a réalisé jusqu'à 40 % des voix, l'a emporté largement sur la coalition au pouvoir.

ANO domine presque tout le pays à l'exception de la capitale et du vote des étrangers. Quel retour ! Il y a quatre ans, Babis avait été évincé grâce à une improbable alliance de cinq partis, allant des conservateurs aux libéraux centristes, rassemblés sous la bannière Spolu (« Ensemble »). Cette coalition de circonstance avait fait front pour barrer la route à l'homme d'affaires. Hier, Spolu s'est effondré avec quelque 16 % des voix. La guerre en Ukraine, la flambée des prix de l'énergie, l'inflation tenace et des réformes impopulaires ont usé le gouvernement de Petr Fiala, un professeur de sciences politiques au style austère.

Mi-tribun, mi-patron

Ancien magnat de l'agroalimentaire devenu l'un des hommes les plus riches du pays, Babis cultive sa singularité. Mi-tribun, mi-patron, il manie un discours anti-élites, promet de « rendre la Tchéquie aux Tchèques » et n'hésite pas à ferrailler contre Bruxelles. Avec sa casquette rouge « Une Tchéquie forte », inspirée de MAGA, Babis se revendique « trumpiste ». Ses adversaires voient en lui une menace pour l'État de droit, un homme d'affaires aux méthodes autoritaires et aux conflits d'intérêts multiples. Ses fans le dépeignent en protecteur des « oubliés » com-

plètement insensible aux codes du microcosme pragois.

Mais Babis devra composer. Le mode de scrutin proportionnel rend presque impossible une majorité absolue à la Chambre des députés. Pour gouverner, il lui faudra une coalition ou une tolérance parlementaire. Ses alliés naturels se trouvent du côté du SPD (« Liberté et démocratie directe », rien à voir avec les sociaux-démocrates allemands) de Tomio Okamura, formation surfant, elle aussi, sur le trumpisme et qui a réalisé jusqu'à 11 % des voix hier.

Babis promet de rendre la Tchéquie aux Tchèques

Né d'un père japonais et d'une mère tchèque, Okamura, qui partage avec Donald Trump le fait d'avoir animé une émission de télé-réalité sur l'entrepreneuriat, est également une figure médiatique clivante. Son parti prône des référendums sur la sortie de l'Union européenne, s'oppose à l'immigration et à l'accueil des réfugiés, et développe un discours très anti-islam, évoquant une menace civilisationnelle. Une alliance entre ANO et le SPD permettrait à Babis de se rapprocher d'une majorité, au prix d'une coalition explosive qui inquiéterait Bruxelles.

Pour l'Union européenne, la victoire d'Andrej Babis signifie l'émergence d'un troisième gouvernement, après la Slovaquie et la Hongrie, prêt à contester la ligne commune. Migrations, climat, Ukraine : sur tous ces fronts, Prague sera un partenaire difficile. L'autre scénario, expérimenté entre 2017 et 2021, serait celui d'un gouvernement minoritaire, Babis gouvernant seul tout en négociant des soutiens au cas par cas. L'automne de Prague s'annonce mouvementé. ●

ALEXANDRE MENDEL



L'armée malienne défile lors du 65^e anniversaire de l'indépendance de Bamako, le 22 septembre.

CHINE NOUVELLE/SIPA

Actualité Économie & Business

Cédric Meston, Tupperware France « La France peut devenir une “repreneur nation” »

INTERVIEW

AUDACE Après quatre restructurations réussies, Cédric Meston, 31 ans, a racheté 50 % de Tupperware France avec son Groupe Revive

RELANCE La marque emblématique est non seulement sauvée, mais elle est redevenue rentable

Comment Tupperware a-t-il survécu jusqu'ici ?

Le groupe est né en 1946, il était coté à la Bourse de New York et faisait quatre milliards de chiffre d'affaires... jusqu'à la survenue de la crise du Covid. Le groupe n'était pas du tout « digitalisé », et s'est retrouvé en faillite au niveau mondial. Il y a un an, un fonds américain a racheté les sucursales Tupperware dans les huit plus grands pays où le groupe était implanté. L'Europe n'en faisait pas partie, la reprise était jugée « trop complexe » avec, notamment, 250 millions d'euros de passif. Les 35 sociétés européennes se sont donc retrouvées en liquidation, sauf Tupperware France, dont le management avait anticipé, en plaçant l'entreprise en procédure de sauvegarde quelques mois auparavant...

C'est là que vous entrez en scène...

En avril dernier, nous avons racheté l'entreprise française, à quelques semaines de la liquidation, et nous avons négocié avec le fonds américain la distribution de la marque pour représenter Tupperware dans cinq pays européens : la France, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique et la Pologne. Nous avons dû remettre en place tous les outils. Les commerciaux travaillaient encore avec des bons de commande en papier ! Nous avons lancé des applications de vente pour qu'ils soient directement connectés au stock et que la livraison soit automatisée. Le plan de sauvegarde a été validé par le

tribunal de commerce de Nanterre le 28 juillet dernier. On a plaidé une cause qui paraissait désespérée, en négociant par exemple le rachat du stock, alors qu'on se dirigeait vers la liquidation avec des licenciements économiques. Nous avons restructuré la dette, retrouvé de la croissance, réussi à réengager tous les vendeurs, et sommes redevenus rentables à mi-chemin de notre objectif de 100 millions d'euros de chiffre d'affaires annualisé à la fin de 2025. Au point de susciter l'intérêt du fonds américain avec lequel j'étais en discussion à New York, il y a quelques jours : ils envisagent de s'appuyer sur notre reprise pour accélérer en Europe !

Mission accomplie ? Tupperware France est donc sorti d'affaire ?

Plusieurs fois, on a vu la mort de près. Mais oui, absolument, il n'y a plus de risque quant à sa pérennité.



Cédric Meston entouré de conseillères Tupperware à la Foire de Lyon.



Cédric Meston.

qui constitue en l'occurrence la moitié du capital. C'est un bon partage de la valeur. Le bénéfice de notre projet est énorme d'un point de vue sociétal et territorial.

Sur combien de vendeurs vous appuyez-vous ?

Nous avons trois canaux de vente : les réunions Tupperware classiques avec nos vendeurs indépendants, le e-commerce, notamment via les réseaux sociaux, et enfin la grande distribution. Notre enjeu est d'étendre ce réseau de 20 000 vendeurs en Europe, dont 2 500 en

« Tupperware France est sauvé, mais on a vu la mort de près ! »

France, pour aller chercher des anciens, mais aussi des nouveaux et surtout des jeunes. Aujourd'hui, avec un simple compte TikTok ou Instagram et l'application que nous avons lancée, un jeune peut trouver un complément de revenu après les cours ou le travail. Si on le fait bien, ça peut vite grimper : ils prennent de 20 à 23 % de marge ; les vendeurs qui gagnent le mieux leur vie engrangent 60 000 euros par an.

Le Covid, que vous évoquiez, a fait évoluer les modes de vie. Devez-vous diversifier vos produits ou simplement

reconquérir un marché qui ne demandait qu'à être réactivé ?

Quand on dit « Tupperware », on pense aux boîtes en plastique. Mais il y a plus de 200 produits dans la gamme ! La spirale négative qui s'était installée avait conduit à délaisser les dernières innovations, dont très peu étaient arrivées en France. Nous avons inversé cette tendance et nous poussons les nouveaux produits : des aides culinaires innovantes, des jolies pochettes en silicone pour stocker des aliments au frigo adaptables à d'autres usages... Nous sortons progressivement du seul secteur alimentaire.

La production est-elle relancée ? À quel rythme ?

Nous écouons le stock racheté aux deux usines européennes qui avaient fermé. L'un de nos combats est d'essayer de rouvrir un site de production en Europe. Entre l'activité qui redémarre, les complexités des droits de douane, des réglementations sur les plastiques qui ne sont pas les mêmes qu'en Asie ou aux États-Unis... produire en Europe s'impose comme ayant le plus de sens et d'intérêt.

Mais pas forcément en France, où la dernière usine a fermé en 2018...

On fait le maximum pour qu'un site de production soit créé en France, où nous avons réussi à maintenir des usines pour d'autres reprises. Mais il y a encore des équipements industriels à Alost en Belgique et à Constância au Portugal. Ces deux sites seraient donc les premiers à être relancés, mais cela reste ouvert.

La procédure de sauvegarde est-elle une bonne exception française ? Ce n'est pas un hasard si l'activité est repartie dans notre pays...

C'est grâce aux organes de procédure collective qui sont exceptionnels, et à un mécanisme, la procédure de sauvegarde, qui n'existe qu'en France. Malheureusement, trop d'entrepreneurs n'osent pas s'en saisir et finissent par se retrouver en redressement judiciaire... alors que s'ils s'étaient placés en sauvegarde neuf mois plus tôt, l'avenir aurait été complètement différent ! Je connais des dizaines d'exemples. Il y a, en revanche, des points d'amélioration pour sauvegarder davantage d'entreprises. Mieux former : dans les écoles de commerce, les universités, il faut que la reprise devienne aussi attractive que la création d'une start-up. Centraliser : une plateforme nationale unique de la transmission doit voir le jour. Financer : beaucoup de projets échouent sur le financement, il n'y a pas de garantie de la BPI sur les projets de reprise alors qu'il y en a sur les start-up. Territorialiser : la majorité des reprises d'entreprise ne sont pas localisées à Paris. Il y a donc beaucoup à faire pour accompagner les cédants, les préparer... Autant d'axes d'amélioration pour devenir une « entrepreneur nation » ! ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR HUMBERT ANGLEYS



Actualité Économie & Business

Innovation

Deux passionnés de montres se lancent dans l'horlogerie

AUDACE Le site horloger français The Watch Observer réinterprète une pièce historique de l'aviation américaine pour créer sa propre montre

C'est une aventure de quinze ans. En 2010, deux frères mordus de montres, Thomas et Pierre Gisclard, quittent leur emploi dans la pub pour l'un, la chimie pharmaceutique pour l'autre, pour créer un site spécialisé de montres. « À l'époque, il n'existait pas grand-chose sur l'univers horloger, alors que les amateurs de montres étaient de plus en plus nombreux, et de plus en plus connaisseurs », se souvient Thomas. The Watch Observer s'impose rapidement comme le site de référence pour les toqués de toquantes. Leur ligne éditoriale : « Noter les montres avec un regard bienveillant, mais exigeant, en détaillant les spécificités et atouts de chaque modèle, expertiser les nouveautés, dénicher des modèles passés sous les radars », souligne Pierre.

Contrairement aux vitrines promotionnelles, le site passe au crible des garde-temps allant de 150 à 100 000 euros, avec une rigueur quasi scientifique et sans concession. Confort au poignet, lisibilité diurne et nocturne, précision, polyvalence... la montre est expertisée dans toutes ses dimensions. « Certaines montres qui paraissent légères s'avèrent plus lourdes après quelques heures au poignet », détaille Thomas. Le but recherché est de prévenir tout risque de déception à des acheteurs dont l'investissement est parfois conséquent. The Watch Observer devient le site des collectionneurs chevronnés et attire aussi

une nouvelle génération de clients : « Des jeunes cadres ou quadras à fort pouvoir d'achat qui s'offrent une belle montre pour marquer leur premier emploi, un mariage ou des fiançailles », explique Pierre. La montre, ces dernières années, étant devenu « le bijou » de l'homme, voire un signe extérieur de réussite. En dix ans, The Watch Observer se hisse au premier rang des sites horlogers en matière de fréquentation, offrant une grande variété de supports – articles fouillés, vidéos, événements – couplés à une chaîne YouTube qui rassemble plus de 10 000 abonnés.

Un design sobre et fonctionnel

À force d'expertiser les modèles des fabricants, les deux frères nourrissent, au fil du temps, l'envie de créer leur propre montre. « Quand on est collectionneur et que l'on écrit depuis des années sur les montres, cela devient une évidence », confie Thomas. Le projet prend forme il y a deux ans, à l'occasion d'une rencontre avec Rémi Chabrat, CEO de Monrichard Group et propriétaire de la marque Nivada Grenchen, et de son fils Oscar, patron de la marque horlogère Praesidus. Amateurs du design des années 1940, les frères Gisclard sollicitent l'historien Grégory Pons, spécialiste de l'aviation militaire américaine, pour concevoir leur modèle. Leur choix s'arrête sur le chronographe du 533^e escadron de bombardiers de l'US Air Force, dont ils décident de reproduire le design en modernisant son mécanisme.

L'A-11 Type 44 Praesidus x The Watch Observer est ainsi créée. Une montre néo-vintage, au design sobre et fonctionnel, fidèle aux garde-temps portés par les aviateurs de l'US Navy lors du Débarquement de 1944. Les frères l'ont adaptée aux codes actuels : cadran noir mat, index embossés

rehaussés de Super-LumiNova, mouvement mécanique suisse à remontage manuel Landeron 21, et deux bracelets, acier Bonklip ou canvas kaki, pour rappeler l'héritage militaire. Au dos, le blason du 533^e escadron de bombardiers de l'US Air Force grave l'hommage aux soldats dans l'acier. La montre est proposée à 695 euros en édition limitée à 250 exemplaires numérotés. « C'est un modèle mécanique

comme à l'époque, qui impose un rapport particulier au temps », souligne Pierre. Conçue dans des ateliers haut de gamme en Chine puis assemblée aux États-Unis, elle se veut accessible tout en assumant d'être une pièce chargée d'histoire, destinée à être portée tant par des hommes que par des femmes.

Un projet qui incarne l'ADN des deux frères : l'exigence du critique et la créativité du passionné. Un

aboutissement, pas un changement de métier, même si un second modèle est en préparation : « La prochaine édition sera française », promet Thomas. Les précommandes sont ouvertes depuis le 25 septembre et les montres pourront être livrées avant la fin du mois de décembre, pourquoi pas au pied du sapin. ●

ARMELLE FAVRE



L'A-11, UNE MONTRE « HISTORIQUE »

Surnommée par les collectionneurs « la montre qui a gagné la guerre », l'A-11 fut conçue pendant la Seconde Guerre mondiale pour répondre à un cahier des charges strict de l'armée américaine. Produite par plusieurs fabricants américains entre 1942 et 1945, elle devait permettre aux aviateurs et aux soldats d'assurer la coordination des opérations. Sa lisibilité, sa robustesse

et sa précision en faisaient un outil militaire au-delà d'un simple accessoire. Son stop seconde permettait d'arrêter l'aiguille quelques secondes afin que tous les militaires puissent régler leur montre à l'unisson, garantissant une synchronisation parfaite des actions. ●

Informations pratiques : <https://eshop.thewatchobserver.fr>



La montre militaire A-11 Type 44 Praesidus x The Watch Observer.



*Location Longue Durée : Classe A 180 Star Edition, 45 000 km, sans apport, 37 loyers mensuels de 389 €. Modèle présenté : Classe A 180 Star Edition, avec peinture Gris montagne métallisé, Jantes alliage AMG 48,3 cm (19") multibranches et Pack Sport Black, 45 000 km, 37 loyers mensuels de **424 €**. Offre au prix tarif remis du 01/10/25, valable **dans la limite des stocks disponibles** pour toute commande d'un véhicule neuf du 01/10/25 au 31/10/25 et livraison avant le 26/12/25 chez les distributeurs participants, sous réserve d'acceptation du dossier par Mercedes-Benz Financial Services SA, 7 av. Niepce, 78180 Montigny. RCS Versailles 304 974 249, N° ORIAS 07009177, N° ICS FR77ZZ149071. Données Gamme Classe A Star Edition (cycle combiné WLTP) : consommations : 2,3-6,3 L/100 km, émissions de CO₂ : 53-145 g/km.

**Contrat ServiceCare 2 entretiens, valable en France métropolitaine et Monaco, pour toute commande d'une Classe A chez les distributeurs participants du 01/10/2025 au 31/10/2025 et livraison au plus tard le 26/12/2025. Hors véhicules AMG, véhicules de secours ou de compétition, véhicules de courtoisie, auto-écoles et loueurs courte durée. Mercedes-Benz France, SAS au capital de 75.516.000 €. SIREN 622 044 287 R.C.S Versailles. Star Days = Journées étoilées.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo.

Actualité Économie & Business



Pierre et Thomas Gisclard, créateurs du site The Watch Observer.

THE WATCH OBSERVER



EN VUE



L'« AKTIVRENTE » DE FRIEDRICH MERZ

Alors qu'une partie des forces politiques en France ne désarme pas sur le recul de l'âge de la retraite à 64 ans, l'Allemagne s'apprête à voter une loi incitant les retraités à continuer ou à reprendre le travail, en exonérant d'impôts leurs revenus jusqu'à 2 000 euros mensuels. « *L'État-providence tel que nous le connaissons aujourd'hui n'est plus financièrement viable* », a proclamé le Premier ministre allemand. Plus d'un million de retraités allemands sont actuellement en activité. La plupart occupent des « mini jobs » peu rémunérés, mais la philosophie de la mesure est d'amplifier la quantité d'activité, et donc de production de richesses. Un modèle inspirant pour la France ? ●



THOMAS TRAASDAHL/SCANPIX/AFP

L'AGENCE AVEC FÊTE SES 5 ANS



HIPPOLYTE PETIT

Natalia Vodianova, Alisa Volskaya et Antoine Arnault.

Fondée en 2020 à Paris par Alisa Volskaya, ex-manager chez Condé Nast, l'agence AVEC, spécialisée dans la communication internationale dans le secteur du luxe, a célébré son cinquième anniversaire cette semaine en marge de la Fashion Week. Acteur majeur du secteur, AVEC présente un portefeuille de collaborations très larges : Miu Miu, Prada, Disneyland Paris, Chopard, ainsi que de grands hôtels à l'image du Mandarin Oriental en Turquie ou du Four Seasons Madrid et Costa Rica. AVEC prévoit de renforcer sa présence dans les prochains mois à New York et de développer ses activités dans l'immobilier de luxe au Moyen-Orient. ●

EMEIS REVIT

Le groupe de maisons de retraite et de santé Emeis vient de publier les chiffres du 1^{er} semestre 2025, marquant un net redressement de sa performance opérationnelle : désendettement, poursuite de la remontée du taux d'occupation

à 87 %, forte amélioration des résultats et *free cash-flow* (flux de trésorerie disponible) redevenu positif. Des bons chiffres qui valident le plan de refondation entrepris depuis mi-2022 par Laurent Guillot et ses équipes. ●



LE CHIFFRE DE LA SEMAINE



13 026

C'est le nombre de satellites en orbite au-dessus de nos têtes, chiffre arrêté au 1^{er} octobre, contre moins de 2 000 il y a six ans. À lui seul, le réseau Starlink d'Elon Musk en

regroupe 8 366, soit 64 % du total mondial. La Chine accélère également avec 1 102 satellites (+25 %), tandis que la constellation européenne Eutelsat OneWeb en compte 651. Ces chiffres, issus du baromètre spatial Look Up-Le Point, posent la question de la régulation d'un espace devenu un nouvel enjeu stratégique et économique. ●



À SUIVRE



SHEIN OUVRE DES MAGASINS EN FRANCE

C'est le président exécutif du géant chinois du textile, Donald Tang, qui l'a annoncé cette semaine : Shein va s'installer au 6^e étage du BHV à Paris, dans un espace de 1 200 mètres carrés. Suivra l'ouverture de cinq espaces dans les Galeries Lafayette de Dijon, Reims, Grenoble, Limoges et Angers, passées sous le contrôle de la foncière Société des Grands magasins (SGM). Un changement de stratégie pour le géant du commerce en ligne accusé par les Européens de déverser des vêtements à très bas prix, fabriqués en Chine, fragilisant ainsi la filière textile du Vieux Continent. ●



ZUMA/ABACA



STAR DAYS

Jusqu'au 31 octobre

Mercedes-Benz

CLASSE A STAR EDITION

Série spéciale suréquipée : finition AMG Line, toit ouvrant panoramique, projecteurs Multibeam LED.

Dès **389€**/mois
sans apport*

LLD 37 mois / 45 000 km

+ 2 entretiens offerts**

Découvrez toutes nos offres Star Days :



#SeDéplacerMoinsPolluer

Actualité Sport

Sepp Blatter

« Je n'ai jamais rien fait contre »

INTERVIEW

FOOTBALL Comme Michel Platini, l'ancien président de la Fifa a été relaxé dans l'affaire du reliquat de salaire du Français

EXCLUSIF Toujours alerte malgré des ennuis de santé, le bientôt nonagénaire a accordé un long entretien au JDD, martelant sa probité

Envoyé spécial, Zurich (Suisse)

Soudain, Sepp Blatter se met à fredonner du Gilbert Bécaud en plein restaurant chic sur les hauteurs de Zurich, à deux pas de la maison de la Fifa, l'instance qu'il a présidée de 1998 à 2015. « *Et maintenant, que vais-je faire...* » L'ancien patron du foot mondial est d'humeur badine depuis le 28 août et se relaxe définitive aux côtés de Michel Platini dans « l'affaire des deux millions » de francs suisses que ce dernier avait perçus (très) tardivement en 2011 pour son travail de conseiller du Suisse. Les procédures, recours et appels se seront étalés sur une décennie, figeant les destins des deux hommes. Platini a fêté son 70^e anniversaire et n'est jamais devenu président de la Fifa ; il réfléchit encore à son avenir. Quant à Blatter, il envisage ses 90 ans en mars prochain avec l'humour malicieux qui l'accompagne depuis toujours. Pour sa première prise de parole depuis la décision de la cour d'appel de Muttentz (canton de Bâle), le Valaisan a choisi le JDD en association avec Europe 1. Il réaffirme fermement son innocence, raconte ses visions mystiques d'ex-condamné du Covid, envoie un message teinté d'amertume à son compagnon d'infortune et jette un regard sans concession sur son successeur, Gianni Infantino, et l'évolution du football, « *ce jeu merveilleux qui risque de perdre son âme* ».

Comment allez-vous ?

Je vais très bien, je me sens en bonne santé hormis un petit handicap passager dans la mobilité [une chute récente qui l'oblige à marcher avec une canne, NDLR]. Les Jeux olympiques attendront un peu mais je suis devenu un champion de sudoku (*sourire*). J'ai une belle vie, je suis un homme heureux.

Qu'avez-vous ressenti quand vous avez été relaxé il y a un mois ?

C'est comme un poids qui a disparu après dix ans. Ma famille et mes amis ont souffert, ils savaient que ce n'était pas juste. Mais tant que la décision finale n'était pas tombée, il y avait un doute. Main-

tenant, comment réparer cela ? Il faut considérer la perte subie, ces dernières années, dans mes affaires et ma crédibilité. J'ai, par exemple, une fondation qui œuvre dans le sport et le social : plus personne ne voulait donner de l'argent, il y avait un problème de conscience.

Avez-vous eu peur de mourir sans que cette affaire ne soit définitivement réglée ?

Ces dernières années, j'ai été très affecté par le Covid. On croyait que c'était le cœur, mais il s'agissait des poumons. Je suis resté une année complète entre la réanimation et l'hôpital. Deux ou trois fois, je me suis vu partir. Ma fille m'a dit que les médecins ne pouvaient plus rien faire. On lui a soufflé : « *Demain matin, il ne sera plus là*. » Dans

« Dans mon sommeil, saint Pierre m'a dit : "Que fais-tu là ?" »

mon sommeil, j'ai vu saint Pierre à mes côtés. Je l'ai entendu me dire : « *Mais que fais-tu là ? C'est trop tôt*. » Une autre fois, j'étais à côté de deux anges qui voulaient m'aider, j'ai refusé et en ouvrant les yeux, j'ai vu deux infirmières au milieu des tuyaux et des perfusions. J'ai eu des visions, ou des hallucinations, comme vous voudrez. C'était une expérience extrême.

Et la prison, l'avez-vous crainte ?

Non, jamais. (*Catégorique*.) Pour

me mettre en prison, il fallait des preuves. Je le dis et le redis, ma conscience est tranquille. Bien sûr, comme nous tous, j'ai péché. Mais dans ma vie professionnelle comme privée, je n'ai jamais rien fait contre la loi. J'ai reçu de mon père des principes très stricts : « *Premièrement, nous les Blatter, on prend seulement l'argent qu'on a gagné par le travail. Deuxièmement, nous payons nos impôts parce que nous sommes dans un pays où nous avons la tranquillité. On ne réclame pas, on paye*. »

En voulez-vous encore à quelqu'un ?

Cela ne sert à rien. Quand nous naissons, nous recevons un « garde-temps », un crédit de vie si vous voulez. On ne connaît ni le moment ni le lieu de notre mort. Mais ce crédit, il ne fait que diminuer. J'arrive à un âge qui est une forme de temps additionnel (*sourire*). Ce qui est passé, je le laisse tomber. Nelson Mandela – j'ai encore la chair de poule quand je parle de lui – m'a dit : « *Il faut pardonner mais ne pas oublier*. » Je pense qu'il a tort : il faut pardonner et oublier. Repenser à ceux qui m'ont voulu du mal, c'est de la perte de temps.

Et vous, que vous reprochez-vous ?

Dans ma vie professionnelle, je ne me reproche rien du tout parce que j'ai dû agir dans des situations données. J'ai pris des décisions et je ne regrette rien. Je n'ai rien volé.

La Fifa souhaiterait récupérer les fameux deux millions attribués à Michel Platini...

Mais ça aussi, c'est terminé. On a prouvé que ces deux millions étaient dans la comptabilité de la

Sepp Blatter et Michel Platini le 29 mai 2015 à Zurich.



STEFFEN SCHMIDT/FRESHFOCUS/PRESSE SPORTS

Fifa, acceptés par tous les comités exécutifs et les congrès.

Vous êtes-vous parlé avec Michel Platini depuis le 28 août ?

Non. Il est devenu un peu étrange, pour ne pas dire plus. Quand on s'est vus au mois de mars, au tribunal de Muttentz, il m'a à peine salué et ne m'a même pas serré la main alors qu'il a embrassé ma fille. Ses avocats, en revanche, m'ont salué.

Comment l'expliquez-vous ?

Maintenant, je sais qu'il savait, avant même le fameux dîner à l'Élysée, qu'il allait voter pour le Qatar (pour l'organisation de la Coupe du monde 2022). On était ensemble pour donner la Coupe du monde aux États-Unis et il a fait machine arrière, précipitant la victoire du Qatar. On ne peut plus rien faire, mais je ne comprends pas son changement d'attitude.

Qu'avez-vous envie de lui dire par notre intermédiaire ?

(*Il réfléchit*.) Michel, réveille-toi,

rappelle-toi tout ce que nous avons fait ensemble, toute notre vie !

Certains observateurs estiment que ces deux millions vous permettaient de garder une forme de contrôle sur lui...

(*Il coupe*.) Non, je ne suis pas comme ça. Michel Platini a toujours travaillé avec moi. On ne va pas refaire l'affaire, mais j'ai validé cette somme de deux millions avec lui, à sa demande, et avec mes services financiers de l'époque. Il a fait une facture. Toutes les instances de la Fifa étaient au courant. Il n'y avait rien de secret.

Souhaitez-vous que Michel Platini, qui vient de fêter ses 70 ans, revienne dans le football pour proposer ses idées, son énergie ?

Il aurait mieux fait de me succéder ou d'essayer de rester à la Fifa, mais il s'est fait « embaumer » dans cette affaire. Je pense qu'il a trop choyé son secrétaire général à l'UEFA (Gianni Infantino, successeur de Sepp Blatter à la tête

Actualité Sport

la loi »

de la Fifa). Cet Infantino (*sic*) a dû sentir qu'il y aurait quelque chose pour lui quand il a su que Platini ne voulait pas présenter sa candidature à la Fifa en 2015. Avant les élections, nous déjeunions avec mon frère Pierre et il faisait la tête. Je lui ai demandé pourquoi. Il m'a répondu : « Platini m'a appelé, il m'a dit : "Dis à ton frangin de ne pas se présenter à la présidence. S'il est élu, la police va venir". » Vous connaissez la suite : j'ai été suspendu par la magnifique commission d'éthique de la Fifa, la justice suisse a ouvert sur-le-champ un dossier pénal. J'étais out, automatiquement.

Gianni Infantino vous a-t-il appelé ou envoyé un message récemment ?

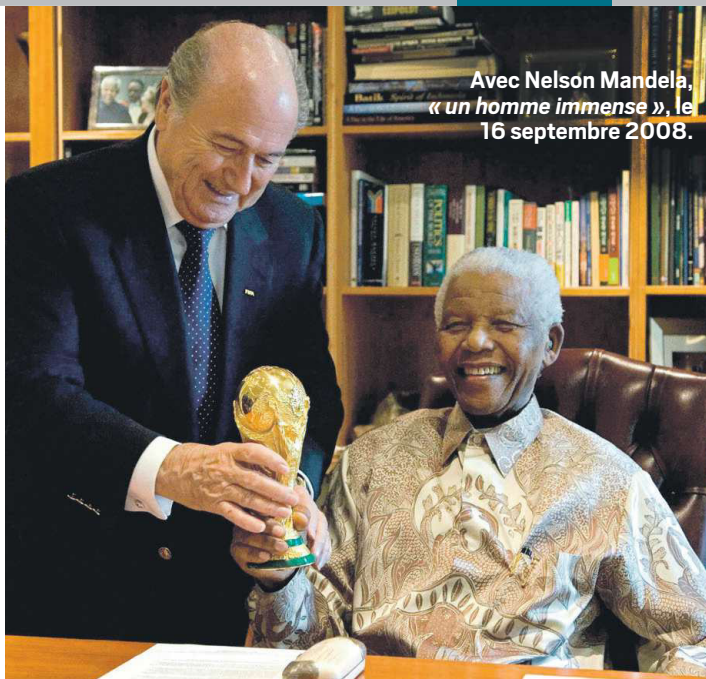
Non. Quand il a été élu (en février 2016), il est venu chez moi un dimanche soir pour me demander de faire une liste de choses que j'avais laissées à la Fifa, mes papiers, mes effets personnels. Il me dit qu'il s'en occupera juste après son premier congrès, au Mexique (en mai 2016). Pas de réponse. Je relance auprès de son secrétariat. Et là, on me dit que dorénavant, le président correspondra avec moi à travers ses avocats. Depuis, plus un mot.

Votre image et votre réputation ont été mises à mal ces dix dernières années. Y avez-vous été sensible ?

Je suis sensible à l'image que j'avais. Je suis né prématuré, à 1,5 kilo. J'ai dû lutter tout le temps, en commençant par la maladie de Scheuermann à la croissance (déformation vertébrale). Je ne pouvais pas me battre à l'école, ils étaient tous plus grands, plus costauds. Ma meilleure arme était le verbe, et ça l'est resté toute ma vie. Quand on disait du mal de moi, les grands titres dans les journaux, surtout allemands, c'était « Corruption » avec un point d'interrogation et une belle photo de moi (*il prend l'air éterné*). Cette image m'a accompagné longtemps, elle commence à peine à disparaître.

Et ce côté machiavélique, manipulateur...

Oui, bon... Vous savez, il faut être malin pour diriger de telles institutions. Un ancien vice-président italien de la Fifa (Artemio Franchi) m'avait dit quand je suis devenu secrétaire général : « Pour Machiavel, ce n'est pas le titre qui compte, c'est le pouvoir que le titre te donne. » Et il avait ajouté, le citant toujours : « À quoi sert le pouvoir si on n'en abuse pas ? » Alors, il paraît que je suis devenu Machiavel. Mais je n'ai jamais abusé du pouvoir. J'ai été acteur de pièces de théâtre dans ma jeunesse et je le suis un peu resté dans la vie, c'est vrai. Je suis un acteur, je ne peux pas changer ça. Quand ça allait mal, des journalistes m'ont demandé : « Vous qui êtes très catholique, quand vous serez devant Dieu, allez-vous vous plaindre du mal qu'on vous a fait ? » Je leur ai répondu : « Si jamais j'arrive devant Dieu, je dirai merci pour cette vie formidable qu'Il m'a donnée. » Je ne me suis jamais plaint de ce qu'il m'arrive. Dans la vie, il faut savoir répondre tout en gardant le sourire.



Avec Nelson Mandela, « un homme immense », le 16 septembre 2008.

THEMBA HADEBE/AP/SIPA

L'an prochain, la Coupe du monde aura lieu aux États-Unis, mais aussi au Canada et au Mexique. Qu'en pensez-vous ?

Je ne peux pas dire que je suis contre la co-organisation puisque j'en ai été moi-même un moteur pour Japon-Corée en 2002. Le problème, c'est que ces trois pays ne sont plus aussi proches qu'à l'époque du vote. Leurs accords économiques ont explosé avec Donald Trump. Avant, le Canada et le Mexique avaient les mêmes droits. Maintenant, un seul dirige, les autres écoutent. Et le président de la Fifa traite directement avec le chef des États-Unis.

Lors de l'investiture de Donald Trump, Gianni Infantino était à ses côtés. Est-ce la place d'un dirigeant sportif ?

Non, c'est très choquant, mais moins que d'avoir vendu la Fifa aux puissances du golfe Arabo-Persique. Ce sont elles qui dirigent, désormais. Je suis très déçu des associations nationales. Elles sont 211, plus qu'à l'ONU, et aucune ne se rebiffe, comme l'a prouvé le dernier congrès au Paraguay où il (Infantino) a été applaudi malgré ses quatre heures de retard.

« Dans cette affaire, Michel Platini s'est fait "embaumer" »

La Coupe du monde doit-elle aller partout, même dans les régimes les plus autoritaires ?

Elle est pour tout le monde, mais il faut poser des limites. On joue la Coupe du monde à 48 équipes, il y a déjà une idée de la jouer à 64... Moi, je propose carrément qu'on fasse un Grand Chelem à 128 (*sourire*). Ça ne tient évidemment pas debout, mais si personne ne s'oppose... Le président de la Fifa ne discute plus qu'avec certains chefs d'État. Il a vendu le football, comme le prouve aussi la Coupe du monde des clubs. Qui a payé le milliard pour les droits de télévision ? C'est l'Arabie saoudite.

Trop de compétitions, de pays à la Coupe du monde, d'argent, des règlements évolutifs... Craignez-vous que le football explose ?

Il ne se disparaîtra jamais, mais si on ne tient pas fermement les rênes de son organisation, il va perdre son âme. Aujourd'hui, on parle de car-

ton vert, de cinq remplacements par équipe, de la VAR alors qu'elle ne peut être appliquée que dans un nombre infime de matchs... Tout cela dénature le jeu et crée des inégalités. Quant au calendrier, il est délirant mais que faire si ceux qui sont en haut en veulent encore plus ?

Vous qui regardez toujours les matchs, que pensez-vous du Ballon d'or, Ousmane Dembélé ?

Il me plaît beaucoup, tout comme la façon de jouer du Paris Saint-Germain, très collectif, très rapide. Ils prennent vraiment l'espace. Ce que fait l'entraîneur Luis Enrique est très bon. J'aime Dembélé et j'aime aussi Donnarumma. En Espagne, il y a Yamal mais je n'oublie pas Nico Williams, son pendant à gauche. Ce qu'ils font avec le ballon est exceptionnel, ce sont les héritiers de Maradona.

De quoi êtes-vous le plus fier de vos dix-sept années à la tête de la Fifa ?

Le fait d'avoir réussi à introduire, à côté de la Coupe du monde, des compétitions de jeunes, garçons et filles, pour plusieurs âges. On le faisait inscrire dans nos contrats de télévision : les jeunes devaient être inclus dans les diffusions. J'ai voulu développer le football, faire en sorte que chacun puisse y jouer. On a fourni des millions de ballons. Il en manquait partout.

Vous qui avez rencontré ou fréquenté les plus hautes personnalités de notre temps, quelle fut la plus marquante ?

Nelson Mandela. Je l'avais vu après sa sortie de prison. On lui avait dit qui j'étais, que je faisais beaucoup pour l'Afrique. Quand il m'a vu, il m'a embrassé. Un homme immense. Aux Nations unies, le secrétaire général était ghanéen, Kofi Annan. Au fil des années, il était devenu un ami. Mon prédécesseur, Joao Havelange, disait : « On ne va pas à l'ONU, elle ne vaut rien. » Moi, je pensais qu'en tant qu'institution mondiale, on devait se rapprocher d'elle. Elle était encore très stable, pas comme aujourd'hui. Le fait d'avoir organisé la Coupe du monde sur le sol africain (en Afrique du Sud en 2010), avec la présence de Mandela, fut un accomplissement. Plus personne n'organisera un événement de cette dimension symbolique. Les Africains ne l'oublient pas : quand ils me voient, ils m'en remercient encore. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR JEAN-FRANÇOIS PÉRÈS

COUP FRANC

PAR JEAN-FRANÇOIS PÉRÈS

Dans les cartons de la Fifa

Dimanche dernier, au Chili, lors de la Coupe du monde de football des moins de 20 ans, le sélectionneur du Maroc est peut-être entré dans l'histoire : il a brandi un « carton vert » pour faire annuler un penalty accordé selon lui à tort à son adversaire espagnol. Ce dispositif, testé pour la première fois par la Fifa dans une compétition planétaire masculine, est l'équivalent des « challenges » en tennis ou en volley-ball. Quand le ballon sort des limites du terrain ou qu'une faute est sifflée, le jeu s'interrompt le temps de revisionner l'action et valider ou annuler la décision originelle.

Pas besoin de « camion VAR » comme on s'y est plus ou moins habitués depuis 2018, seuls l'arbitre principal et celui au bord du terrain sont mobilisés avec une régie TV réduite. Quatre situations ouvrent droit à ce carton vert (qui est d'ailleurs bleu, allez comprendre) : penalty donc, carton rouge, but marqué ou refusé et erreur sur l'identité d'un joueur. Chaque technicien a droit à deux recours par match ; tant qu'il obtient gain de cause, il les conserve.

Cette expérimentation soulève de nombreuses et inquiétantes questions, et la première relève presque de la philosophie : un entraîneur, partie prenante du jeu, doit-il se substituer à l'arbitre ? Dans le monde merveilleux de la nouvelle Fifa, cela ne semble même plus poser de problème. Sous couvert de réduire encore la part d'injustice – belle cause, qui s'en plaindrait – sourd une entêtante musique visant

à multiplier les « moments », comme dirait une présentatrice de journal télévisé.

Les études le montrent, les jeunes ne tiennent plus une heure et demie devant un match. La génération des smartphones et des réseaux sociaux, celle qui dictera tôt ou tard son tempo, doit être stimulée en permanence. Comme le déplore Sepp Blatter ci-contre, nous voilà donc

Un entraîneur doit-il se substituer à l'arbitre ?

avec la VAR pour le meilleur et pour le pire, les cinq changements de joueurs qui avantagent les plus riches et donc sans doute, à court ou moyen terme, ce carton vert qui creusera un peu plus le fossé entre le foot d'en bas et son élite.

Soyez-en sûrs, toutes ces interruptions – qui auront pour effet pervers et paradoxal d'allonger la durée des rencontres – donneront bientôt lieu à des insertions publicitaires. À peine digérée la Coupe du monde à 48 équipes, puis celle (potentiellement monstrueuse) à 64, finira bien par émerger le monstre du Loch Ness du ballon rond : et si, au lieu de deux mi-temps de 45 minutes, on passait à trois tiers temps de 30 minutes ? Si vous pensez que c'est délirant, convoquez vos souvenirs d'enfance et comparez avec le foot d'aujourd'hui. ●



Le sélectionneur adjoint italien Matteo Brighi, le 1^{er} octobre, au Chili.

HECTOR VIVAS/FIFA/GETTY IMAGES

Actualité Sport

Racing Club de Lens Mammadov, le rêve qui a viré au cauchemar

SOUVENIRS Alors que les Bleus reçoivent l'Azerbaïdjan vendredi, retour sur deux saisons folles où le businessman de Bakou a failli emporter les Sang et Or dans sa chute

Nous sommes le jeudi 26 septembre 2013, et la presse patiente depuis des heures dans les impeccables salons du Pré Catelan, au cœur du bois de Boulogne. Certains de ses représentants sont venus du Pas-de-Calais en autocars spécialement affrétés, pour faire connaissance avec le nouvel actionnaire majoritaire du Racing Club de Lens (RCL), l'Azerbaïdjanais Hafiz Mammadov. Quand il arrive enfin, les présents n'en croient pas leurs yeux : cinq Mercedes blindées et une escouade de gardes du corps sur les dents accompagnent l'intéressé. L'ambiance s'apparente davantage à un déplacement de chef d'État en guerre qu'à un dîner au maroilles avec *Les Corons* en fond sonore. Impossible d'approcher l'homme d'affaires, qui consent à prendre les cartes de visite et lâcher quelques mots : « *J'ai entendu parler des problèmes rencontrés par Lens. C'est une grande équipe. J'ai voulu m'associer avec Gervais, mon cher ami, pour apporter mon concours substantiel au redressement de l'équipe. Les rencontres humaines font partie des choses miraculeuses.* »

« Gervais », c'est bien sûr Gervais Martel, l'emblématique et populaire président lensois (1988-2012) provisoirement sorti du jeu l'été précédent. Les finances du club sont dans le rouge, le Crédit agricole a pris les rênes et installé Luc Dayan en attendant la suite. « *Il était prévu que je puisse revenir si je trouvais un repreneur solide*, raconte Martel au JDD. Et puis j'ai rencontré Hafiz Mammadov à Cannes par une connaissance commune. Les négociations ont duré longtemps, j'ai fait de nombreux allers-retours à Bakou avant que le deal ne soit ficelé. » Dans la corbeille de la mariée, une vingtaine de millions d'euros pour que le RCL, englué en Ligue 2, retrouve au plus vite

l'élite du foot français. L'ancien du PSG Antoine Kombouaré prend le poste d'entraîneur, les recrues sont à la hauteur, tout démarre pour le mieux si l'on excepte le *modus operandi* singulier d'un nouveau propriétaire pas très porté sur les subtilités de l'État de droit.

On ne le verra que très rarement en Artois, où il privatise le Louvre-Lens et gratifie les supporters de punchlines définitives à l'occasion d'un match à Bollaert : « *Le RC Lens sera le plus grand club du monde* »,

« J'expliquais ce que je savais, mais je ne savais pas tout »

Gervais Martel

« *Ibrahimovic ou Falcao ? S'il le faut, on fera venir des stars.* » Le siège et le maillot du champion de France 1998 se parent des couleurs de l'Azerbaïdjan et du slogan national « Land of Fire » (Terre de feu), des espoirs caucasiens viennent se frotter aux exigences du foot français... Des projets, beaucoup de promesses, mais à l'été 2014, alors que le club a assuré sportivement sa remontée, apparaissent les premiers nuages, et très vite l'orage. L'actionnaire devient injoignable, l'argent n'arrive plus, Kombouaré se met carrément en grève en plein stage de préparation. « *Après avoir respecté ses engagements les premiers temps, Mammadov a eu des problèmes personnels, poursuit Martel. C'est un pays un peu "space", on ne maîtrisait pas grand-chose. J'expliquais aux supporters ce que je savais mais je ne savais pas tout. Aujourd'hui oui, mais je ne veux pas en dire plus. Ça a été*

une période terrible, l'une des plus compliquées de ma vie. Je ne dors plus beaucoup. »

Le chef de l'État à la rescousse

Pour récupérer de quoi faire tourner la boutique, le dirigeant nordiste en appelle au président de la République. Lors d'un voyage en Azerbaïdjan, François Hollande intervient pour faire débloquer 4 millions d'euros. « *Mammadov n'était pas un escroc, son investissement le prouve, assure Martel. Ce que je lui reproche, c'est de ne pas nous avoir prévenus qu'il n'était plus solvable. De sauveur, il a failli devenir fossoyeur.* » Le Nordiste n'aura quasiment plus de nouvelles de son actionnaire azerbaïdjanais, qui jette l'éponge à distance en 2016 et laisse la place, suprême ironie de l'histoire, à un investisseur français d'origine arménienne, le toujours président Joseph Oughourlian.

« *Si c'était à refaire, je le referais, conclut Gervais Martel. N'importe quel mec normalement constitué aurait fait comme moi à l'époque. Ça avait bien commencé, et puis c'est parti en sucette. Heureusement, on ne vit pas avec le rétroviseur, sinon on finirait par taper la voiture de devant (sourire). Je suis très heureux qu'on ait pu rebondir et trouver un actionnaire aussi solide que Joseph. Je suis resté très proche de mon club de cœur, qui m'a offert une fête inoubliable l'hiver dernier pour mes 70 ans. L'histoire du RCL est magnifique, et la période Mammadov en fait partie, malgré tout.* » ●

JEAN-FRANÇOIS PÉRÉS

Gervais Martel préside aujourd'hui La Chance aux enfants, une association caritative qui permet aux enfants défavorisés des Hauts-de-France de participer à des événements sportifs et culturels. Plus d'informations sur lanceauxenfants.fr



Senny Mayulu (à g.) et Quentin Ndjantou mercredi, après la victoire du PSG à Barcelone (1-2).

Paris Saint-Germain Des « titis » version gros minets

ÉCLOSION L'effectif du PSG est décimé par les blessures ? Pas grave : les gamins prennent le relais, comme à Barcelone mercredi (1-2)

Avant sa victoire en Ligue des champions, rares étaient les spécialistes qui voyaient le PSG accrocher un résultat en Catalogne. Les Parisiens se présentaient face à l'une des plus prestigieuses écuries d'Europe avec un effectif amoindri par une cascade de blessures. Cinq titulaires de la finale de Ligue des champions remportée face à l'Inter Milan le 31 mai dernier manquaient à l'appel : le Ballon d'or Ousmane Dembélé, Désiré Doué, Joao Neves, Marquinhos et Khvicha Kvaratskhelia. Une hécatombe susceptible de faire vaciller Luis Enrique et ses hommes ? Que nenni ! L'impressionnant jeu collectif du PSG n'a pas besoin de stars pour performer. Le champion d'Europe possède une profondeur de banc remarquable grâce aux « titis » issus de son centre de formation. Face au Barça, hormis le déjà international Warren Zaïre-Emery, trois d'entre eux ont contribué avec un talent bluffant à cette victoire de prestige.

Trappes (Yvelines) a montré qu'il a le niveau pour jouer dans la plus prestigieuse des compétitions européennes. Présenté comme un grand espoir du PSG, Mbaye a rejoint le centre de formation du club francilien à l'âge de 10 ans. Il possède des qualités remarquables pour un jeune de 17 ans : puissant, technique et tactique. Alors qu'il passait une épreuve du bac le 22 septembre, le jeune homme entre de plus en plus dans la rotation de Luis Enrique puisqu'il totalise déjà 21 apparitions avec les pros. De quoi le pousser titulaire ce soir à Lille, en clôture de la 7^e journée du championnat ? « *Ce que j'aime le plus chez lui, c'est son attitude* », dit Luis Enrique.

Luis Enrique ne tarit pas d'éloges sur ses jeunes talents

Senny Mayulu, le Munichois

Son visage est le plus connu des titis parisiens. Souvenez-vous, en finale de la Ligue des champions, c'est ce gamin de 19 ans qui avait scellé le triomphe du PSG (5-0). Sa célébration ressemblait à celle de tous les buteurs des cours d'école : courir dans tous les sens en tirant la langue. Mercredi, le natif du Blanc-Mesnil (Seine-Saint-Denis) a encore frappé en égalisant alors que les siens étaient mal embarqués face à la bande de Lamine Yamal. Intelligent, disponible entre les lignes, à l'aise techniquement et peu avare d'efforts défensifs, Senny Mayulu plaît beaucoup à son entraîneur. Fan de sa polyvalence, Luis Enrique en est sûr : le numéro 24 est « *important pour le futur* ».

Ibrahim Mbaye, le confirmé

Titulaire à droite de l'attaque parisienne à Barcelone, le natif de

Quentin Ndjantou, le débutant

Après avoir fêté ses débuts face à Auxerre le 27 septembre (2-0), l'attaquant a vécu ses premières minutes en Ligue des champions mercredi. À seulement 18 ans, le gamin d'Arpajon (Essonne) se démarque par sa puissance, sa vivacité, son audace et sa palette technique. Fan du PSG depuis son enfance et notamment d'Edinson Cavani, le droitier a récemment été sélectionné par l'équipe de France U20 pour la Coupe du monde au Chili. Signe de la confiance que lui témoigne son club, face à une infirmerie bien remplie, le PSG a décidé de le retenir. Il y a quelques semaines, les dirigeants soulignaient sa « *rigueur* » et la « *constance dans son travail* ». ●

NICOLAS CUOCO



Gervais Martel (à g.) et Hafiz Mammadov à Monaco, en mars 2014.

Actualité Sport

Cyclisme Retrouvailles ardéchoises

RIVALITÉ Une semaine après son titre mondial à Kigali, Pogacar vise cet après-midi l'or européen face à Evenepoel sur les routes françaises

« Le débat du plus grand coureur de l'histoire entre lui et Eddy Merckx est peut-être même déjà clos et il faut lui rendre hommage. » La phrase est signée Thomas Voeckler à l'issue du succès éclatant de Tadej Pogacar dans la capitale rwandaise, dimanche dernier. Comme à Zurich, en Suisse, l'année précédente, le Slovène avait attaqué à 100 bornes de l'arrivée pour décrocher sous le soleil africain sa deuxième tunique arc-en-ciel d'affilée au terme d'un long raid solitaire, devenu sa marque de fabrique. Le seul qui tenta de lui résister fut Remco Evenepoel (2^e à 1'28").

Vingegaard sera davantage dans un rôle d'outsider en Ardèche

Le Belge, victime de deux changements de vélo, n'a pas tergiversé après cette médaille d'argent qui ne lui convenait pas. Trois jours plus tard, malgré un long voyage retour et les efforts consentis sur le parcours éreintant de Kigali, il remportait haut la main (ou plutôt haut les pédales) le contre-la-montre des championnats d'Europe dans la Drôme. À 25 ans, le missile flamand possède un vestiaire de luxe avec tous les maillots de la discipline : national, européen, mondial et olympique.

Aujourd'hui, de l'autre côté du Rhône, en terre ardéchoise, il sera l'un des prétendants à la victoire finale sur un parcours sacrément costaud. Le top départ sera donné à 11 h 45 de Privas, cité réputée pour ses marrons glacés, et empruntera des départementales habituellement sillonnées en février par le peloton des Boucles Drôme-Ardèche. L'arrivée est prévue à l'heure du goûter, à Guilherand-Granges. « Globalement, c'est peut-être encore plus dur que

les Mondiaux au Rwanda, et plus proche d'une classique », estime Remco Evenepoel.

Si le dénivelé positif total est moindre (3 300 mètres contre presque 5 500 mètres d'ascensions cumulées à Kigali) et la longueur réduite (202,5 km contre 267,5 km), le profil de ces championnats continentaux est plus explosif, plus punchy, avec comme principales difficultés, grimpées chacune à plusieurs reprises, la montée de Saint-Romain-de-Lerps (6,8 km à 7,3 % de moyenne) et le Val d'Enfer (1,7 km à 9,3 % de moyenne) qui porte bien son nom avec un passage à 14 % !

À la différence des Mondiaux, un troisième fantastique est présent : Jonas Vingegaard. Le lauréat des Tours de France 2022 et 2023, dauphin de Pogacar cet été (comme en 2021 et en 2024), s'est adjugé mi-septembre sa première Vuelta ciclista a Espana (le Tour d'Espagne). Conscient d'être davantage dans un rôle d'outsider, le viking danois lâche : « J'ai toujours eu du mal avec les courses d'un jour. Ce sera un test. Ce n'est pas un objectif majeur de ma saison, l'expérience compte plus que la victoire. »

Paul Seixas, l'espoir français

Depuis la première édition il y a neuf ans à Plumelec, dans le Morbihan, les championnats d'Europe élite n'ont jamais autant suscité l'intérêt médiatique. Cela tient notamment à la difficulté du tracé, qui a attiré un plateau en or massif. Jusqu'à présent, la compétition s'adressait surtout aux profils sprinteurs-puncheurs (le Slovaque Peter Sagan fut sacré en 2016, l'Italien Sonny Colbrelli en 2021, le Varois Christophe Laporte en 2023, le Belge Tim Merlier l'an dernier, pour ne citer qu'eux).

À Kigali, Thomas Voeckler qualifiait d'infimes les chances d'une victoire de ses hommes. Le premier français, le jeune Paul Seixas, a fini 13^e. Cette fois, le sélectionneur tricolore estime « l'espoir plus réel » car « c'est quand même moins facile,

entre guillemets, pour un coureur ultrafort de faire la différence sur un circuit comme celui des championnats d'Europe ». Conscient d'être encore très attendu, Pogacar confie en souriant : « Pour partir seul, il faudra voler, avoir une puissance énorme. Mais on ne sait jamais. » Car oui, avec le cannibale slovène, le mot « jamais » est à proscrire... ●

AXEL MAY



Le missile belge, Remco Evenepoel, est devenu mercredi champion d'Europe du contre-la-montre.

BILLY CEUSTERS/GETTY IMAGES/SOUDAL QUICK-STEP

EUROPE 2 VOUS OFFRE 1 AN DE LOYER

ENVOYEZ LOYER
71213*
(3x0,75€ + COÛT SMS)

7H-11H
CAUET
SUR
Europe 2

★ SMS • Jeu gratuit sans obligation d'achat du lundi 29 septembre 2025 00h01 au vendredi 17 octobre 2025 à 7h45. Pour vous inscrire, envoyez par SMS le code « LOYER » au 7 12 13 (3*0,75€/SMS + coût SMS). Gagnant déterminé par tirage au sort. Gain limité à 14 400 euros. Règlement et conditions de remboursement déposés chez Maître Reynaud, Huissier de justice à Nanterre-La-Défense et disponibles sur Europe2.fr.



Après 2021, Pogacar participe à ses deuxièmes championnats d'Europe.

SIROTTI STEFANO/ICON SPORT

Actualité Sport



SCOOPDYGA/CON SPORT

Christophe Lemaire De Kyoto à Paris au galop

HIPPISME Installé au Japon, le jockey français montera cet après-midi un cheval de son pays d'adoption. Il rêve de gagner le prix de l'Arc de Triomphe

Vu de France, le sport japonais se résume, de façon un peu caricaturale, aux combats de sumo et aux prises de judo. Dans l'archipel, d'autres disciplines sont pourtant en vogue : le base-ball, le football ou encore les courses de canassons qui déclenchent l'enthousiasme des parieurs locaux. Installé depuis une dizaine d'années à Kyoto, dans la région du Kansai, Christophe Lemaire, parfois appelé Christophe-Patrice, est une star dans sa contrée d'adoption, dont il maîtrise la langue. Là-bas, le natif de Picardie est un habitué des plateaux télévisés. « Les courses au Japon sont relayées dans tous les médias, raconte-t-il au JDD. La presse relate quotidiennement l'entraînement des chevaux, les résultats des courses, etc. L'exposition est incomparable par rapport à la France. Même les gens qui ne suivent pas les courses hippiques connaissent le nom des meilleurs chevaux et jockeys. Moi, je ne suis pas un fan particulier de tennis, ce qui ne m'empêche pas de savoir qui est Alcaraz. Au Japon, c'est pareil, quand on évoque "Jockey Lemaire", les gens disent : "Je vous connais !" »



Christophe Lemaire.

VALENTIN DESBRIEL/SCOOPDYGA

avec des conditions climatiques différentes, il a gagné brillamment sa course préparatoire à Deauville en battant d'autres bons chevaux avec trois longueurs d'avance. C'est quand même une marge assez importante. »

Dans un rôle d'outsider, Alohi Alii, âgé de 3 ans et demi, sera l'un des trois concurrents japonais (sur un total de 17) au départ du

chevaux ont remporté de grandes courses à travers la planète comme la Dubai World Cup, la Melbourne Cup en Australie ou la Breeders' Cup aux États-Unis. En Europe, il leur manque vraiment le prix de l'Arc de Triomphe », rappelle Christophe Lemaire.

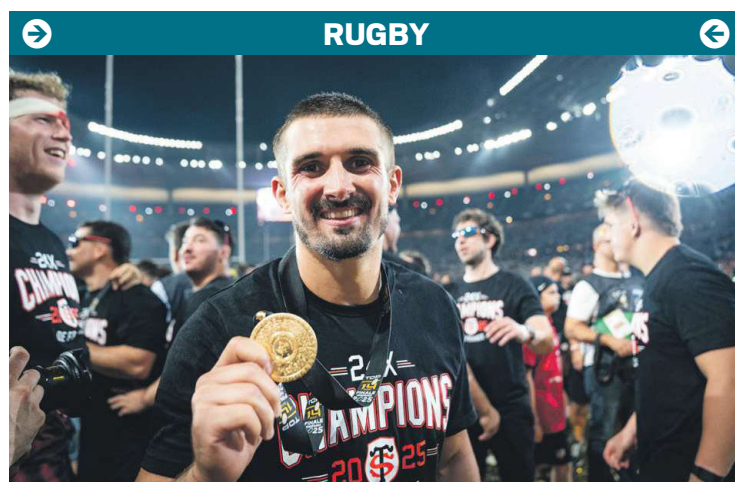
Plus le temps passe, plus le défi devient important pour les entraîneurs nippons. France Galop, organisateur de l'événement, en a bien conscience, mettant en avant cette quête comme un argument – parmi d'autres – pour venir y assister. Sur l'ensemble du week-end, avec les épreuves annexes, 35 000 spectateurs sont attendus sur ce site historique du bois de Boulogne, accessible en métro. Pour l'occasion, Zeus, le cheval emblématique de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Paris 2024, sera exposé à l'entrée de l'hippodrome.

À près de 70 km/heure

La foule s'enflammera dès que les adversaires sortiront des stalles de départ. Le bruit sourd des sabots résonnera. Pour parcourir les 2 400 mètres de plat, il leur faudra environ 2 minutes et 30 secondes et la clameur du public augmentera jusqu'au sprint final, où les plus rapides atteindront près de 70 km/heure. Selon France Galop, « cent millions d'euros seront parés dans une soixantaine de pays ». Le cheval vainqueur empochera 2 857 000 euros dont 8,5 % seront reversés au jockey. On n'ose imaginer l'ambiance chez les passionnés japonais en cas de victoire d'un de leurs favoris.

Christophe Lemaire sait déjà, de son côté, ce qu'il fera après « l'Arc ». À son retour à Kyoto, il inaugurera son premier café-boutique dédié à sa marque de vêtements inspirée du monde hippique. En prenant le soin de préciser : « Tous nos produits sont made in Japan. C'est une façon de rendre un peu au Japon ce qu'il m'a apporté. » ●

AXEL MAY



GABRIELLE CEZARD/SIPA

LA NUIT DES ÉTOILES

La grande famille de l'ovalie a rendez-vous demain soir sur la scène parisienne de l'Olympia, où seront décernés les trophées récompensant les meilleurs acteurs (et actrices) de la saison écoulée. Le centre bayonnais Sireli Maqala, le 3^e ligne toulousain Jack Willis

et son coéquipier Thomas Ramos (photo) sont nommés dans la catégorie du joueur de l'année. Cette Nuit du rugby célébrera également les trente ans de diffusion du championnat de France sur les antennes de Canal+ (à partir de 19 h 30, en direct et en clair). ●

TOP 14

L'AFFICHE DU SOIR

Avant de découvrir demain qui sera désigné meilleur joueur du championnat, l'Aviron bayonnais de Maqala va recevoir ce soir le Stade toulousain de Willis et Ramos. Ce match clôturera la 5^e journée du

Top 14 (21 h 05, sur Canal+). Hier, on retiendra notamment les victoires à domicile de Toulon contre Pau (33-17), du Castres olympique face au Racing 92 (20-16) et de Clermont contre Montauban (84-31). ●

FOOTBALL

ARSENAL LEADER DE PREMIER LEAGUE

En gagnant 2-0 contre West Ham lors de la 7^e journée de championnat, les Gunners ont pris la tête du classement (16 points). L'international anglais Bukayo Saka (photo) a inscrit un penalty. Alors qu'Arsenal est dans une excellente dynamique, Liverpool connaît une situation inverse. Les Reds, battus 2-1 par Chelsea, passent à la 2^e place (15 points) et pourraient être rattrapés par Crystal Palace si le club de la banlieue londonienne s'impose aujourd'hui à Everton (15 h sur Canal+ Live 6). ●



PAUL MARRIOTT/SHUTTERSTOCK/SIPA

FORMULE 1

POLE POSITION ANGLAISE

Au volant de sa Mercedes, George Russell a été le plus rapide des qualifications au Grand Prix de Singapour. Il s'élancera cet après-midi de la première ligne juste devant la Red Bull de Max Verstappen. Actuel leader du championnat du monde, le pilote McLaren Oscar Piastri est en deuxième ligne aux côtés du prodige italien de 19 ans, Andrea Kimi Antonelli, sur l'autre

Mercedes. La seconde McLaren, celle de Lando Norris, est 5^e tandis que le rookie tricolore Isack Hadjar a fini 8^e des « qualifs ». À noter qu'en Moto GP, où l'Espagnol Marc Márquez est déjà assuré du titre planétaire, c'est l'Italien Marco Bezzecchi (Aprilia) qui a réussi la pole en Indonésie. (La Moto GP est à suivre sur Canal+ dès 9 h et la F1 à partir de 14 h). ●

ARBITRAGE

NIKOLA KARABATIC AU SIFFLET



LA POSTE

L'ancien champion de handball (photo) parraine les Journées de l'arbitrage (du 1^{er} au 8 octobre). Comme le dit le slogan de l'événement, qui veut inciter les jeunes à manier les cartons et le sifflet : « On n'a pas le même maillot, mais on a la même passion. » En 2024-2025, le handball était le mieux représenté (29 391 arbitres) devant le football (26 014), le basket (19 855) et le rugby qui ferme la marche (3 090). ●

Chronique/Unes du JDD

La chronique de *Christine Kelly* Les génocides sont silencieux

Alors que certaines causes
font tant de bruit,
notre chroniqueuse dénonce
le silence qui entoure
les atrocités commises dans
certains pays

MAT NINAT STUDIO/CNEWS



Pas de drapeaux. Pas de cris. Pas de conférences. Pas de blocages d'universités. Pas de cortèges publics. Pas de manifestations étudiantes. Pas de collages d'affiches. Pas de banderoles. Pas d'actions de blocage. Pas de protestations en plein match de foot. Pas d'interpellations lors de tour cycliste. Pas d'interpellations d'élus. Pas de drapeaux sur les mairies. La souffrance de certains ne doit pas effacer celle des autres, passée volontairement sous silence. Alors que des causes d'autres pays dans le monde sont défendues à longueur de journée en France, quitte à bloquer notre système économique, politique, législatif et parfois judiciaire, d'autres sont ignorées.

Je vous emmène au Soudan

Au Soudan, deux camps armés utilisent la population comme cible et otage. Les civils sont pris entre deux feux, affamés, massacrés, déplacés – tandis que les chefs militaires se battent pour le pouvoir et les ressources. La guerre civile, déclenchée en avril 2023 entre l'armée régulière et les Forces de soutien rapide, a plongé le pays dans le chaos. Le Darfour, région de l'ouest du pays, déjà marqué par les massacres du début des années 2000, vit à nouveau l'horreur. Villages brûlés, exécutions sommaires, viols de masse et famine organisée : tout porte la marque d'un projet d'anéantissement ciblé. Plus de 25 millions de personnes vivent aujourd'hui dans l'insécurité alimentaire et des centaines de milliers d'enfants sont au bord de la mort. Pourtant, ce qui devrait mobiliser le monde entier reste relégué à la marge des actualités.

En avril 2025, à Salha, près de Khartoum, au Soudan, un convoi de civils en fuite a été intercepté par les milices RSF (ces groupes paramilitaires accusés d'atrocités et de crimes contre l'humanité au Darfour dans les années 2000) : plus de trente personnes exécutées, des véhicules incendiés, des familles décimées. Quelques mois plus tard, au Darfour, le camp de déplacés de Zamzam a subi une attaque encore plus meurtrière, faisant plus d'un millier de morts en trois jours. À El Fasher, assiégée, des bombardements ont tué des dizaines de femmes et d'enfants, frappant même les hôpitaux. Loin des regards, le peuple soudanais est pris pour cible délibérément.

Je vous emmène au Yémen

Au Yémen, après presque dix ans de guerre, la population vit dans un état d'épuisement collectif. Bombardements, blocus, effondrement des infrastructures médicales et famine ont transformé ce pays en champ de ruines. Des milliers d'enfants y ont déjà succombé à la malnutrition ou aux épidémies évitables. En août 2025, une frappe aérienne a touché un marché bondé dans la ville d'Al-Hodeïda, tuant plus de 60 civils et blessant des dizaines d'autres. Des familles entières ont été décimées alors qu'elles faisaient leurs courses, rappelant la brutalité persistante de la guerre au Yémen. Ce pays est devenu l'un des

symboles les plus criants de la souffrance invisible : celle que le monde connaît mais préfère ignorer.

Je vous emmène au Nigeria

Au Nigeria, la violence aveugle des groupes armés, en particulier Boko Haram et ses factions, continue de ravager des communautés entières. Les chrétiens y sont particulièrement ciblés : enlèvements de masse, églises incendiées, villages rayés de la carte. Dans les campagnes du centre et du nord du pays, la peur est devenue quotidienne. Des centaines de milliers de déplacés vivent désormais dans des camps précaires, privés de ressources et de sécurité. Dans l'État de Borno, dans le nord-est du Nigeria, des miliciens de Boko Haram ont attaqué en septembre 2025 le village de Darul Jama, tuant au moins 55 personnes, incendiant des maisons et assassinant des civils, y compris des familles revenues après déplacement. Un autre épisode atroce s'est déroulé dans le village de Yelwata, État de Benue, les 13 et 14 juin 2025 : une attaque visant des populations chrétiennes déplacées a fait entre 100 et 200 morts selon les sources.

Les drames s'accumulent

En République démocratique du Congo, ce sont des violences graves contre des civils, crimes de guerre, crimes contre l'humanité, reconnaît l'ONU, plus de 7 millions de personnes déplacées.

Ailleurs encore, les drames s'accumulent. En Syrie, certaines minorités chrétiennes et yézidiennes n'ont jamais retrouvé leur sécurité après les exactions de Daech et les bombardements répétés.

Dans ces contextes en général, une constante demeure : les persécutions religieuses, et en particulier celles visant les chrétiens. Dans de nombreux pays, des hommes et des femmes sont pourchassés uniquement en raison de leur foi. Ils disparaissent par centaines, par milliers, sans que leurs noms franchissent les frontières de leurs villages martyrisés. Le silence est une arme redoutable. Car ignorer ces souffrances, c'est permettre à leurs bourreaux de continuer sans crainte.

L'histoire nous enseigne que les génocides ne s'accomplissent jamais dans la lumière,

mais dans le mutisme des puissants et l'indifférence des foules. Chaque fois que l'on tait ces crimes, on contribue à leur perpétuation. Aujourd'hui, il est urgent de dire, d'écrire, de dénoncer. Urgent de rappeler que des peuples sont délibérément détruits, que des enfants meurent de faim parce qu'on empêche l'aide d'arriver, que des femmes sont violées pour effacer l'identité d'une communauté. Ce sont des crimes contre l'humanité. Ce sont des génocides silencieux. Il ne s'agit pas seulement de compassion, mais de responsabilité. Car si l'humanité prétend à la dignité et à la justice, elle ne peut détourner le regard devant l'extermination lente, méthodique, de ceux que l'on condamne au silence.

À chaque fois que vous verrez un génocide défendu, pensez à ceux qui sont silencieux. ●

**Au Soudan,
les civils sont
affamés,
massacrés,
déplacés**

Le JDD
À TRAVERS SES « UNES »

DIMANCHE 5 OCTOBRE 1980

Le chagrin et la colère

Vendredi 3 octobre 1980, c'était soir de shabbat et jour de la fête juive Sim'hat Torah. 323 fidèles s'étaient massés dans la synagogue du 24, rue de Copernic, Paris 16°. L'engin explosif était dissimulé dans les sacoches d'une moto Suzuki, à une dizaine de mètres, et prévu pour faire le plus grand nombre de victimes.

Il y aura finalement quatre morts et 47 blessés. Le chagrin et la colère. Entre ces deux pôles, dans un étrange climat, écrit Antoine Colletta, « les juifs de Paris ont réagi au monstrueux crime signé, semble-t-il, par les néonazis. Trois thèmes reviennent comme un leitmotiv : 1. On a déjà assez payé, assez subi. 2. Cette fois, on ne se laissera pas faire. 3. Vous, les non juifs, qu'avez-vous fait pour empêcher le drame ? »

L'histoire de cet attentat, c'est aussi celle d'une gigantesque manipulation de l'opinion

publique. La chasse aux néonazis et à « la bête immonde », tout de suite, a été privilégiée. Il faut préciser ici qu'une dépêche de dix lignes a mis le feu dans les esprits : le ministère de l'Intérieur aurait embauché au cours de ces dernières années trente inspecteurs en civil qui appartenaient à un mouvement fasciste français : la Fane, devenue après sa dissolution les FNE (Faisceaux nationalistes européens).

Le JDD en a fait sa une et Jean Farran, dans son éditorial, prévient la France et les Français : « Nous devons, écrit-il, affronter deux tâches. La première est de juguler le terrorisme des extrêmes. La seconde est de le faire en veillant à ne pas utiliser les méthodes (attentats, lynchages, violences, mensonges) propres à ces mouvements. Il y va de notre âme. »

En attendant, le pouvoir politique n'est pas épargné, et pour cause... Le Premier ministre, Raymond Barre, a commis la bourde de sa

vie. En direct, dans le journal de 20 heures de TF1, il a osé dire : « Cet attentat odieux qui voulait frapper les Israélites a frappé des Français innocents, qui traversaient la rue » (sic).

Il ne l'emportera pas au paradis, ni non plus le président Giscard d'Estaing, parti à la chasse en Alsace, dont on prétend qu'il est « le complice des assassins ». Dès lors, Jean-Pierre Chevènement, leader du Ceres, l'aile gauche du PS, a beau jeu de dénoncer « la véritable osmose entre une partie du personnel dirigeant giscardien et l'extrême droite ».

Il reste que les auteurs de l'attentat ne seront jamais retrouvés au terme d'une enquête de plus de cinquante ans littéralement sabotée.

Copernic 1980 ou le premier attentat contre les juifs de France depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. ●

DOMINIQUE GRIMAUULT



Opinions & Controverses

Addiction aux écrans

« Rien ne nous sera épargné par la Silicon Valley »

INTERVIEW

DÉPENDANCE Dans « L'homme démantelé », un essai stimulant, Baptiste Detombe* analyse l'emprise du numérique sur nos vies

VIDE La surexposition aux écrans des plus jeunes est susceptible d'en faire une génération « sacrifiée »

Pourquoi parler de l'homme « démantelé » par le numérique ? Est-ce à dire que le rapport au virtuel enlève à l'homme une part de son humanité ?

La notion de « démantèlement » est merveilleuse pour saisir l'ampleur de la colonisation numérique de notre existence. Déjà, elle implique la perte, le retrait. Et pour cause, dans le monde numérique, nous vivons tout avec un rapport d'extériorité : nos sens sont peu sollicités, le vécu y est décontextualisé, nous n'y sommes plus que par procuration. Plus encore, des expériences simples comme l'innocence, l'émerveillement, un certain goût pour l'aventure, l'ennui et même le repos de l'âme nous sont enlevées ou – au mieux – altérées. Comme je m'attache à le montrer dans le livre, chaque stade de notre existence, de l'enfance à l'âge vénérable, est concerné. L'autre point essentiel, c'est l'idée que nous nous intégrons à la machine : nous voulons nous débarrasser de notre humanité et, pour ce faire, le divertissement du monde numérique est la meilleure des fuites. Enfin, une machine ne peut se démanteler elle-même ; de la même manière, nous sommes victimes de ce démantèlement mis en œuvre par les géants de la tech, dans le cadre d'une concurrence effrénée pour notre attention – autrement dit, pour l'essentiel de notre vie. Je ne peux en ce sens que rejoindre la philosophe Hannah Arendt qui considérait que « si l'on compare le monde moderne avec celui du passé, la perte d'expérience humaine que comporte cette évolution est extrêmement frappante ».

N'est-il pas paradoxal de voir proliférer les demandes de « droit à la déconnexion » des salariés, de « sobriété numérique » et autres « digital detox » dans un tel contexte ?

Le capitalisme de la tech crée des externalités négatives : bruit permanent, stress chronique, attention fragmentée, mémoire altérée... Il n'est pas surprenant que le « trop-plein » du numérique et l'absence à nous-même qu'il nous impose créent un appel d'air pour des oasis de tranquillité. Le génie

de la technique est de monétiser les solutions aux problèmes qu'elle génère. Il n'est pas meilleur marché que la souffrance humaine.

Les conclusions récentes de la commission d'enquête sur les effets psychologiques de TikTok sur les mineurs indiquent-elles une prise de conscience collective de la nocivité des réseaux sociaux sur les plus jeunes ? L'intoxication aux écrans est-elle le grand scandale sansitaire des vingt dernières années ?

La prise de conscience des effets nocifs du numérique était déjà bien actée. Le véritable apport de ce rapport, c'est d'oser ouvrir un panel de solutions plus radicales : âge minimal pour l'accès aux réseaux sociaux, couvre-feu numérique de 22 heures à 8 heures, obligation pour les plateformes d'employer une part minimale de leur chiffre d'affaires à la modération des contenus. En bref, cette commission permet d'ouvrir la fenêtre d'Overton, de sortir d'une paralysie libérale laissant penser que toute atteinte faite au monde numérique est forcément liberticide et autoritaire. Notre passivité nous coûte face à ce qui sera considéré a

posteriori comme le plus grand sabotage cognitif, psychologique et social du potentiel de générations entières.

Croyez-vous qu'une éducation aux écrans soit encore possible ?

C'est tout mon propos : l'éducation aux écrans est vaine, ou du moins très insuffisante. Cessons d'être timorés sur le sujet, ouvrons les yeux sur la réalité : dans le bras de fer opposant les enfants aux géants du numérique, ces derniers gagneront systématiquement, quel que soit le niveau d'information de la victime. Les meilleurs psychologues, chercheurs en sciences cognitives et designers sont réunis au Stanford Behavior Design Lab, dans la Silicon Valley, pour créer les procédés les plus addictifs possibles, des notifications aux vidéos courtes en passant par l'algorithme personnalisé. Rien ne nous sera épargné. Tout est fait pour détourner la biologie à notre insu. C'est pourquoi, dans l'architecture actuelle du monde numérique, la seule insistance sur la sensibilisation aux risques du numérique ne fait que nous retarder dans notre devoir de protéger les plus vulnérables. Il faut encadrer et réglementer, en

aucun cas surcharger les écoles de nouveaux cours qui dépassent le périmètre d'une instruction nationale déjà exsangue. En cela, l'Australie propose une avant-garde qu'il nous faut suivre en interdisant les réseaux sociaux aux moins de 16 ans. Les lignes directrices du Digital Services Act publiées par la Commission européenne en août dernier rendent possibles de telles mesures. Il nous faut désormais une volonté politique à la hauteur des enjeux.

Vous appelez l'État à contrôler et restreindre l'accès aux réseaux sociaux en se faisant « maître et possesseur du monde virtuel ». Certains exemples à l'étranger – Chine, Russie, Turquie – ne devraient-ils pas nous inciter à la prudence ?

Sortir de l'inconscience ne doit pas impliquer, en effet, de se jeter dans la dérive de l'autoritarisme. Ne soyons pourtant pas dupes : TikTok est largement le fruit de l'ingérence chinoise, en témoignent les algorithmes différenciés selon le pays d'activité de la plateforme, tandis que les Gafam sont étroitement liés au pouvoir américain, l'affaire

Snowden ou la présence récente d'Elon Musk dans l'administration de Donald Trump devraient nous le rappeler. Se soumettre à une multinationale privée, en l'état, c'est déjà faire vœu d'allégeance à une puissance étrangère. La France doit avoir son mot à dire sur l'environnement juridique de ces plateformes et être prête au rapport de force. D'autant plus s'il existe des moyens d'éviter la toute-puissance de l'État, comme pour le contrôle de l'âge des utilisateurs. Il est par exemple possible de le déléguer à des agences indépendantes (la Cnil ou l'Arcom) ou encore à des entreprises privées soumises à une mission d'intérêt général. Tout l'objet de mon livre est de rappeler que le numérique n'est en rien une technique neutre, dont le cours naturel est implacable, mais un sujet éminemment politique sur lequel le législateur doit pouvoir agir.

Vous décrivez le numérique comme une « utopie technicienne » antagoniste de la notion d'individualisation forgée par l'humanisme chrétien. Vous parlez à ce titre d'un « enfer » numérique. Est-ce à dire que seul un certain retour au sacré et au rituel peut nous délivrer des écrans ?

Le numérique est une fabrique du conformisme. Il renforce dans des proportions considérables le poids de la communauté sur l'individu. Celui-ci se trouve chaque jour soumis à des injonctions similaires selon sa bulle de filtre et parvient de plus en plus difficilement à s'en détacher. Le *bodybuilding* est aussi une illustration de ce lissage du corps social : ces standards nous assaillent et reconditionnent en permanence notre « norme ». Je vais jusqu'à avancer que la multiplication des « dys » (dyslexie, dyspraxie, etc.) et la tendance à livrer à un diagnostic médical toute différence sont des illustrations du poids d'une norme – souvent communautaire – trop pesante. Le sacré, ici, a deux avantages : il crée – étymologiquement – une distance. En cela, il protège un espace des interférences du numérique. Seuls le silence, la solennité et le recueillement y sont tolérables. Enfin, par le sens commun qu'il donne à un collectif, le sacré crée du lien et sort de l'emprise d'un monde numérique qui se nourrit de notre solitude. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR VICTOR LEFEBVRE

*Diplômé de Sciences Po Bordeaux et de philosophie politique et éthique à la Sorbonne, Baptiste Detombe est fonctionnaire parlementaire et le fondateur du média Gavroche.



L'HOMME DÉMANTÉLÉ
COMMENT LE NUMÉRIQUE CONSOMME NOS EXISTENCES
PRÉFACE DE RÉMI BRAGUE
BAPTISTE DETOMBE
ARTÈGE,
240 PAGES
18,90 EUROS

CHARLÈNE YVES

Baptiste Detombe,
fonctionnaire
parlementaire et fondateur
du média Gavroche.

Opinions & Controverses



Jean-Éric Schoettl.

Droit Peut-on critiquer les décisions de justice ?

TRIBUNE Contrairement à une idée tenace qui voudrait faire croire à l'infailibilité de l'autorité judiciaire, une décision de justice peut faire l'objet de discussion, de débat et même de critique

Par Jean-Éric Schoettl*

Critiquer un jugement – sans tomber dans l'injure ou la diffamation – n'est prohibé par aucun texte. Cette liberté est même nécessaire, dans une société démocratique, car les juges ne répondent devant personne de leur manière de juger. Faudrait-il, de plus, que la critique de leurs sentences soit soustraite au débat public ? Contrairement à une fonction publique qui répond devant l'autorité ministérielle, à un gouvernement qui répond devant le Parlement et à un Parlement qui répond devant le peuple, le juge est inamovible et ne répond devant personne, pas même devant sa hiérarchie. Sa manière de juger, fût-elle aberrante, fût-elle grossièrement partielle, ne relève d'aucun recours disciplinaire, pas même devant le Conseil supérieur de la magistrature...

Les juges peuvent se tromper : c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il existe plusieurs degrés de juridiction. C'est la raison pour laquelle les commentaires d'arrêts dont sont remplis les manuels de droit sont souvent critiques. Le juge n'est ni omniscient ni infailible. Lui aussi est habité par des préjugés. C'est mal protéger l'État de droit que de défendre aveuglément – au point d'en interdire la critique – une décision de justice contestable au regard des exigences de l'État de droit elles-mêmes (correction juridique, proportionnalité, responsabilité politico-sociale du juge).

Comment ne pas voir que l'émotion suscitée par une décision juridiquement contestable – et aux effets potentiellement délétères – peut porter ombrage à l'État de droit, voire nourrir une révolte contre lui ? Dans les affaires Le Pen et Sarkozy, par exemple, le trouble à l'ordre public n'est-il pas créé par le caractère disproportionné de l'exécution provisoire plutôt que par l'abstention de la prononcer ?

« Pas de justice sans morale », souffle le bon sens. Certes, mais de là à confier à un juge (qui n'est qu'un être humain, avec ses failles et ses passions) la mission de faire advenir la vertu de façon prétorienne, c'est-à-dire en s'affranchissant des textes et des

règles strictes d'interprétation du droit pénal, c'est prendre un immense risque. Celui rappelé par Henri Guaino dans *Le Figaro* du 4 avril 2025 et ainsi défini par Montesquieu : « Si les jugements n'étaient qu'une opinion particulière du juge, on vivrait dans la société sans savoir précisément les engagements que l'on y contracte. » Il est déjà présomptueux de postuler que « nul n'est censé ignorer la loi ». Faudrait-il de plus que « nul ne soit censé ignorer comment elle sera appliquée par un juge devenu directeur de conscience » ?

Impartialité et indépendance

La justice veut affirmer son indépendance, fort bien. Le juge doit en effet être indépendant des pouvoirs politiques ou économiques. Mais il doit également être impartial, indépendant (du moins s'y obliger de toutes ses forces) de ses propres présupposés. C'est une ascèse difficile, mais indispensable au bon fonctionnement de la justice et à la confiance qu'elle doit inspirer. Affirmer son indépendance face aux dirigeants ne doit pas conduire le juge à camper un contre-pouvoir purificateur et à alimenter la crise de confiance qu'éprouve notre pays envers son État.

« Quis custodiet ipsos custodes ? », « Qui gardera les gardes ? » La question posée par Juvénal, au II^e siècle de notre ère, demeure sans réponse, nonobstant l'exigence formulée par l'article 15 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 : « La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration. » ●

*Jean-Éric Schoettl est ancien secrétaire général du Conseil constitutionnel et auteur de *La Démocratie au péril des prétories* (Gallimard, 2022).



**LA DÉMOCRATIE
AU PÉRIL
DES PRÉTOIRES**
JEAN-ÉRIC
SCHOETTL
GALLIMARD
256 PAGES
18 EUROS

Sciences L'épopée du vivant

RÉCIT Avec « La Vie à portée de main », le physicien Christophe Galfard transforme la science en épopée et entraîne le lecteur dans un vertigineux voyage au cœur du vivant

Plonger dans les mystères de la vie. Tel est le pari de Christophe Galfard, physicien formé auprès de Stephen Hawking, sous la direction duquel il réalisa sa thèse de doctorat sur les trous noirs. Dix ans après le succès mondial de *L'Univers à portée de main* (Albin Michel, 2015), traduit en vingt et une langues, il revient avec une nouvelle somme ambitieuse : *La Vie à portée de main*. Près de 600 pages qui s'attaquent aux questions premières : qu'est-ce que le vivant ? Comment la vie est-elle apparue ? Chaque page témoigne d'une curiosité insatiable et d'un émerveillement contagieux, celui d'un scientifique qui n'a rien perdu de son regard d'enfant.



Christophe Galfard.

PASCAL ITO

Un récit d'aventures

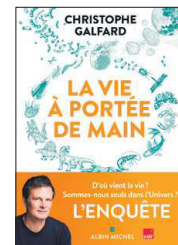
La force de Christophe Galfard est de faire de cette enquête scientifique un récit d'aventures. Il entraîne son lecteur, comme dans un roman, à la manière d'un explorateur qui guide pas à pas. Le choix de la deuxième personne du pluriel instaure une proximité immédiate : « vous » devenez compagnon de route, prêt à remonter 4,5 milliards d'années, plongé dans l'océan primordial, au cœur d'une cellule, ou face à LUCA, cet ancêtre commun hypothétique dont descendent toutes les espèces. De la genèse de la Terre aux derniers dinosaures, des pre-

mières bactéries aux recherches contemporaines sur l'ADN et la vaccination, l'ouvrage embrasse la grande fresque du vivant. Le pari est risqué : mêler données pointues et anecdotes accessibles sans perdre le lecteur.

Christophe Galfard y parvient en équilibrant rigueur, rythme, érudition et clarté. On referme le livre avec le sentiment d'avoir voyagé dans le temps et l'espace, mais aussi d'avoir approché une question vertigineuse : quelle est la place de l'humanité dans ce foisonnement ? L'entreprise séduira les curieux insatiables, les nostalgiques de leurs cours

de biologie comme ceux qui n'y ont jamais rien compris. Car au fond, pour comprendre le vivant, rien de mieux que regarder ce que nous sommes. ●

ARMELLE FAVRE



**LA VIE À PORTÉE
DE MAIN**
CHRISTOPHE
GALFARD
ALBIN MICHEL
560 PAGES
22,90 EUROS



Dan Brown

« La conscience est le grand sujet

INTERVIEW

SUCCÈS Vingt ans après le séisme « *Da Vinci Code* », l'écrivain américain est de retour avec « *Le Secret des secrets* » (JC Lattès)

THRILLER Au centre de l'aventure de Robert Langdon, un manuscrit qui pourrait « changer l'avenir du monde »

La l'œil pétillant, et son regard vous accroche. Dans le salon feutré d'un hôtel parisien, Dan Brown s'installe avec naturel. À 60 ans, l'auteur du *Da Vinci Code* n'a rien perdu de sa vivacité : il parle avec précision, rit souvent et ponctue ses phrases d'images saisissantes. Derrière la bonhomie, on devine l'architecte d'un phénomène mondial : plus de 250 millions d'exemplaires vendus, une mécanique narrative réglée au millimètre, et cette manière d'allier érudition et suspense qui fait « le phénomène Dan Brown ». Dans *Le Secret des secrets*, Robert Langdon, son personnage emblématique, professeur de symbologie, se confronte à un sujet vertigineux : la conscience humaine. Loin d'un simple roman à énigmes, l'Américain revendique un roman qui le touche personnellement. Confiant, facétieux, parfois provocateur, Dan Brown s'amuse des polémiques et assume son goût pour les zones grises où la science côtoie le spirituel. Rencontre avec un conteur qui, plus que jamais, aime titiller nos certitudes.

Le Secret des secrets place la conscience humaine au centre de l'intrigue – ce mystère intime qui nous concerne tous.

Pourquoi ce sujet, maintenant ?

J'ai toujours aimé écrire sur de grandes questions : la lignée du Christ, la théorie de l'évolution, l'intelligence artificielle. Aujourd'hui, la conscience me paraît « le sujet du monde actuel ». J'avais longtemps admis l'idée très répandue que « le cerveau crée la conscience ». Or, au fil de mes recherches et de mes rencontres, j'ai commencé à douter : et si le cerveau ne faisait que la recevoir ? Cette bascule m'a donné l'élan du roman... Que devient l'énigme humaine si notre esprit est plus qu'une simple production biologique ?

Vous dites avoir rencontré de nombreuses personnes ayant vécu

une expérience de mort imminente. Cela a-t-il changé votre vision du monde ?

Oui, profondément. J'ai entendu des récits très concrets que j'ai croisés avec des lectures scientifiques. De là m'est venue une image qui m'accompagne désormais : le cerveau est une radio, une sorte de conscience des ondes. Si l'appareil casse, les ondes continuent d'exister. Je ne dis pas que c'est une preuve ; je dis que l'idée est devenue raisonnablement envisageable pour moi. Et qu'elle est romanesquement fertile : comment la fiction traite-t-elle ce qui demeure quand l'appareil s'éteint ?

Vous avez grandi entre la musique d'église de votre mère et les mathématiques de votre père. Cette dualité entre la science et la religion irrigue votre œuvre. Voulez-vous faire dialoguer ces deux mondes ?

Je le souhaite, oui. À mes yeux, science et religion sont deux langues qui tentent d'expliquer la même chose avec des vocabulaires différents. Tout se joue sur la lecture littéraire. Prenez Adam et Ève : si vous lisez l'épisode comme une métaphore, il n'y a pas de conflit avec Darwin ; l'histoire et la biologie peuvent cohabiter. Si vous exigez une lecture littéraire, l'affrontement est inévitable. Mon travail, c'est de placer des personnages aux positions opposées et de les laisser débattre. Le lecteur arbitre.

Cette nouvelle aventure se déroule à Prague, que vous avez arpentée incognito pendant des semaines. Cette immersion était-elle indispensable à votre travail d'écriture ?

J'aime faire du lieu un personnage. Je marche, je prends des notes, je laisse la ville parler. Prague est, historiquement, le « centre mystique de l'Europe ». L'empereur Rodolphe II, au XVI^e siècle, y invita alchimistes, kabbalistes, magiciens, pour l'aider à communiquer avec le monde des esprits. Cette mémoire affleure partout,

« Et si notre esprit était plus qu'une production biologique ? »

dans les ruelles, les bibliothèques. Et puis il y a le mythe du golem : un corps inanimé qu'une écriture sacrée vient habiter... Quand on écrit sur la conscience, difficile d'imaginer un terrain plus « juste » que Prague.

Vos romans déclenchent des controverses passionnées. *Da Vinci Code* a indigné une partie de l'Église catholique, *Anges et Démons* a irrité le Vatican, *Inferno* a soulevé des questions éthiques sur la surpopulation... Les débats autour de vos œuvres font-ils partie du « phénomène Dan Brown » ?

Je n'écris jamais pour provoquer. J'ignorais que *Da Vinci Code* serait

aussi explosif ! Je me suis simplement posé la question : et si Jésus n'était pas littéralement le fils de Dieu ? Je pensais que l'on pouvait explorer cela en fiction. Le monde s'est emballé, je l'ai découvert après coup. *Le Secret des secrets* ouvrira sans doute d'autres débats entre matérialistes et noéticiens [qui postulent que la conscience ne se réduit pas au cerveau et peut, dans certains cas, influencer le réel, NDLR]. J'assume le débat : mes romans posent des hypothèses et des contre-hypothèses ; à chacun de juger.

Certains vous reprochent d'accréditer des « pseudo-sciences ». Comment tracez-vous la frontière entre jeu romanesque et conviction ?

D'abord en donnant la parole aux sceptiques dans le livre. Ensuite, en reconnaissant que l'histoire des idées est pleine de renversements. Pendant des siècles, la Terre était au centre de tout, on disait Copernic idiot. Cent ans plus tard, on sait ce qu'il en est. Je ne dis pas que tout ce que la noétique avance sera validé ; je dis qu'il est sain de questionner. La fiction est un laboratoire. On y

met en tension des hypothèses, on observe, on laisse le lecteur sortir avec des questions. Cependant, j'aimerais être là pour savoir ce que le monde dira dans cent ans, parce que je suis aujourd'hui intimement persuadé que les noéticiens ont raison.

Avec plus de 250 millions de livres vendus, vous jouissez d'une audience phénoménale qui s'accompagne d'une influence sur vos lecteurs. Ressentez-vous de ce fait une responsabilité particulière vis-à-vis d'eux ?

Pas au sens d'une censure préalable. Ma responsabilité, c'est l'honnêteté de ma curiosité. Je pars d'une obsession qui me concerne en me disant : « *Si cela m'intéresse vraiment, cela en intéressera d'autres.* » Parce que nous nous posons tous les mêmes grandes questions : qu'est-ce qui se passe quand on meurt ? Comment travaille mon esprit ? Qu'est-ce qui se passe avec l'intelligence artificielle ? Et donc je choisis un sujet qui me passionnera sur le temps long.

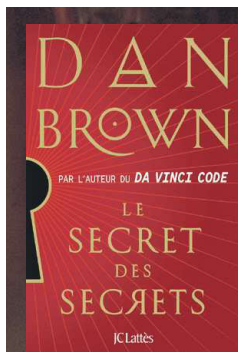
Dans *Origine*, vous mettiez en scène une intelligence artificielle

sophistiquée. Aujourd'hui, la réalité semble rattraper la fiction et l'IA, les algorithmes ont une place croissante dans nos vies. Voyez-vous cette évolution d'un bon œil ou avec appréhension ?

Les deux à la fois. L'histoire nous a clairement montré que l'espèce humaine n'a jamais inventé une technologie qu'elle n'ait, un jour, utilisée à des fins militaires ou néfastes : la roue, le feu, l'ordinateur. L'intelligence artificielle ne fera pas exception. Mais je crois que dans 99 % des cas, ses applications seront bénéfiques. Elle aidera à guérir des maladies, à inventer des solutions pratiques pour améliorer nos vies. Nous pourrions même, grâce à elle, réduire la pauvreté. Mon inquiétude, c'est la vitesse : l'IA progresse de façon exponentielle, alors que nous, humains, avançons de façon linéaire. Il faut espérer que notre maturité morale et notre sens éthique suivent le rythme, que nous restions assez mûrs pour utiliser les technologies que nous créons, sinon l'écart sera dangereux.

En tant qu'écrivain, pourriez-vous l'utiliser ?

Non. Elle se trompe encore trop souvent. Mais la vraie question



Le Secret des secrets de Dan Brown, JC Lattès, 638 pages, 25,90 euros.

BEN FLYTHE



Littérature

de notre époque »



Dan Brown et son fox terrier Wilson.

C'EST QUOI, LA NOËTIQUE ?

Sous son nom savant, la noétique recouvre deux réalités. D'abord, le sens philosophique : l'étude de l'acte de conscience lui-même (chez Edmund Husserl, la noèse), par opposition à ce dont on a conscience. Ensuite, l'usage contemporain des sciences noétiques : un champ d'étude qui observe la conscience – méditation, expérience de mort imminente, placebo – et, plus controversé, ses effets supposés sur le monde physique. En bref : entre labo et métaphysique, une zone grise qui nourrit la fiction de Dan Brown. ●

Quel est le secret de votre longévité littéraire ?

La patience. Je refuse les cadences imposées – publier un livre par an, très peu pour moi. Un lecteur déçu ne revient pas, alors je prends le temps et je travaille beaucoup : réécrire, couper, ajuster jusqu'à ce que ça sonne juste. C'est plus long, mais c'est la meilleure garantie de qualité. Ce roman m'a demandé huit ans de travail, c'est le plus ambitieux et le plus documenté que j'aie écrit.

Robert Langdon en est à sa sixième aventure. Comment a-t-il évolué ?

Il a une vie bien plus palpitante que la mienne ! (*Rires.*) Jusqu'ici, il croisait toujours une femme brillante possédant exactement les connaissances dont il avait besoin... J'ai voulu le faire grandir avec une vraie histoire d'amour, avec Katherine Solomon. Ce sont deux amis qui se sont longtemps tournés autour, avec séduction et complicité. Dans ce livre, on les voit au moment où tout bascule : c'est romantique, authentique, mais aussi exaltant parce que c'est neuf.

Cette promotion ressemble à un marathon. Comment la vivez-vous ?

C'est éreintant... et merveilleux. Avant la sortie, j'ai signé en amont des dizaines de milliers d'exemplaires, puis enchaîné interviews et files de dédicaces : c'est ma façon de remercier les lecteurs, un par un. Ces rencontres me rappellent que le livre ne m'appartient plus : il devient le leur, il va vivre d'autres vies. Les coulisses de la publication simultanée en seize langues du livre sont dignes d'un de mes scénarios : huit mois de traduction en lieu tenu secret, sans Internet, des pages mises chaque soir au coffre pour éviter les fuites...

Quelle sera l'énigme suivante, après la conscience ?

(*Rires.*) Avez-vous des enfants ? Imaginez : vous venez d'accoucher, vous tenez votre bébé, et déjà on vous demande : « On remet ça ? » C'est trop tôt. Laissez-moi savourer. Et puis, je me connais : une idée obsédante finira par revenir, et je recommencerai. ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR ALIX AVRIL

n'est pas là. Elle est de savoir si l'IA est un outil de créativité ou une béquille qui nous dispense de l'effort créatif. Je crois qu'il y aura des synergies étonnantes : un esprit humain qui s'appuie sur une IA pourrait créer des choses extraordinaires. Mais l'idée d'un roman entièrement écrit par une machine m'effraie. Pas parce que je craindrais pour mon métier, mais parce que je crois que l'art doit rester profondément humain. Une œuvre d'art est un dialogue d'âmes. Or une machine n'a pas d'âme.

Le Secret des secrets va être adapté en série. Qu'attendez-vous de ce format ?

Du temps ! C'est ce qui manquait aux films. Mes livres sont denses, complexes, pleins de rebondissements. En deux heures, vous devez tailler, couper, sacrifier. Une série de huit heures permettra de respirer, de restituer la profondeur des lieux et des débats. C'est un luxe rare pour un auteur : voir son univers s'étirer au rythme qu'il mérite. Je suis très enthousiaste.

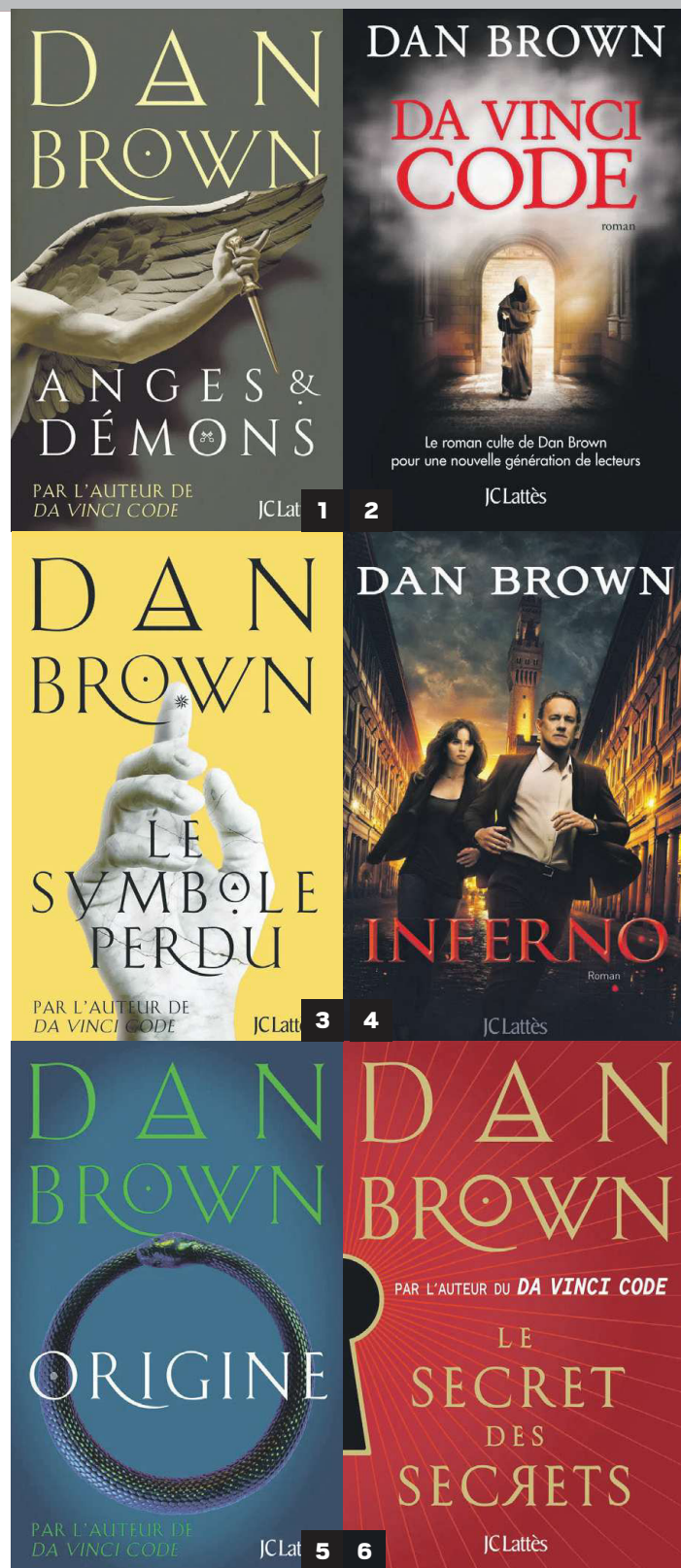
Vous avez étudié la musique, vous jouez du piano quotidiennement.

En quoi cette sensibilité musicale influence-t-elle votre écriture ?

Pour moi, composer une symphonie et écrire un thriller sont deux arts très proches. Dans une partition, vous avez besoin de crescendos, de silences, de thèmes qui reviennent et se transforment. Dans un roman, c'est pareil. Vous ne pouvez pas avoir cinq courses-poursuites d'affilée : il faut des moments calmes, des respirations, des variations. Le rythme est une clé absolue de l'écriture. Je pense souvent mes chapitres comme des mouvements musicaux : poser une question, faire monter la tension, puis offrir une résolution... ou la repousser.

Pensez-vous au lecteur quand vous écrivez ?

Non, étrangement. Quand j'écris, ma seule boussole, c'est mon goût personnel. Est-ce que cette scène m'excite ? Est-ce que ce passage m'ennuie ? Si ça m'ennuie, je l'enlève. Si ça m'enthousiasme, je continue. Quand le livre est fini, je découvre avec étonnement que des millions de personnes ont envie de lire la même chose que moi. C'est un privilège, un miracle presque, mais ce n'est jamais calculé.



LES SIX AVENTURES DE ROBERT LANGDON

1. ANGES ET DÉMONS (2000)

Robert Langdon est appelé à l'Organisation européenne pour la recherche nucléaire après un meurtre marqué d'un symbole Illuminati ; une secte ancestrale menace le conclave au Vatican, et la course s'engage dans Rome pour déjouer l'attentat.

2. DA VINCI CODE (2003)

Au Louvre, le conservateur Jacques Saunière meurt en laissant une série d'énigmes cryptées. À Paris puis à Londres, Langdon et la cryptologue Sophie Neveu remontent une filiation secrète et reconfigurent le mythe du Graal à travers l'art de Léonard de Vinci.

3. LE SYMBOLE PERDU (2009)

À Washington, l'enlèvement du mentor de Langdon l'entraîne dans les sous-sols de la ville aux temples maçonniques. Il sera accompagné par Katherine

Solomon, dont le laboratoire de noétique est visé.

4. INFERNO (2013)

Se réveillant amnésique à Florence, Langdon suit des indices tirés de *L'Enfer* de Dante. La piste le mène à Venise puis à Istanbul, jusqu'à un projet biotechnologique conçu par un transhumaniste, avec une conclusion moralement dérangeante à l'échelle mondiale.

5. ORIGINE (2017)

À Bilbao, l'annonce du prodige de la tech Edmond Kirsch dérape. Accompagné par la directrice du musée Ambra Vidal et une IA, Langdon court entre Bilbao, Barcelone et Madrid autour d'une révélation sur nos origines.

6. LE SECRET DES SECRETS (2025)

À Prague, la conférence de Katherine Solomon vire au cauchemar : meurtre, disparition et manuscrit volé. Langdon, traqué, suit une chaîne d'indices jusqu'à Londres et New York, sur fond d'énigme liée à la conscience. ●

Culture

Richard Linklater

« JE ME SUIS CONNECTÉ À L'ESPRIT

INTERVIEW

MAKING OF

Le réalisateur américain rend hommage à la Nouvelle Vague

INTROSPECTION

Il confesse sa fascination pour la nostalgie et le temps qui passe

C'est le plus français des réalisateurs américains. Et sans doute le plus attachant. Car Richard Linklater n'envisage pas le cinéma autrement qu'avec son cœur. Comme en témoigne son dernier long métrage, *Nouvelle Vague*, qui retrace la genèse d'*À bout de souffle* (1960) de Jean-Luc Godard. Un sujet en or pour le metteur en scène prolifique et passionné d'expérimentation âgé de 65 ans, qui filme avec un enthousiasme et une fougue intacts. Rencontre lors de son passage à Paris.

Comment êtes-vous arrivé dans cette aventure ?

Je voulais étudier le processus de fabrication d'un film mais à partir d'une idée qui ne serait pas la mienne. Je suis avant tout un amoureux du cinéma et je me replonge dans les chefs-d'œuvre qui ont jalonné son histoire, notamment ceux de la légendaire Nouvelle Vague. Je me suis demandé comment ce mouvement avait percuté le monde, et pas seulement la France. Dans les années 1980, alors que j'avais la vingtaine, je me suis emparé de ces images et de toutes les émotions qu'elles provoquaient en moi, c'était magique. J'ai lu les écrits de François Truffaut et je me suis senti pousser des ailes. Avec Jean-Luc Godard, il encourageait à développer la liberté d'expression, à se concentrer sur des récits personnels et à

priori sans potentiel commercial, sur ses propres opinions et perceptions de la société. Un concept résolument punk rock ! Un sentiment de rébellion très excitant flottait dans l'air.

Vous êtes-vous identifié à la méthode peu conventionnelle de Jean-Luc Godard ?

Pour *Slacker* (1991), mon premier long métrage indépendant, je n'avais pas non plus de scénario ! J'avais seulement consigné mes idées dans des carnets et je me débrouillais. J'étais incapable d'expliquer exactement ce que je souhaitais à mon équipe, complètement perdue. (*Rires.*) Je vivais dans ma bulle, j'appartenais à un ciné-club avec des copains. Je n'étais pas critique comme Godard mais exploitant. Ainsi, j'ai programmé 17 de ses classiques au cours d'une rétrospective qui a duré trois mois en 1988 dans un espace situé au-dessus d'un café, à Austin, au Texas, où j'habite. J'en étais fier car on comptait 99 sièges et deux projecteurs 16 mm. Désormais, on possède deux salles de cinéma – bientôt une troisième cet hiver –, trois stations de télévision, un studio, des programmes

« J'ai assumé un travail colossal de recherche et de visionnage »

éducatifs à l'école, on attribue des bourses pour encourager la création. L'Austin Film Society est devenue l'une des organisations les plus importantes dans le domaine aux États-Unis. On a la chance de bénéficier d'un soutien financier. Mais, à l'époque, il n'y avait que mes colocataires et moi dans un grenier. C'est toute ma vie ! Je prends ma mission très au sérieux. Comme les gens de la Nouvelle Vague en leur temps.

Savaient-ils qu'ils susciteraient une véritable révolution ?

Non, excepté Jean-Luc Godard !

(*Rires.*) L'équipe était perplexe et ne se doutait pas de l'influence qu'elle aurait sur l'avenir. Je n'ai jamais eu l'honneur de pouvoir le rencontrer. Il s'est exilé en Suisse dès les années 1990. Quand je fréquentais des festivals où il était en sélection, il ne venait jamais. Mais le personnage véhiculait tellement de mythes que j'avais l'impression de le connaître. Aurait-il approuvé *Nouvelle Vague* ? Je n'aurais pas attendu de réaction de sa part s'il était encore vivant. Je pense qu'il

m'aurait accordé sa bénédiction, mais qu'il n'aurait pas assisté à l'avant-première. Pas son genre. Il allait de l'avant et ne regardait pas en arrière. Je me rappelle le documentaire *Chambre 12, Hôtel de Suède* (1993) sur *À bout de souffle*. Les deux réalisateurs, Claude Ventura et Xavier Villelard, l'ont appelé pour obtenir sa permission. Il leur a juste répondu « Bonne chance ! » et a raccroché. J'ai aussi vu celui d'Agnès Varda et de JR, *Visages, villages* (2017). Ils frappent à sa

porte à l'improviste, il est chez lui mais n'ouvre pas. Je crois qu'il n'aimait pas les surprises. (*Rires.*)

Êtes-vous d'un naturel nostalgique ?

J'ai travaillé sur la notion de temps qui passe dans la trilogie *Before Sunrise* (1995), *Before Sunset* (2004), *Before Midnight* (2013), et surtout dans *Boyhood* (2014). Là, il s'agit de la reconstitution d'une période particulière, et j'imagine comment c'était alors. Je suis revenu dans le passé sur des moments importants de ma propre vie, au lycée ou à l'université. Cette fois, j'ai assumé un travail colossal de recherche, de visionnage, de compilation de photographies où j'ai constaté qu'ils avaient tous le sourire et paraissaient si heureux sur ce plateau, en dépit des quelques frictions. Je désirais retranscrire l'atmosphère de façon précise et détaillée : toutes les anecdotes et répliques sont véridiques. On est allés farfouiller dans les archives de la Cinémathèque française pour lire les rapports qui consignaient les mouvements de caméra, le nombre de prises pour chaque scène et la chronologie du tournage. Un jour, Jean-Luc Godard ne s'est pas présenté, parti pour assister à une projection organisée par Roberto Rossellini ! On a même



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Aubrey Dullin et Zoey Deutch.

Nouvelle Vague ★★★★★

Durant l'été 1959, Jean-Luc Godard, éminent critique à la célèbre revue *Les Cahiers du cinéma*, est prêt à réaliser son premier long métrage : *À bout de souffle*. Sans scénario, il engage Jean Seberg et Jean-Paul Belmondo pour cette passion tragique entre une étudiante et un voyou. « S'ils veulent la Nouvelle Vague, donnons-leur un raz-de-marée ! » Richard Linklater gravit l'Everest en décrivant le tournage du film manifeste qui a révolutionné à jamais l'histoire du septième art. Et son génie est d'avoir trousseé une comédie tout public, et pas seulement réservée à une élite. Il reconstitue à merveille le processus créatif et le chaos qui régnaient alors sur le plateau avec, comme mot d'ordre, deux prises maximum « sinon cela devient mécanique

et on s'éloigne de la vie », Godard se faisant violence et griffonnant sur un morceau de papier la ligne directrice de la journée le matin même par souci de spontanéité, d'authenticité, de liberté et d'énergie. Tant pis pour les faux raccords qui rendent chèvre la scripte, et pour l'absence de moyens qui encourage le formidable chef opérateur Raoul Coutard à déployer des trésors d'ingéniosité pour parer à l'inattendu. À l'arrache ! En noir et blanc et en français, ce *feel good movie* euphorisant et savoureux traduit la générosité, le respect et l'amour de son auteur. ● S. B.

De Richard Linklater, avec Guillaume Marbeck, Zoey Deutch, Aubrey Dullin. 1 h 46. Sortie mercredi.

Cinéma

DE GODARD »

à cœur : elle avait une obligation morale de faire les choses bien vis-à-vis de son patrimoine.

Vous avez choisi vos comédiens en fonction de leur ressemblance avec Jean Seberg et Jean-Paul Belmondo ?

Bien sûr, pour les répliquer le mieux possible et qu'ils soient crédibles. Surtout les seconds rôles comme François Truffaut, Claude Chabrol, Pierre Rissient, Raoul Coutard, Jean-Pierre Melville, Éric Rohmer, Jean Cocteau, Jacques Rivette, Robert Bresson... Ils sont tous là et on devait donc pouvoir les reconnaître, même si j'indique leur nom à l'écran quand ils apparaissent pour la première fois. Je tenais à capturer l'esprit de cette jeunesse, foncièrement optimiste, qui avait l'avenir devant elle. Ils formaient une communauté régie par l'amitié et l'entraide. Même si, après, chacun a cherché sa propre voie, ils se sont tous donnés à fond pour ce projet. J'admire l'industrie du cinéma français qui a toujours soutenu, protégé et encouragé les auteurs. À mes débuts, je n'avais pas de producteur et je payais mes dépenses avec ma propre carte de crédit. *À bout de souffle* a fait des émules. Aux États-Unis, cela nous a offert plus de liberté et de pouvoir pour nous imposer face aux studios, qui considéraient les réalisateurs comme leurs serviteurs. La raison pour laquelle je ne suis jamais allé à Hollywood : le nombre d'hommes d'affaires y est supérieur à celui des artistes ; leur mentalité m'échappe. Moi, c'est à prendre ou à laisser. Je reçois parfois des propositions de super-productions type *Star Wars*, que je m'empresse de décliner...

Comment préparez-vous la suite ?

Alors que *Boyhood* (2014) avait été filmé sur douze ans pour voir grandir mon héros, j'ai lancé *Merrily We Roll Along*, l'adaptation de la comédie musicale éponyme de Stephen Sondheim et George Furth, avec Paul Mescal, dont les prises de vues vont s'étaler sur vingt ans. Si bien que la date de la sortie est calée à... 2040 ! L'intrigue, scindée en neuf sections, dont une prévue pour ce mois de décembre, est celle d'une amitié. Je me délecte à raconter en temps réel, à pénétrer l'intimité et à décortiquer la psychologie de mes personnages, à observer le physique de mes acteurs que j'aime en train de changer. Puis j'ai montré *Blue Moon* à la dernière Berlinale, avec Ethan Hawke. Le biopic du parolier Lorenz Hart, au crépuscule de sa carrière, abandonné par son compositeur de longue date Richard Rodgers, à cause de son alcoolisme. Celui-ci, je vous le prédis, va vous briser le cœur. (Rires.) ●

PROPOS RECUEILLIS
PAR STÉPHANIE BELPÊCHE



STEPHANE KOSSMAN/STARFACE

Zoey Deutch UN NOUVEAU SOUFFLE

RÉVÉLATION La jeune star incarne Jean Seberg à l'écran

Du haut de ses 30 ans, elle a reçu le Hollywood Rising-Star Award au dernier Festival de Deauville. À juste titre, car le talent de Zoey Deutch éclot sous nos yeux dans *Nouvelle Vague*, où elle endosse le rôle de Jean Seberg qui donnait la réplique à Jean-Paul Belmondo dans *À bout de souffle* (1960) de Jean-Luc Godard. À cette occasion, elle a troqué ses cheveux bruns mi-longs pour une coupe courte à la garçonne blond platine, de quoi accentuer la ressemblance avec son modèle. Un tremplin pour la femme originaire de Los Angeles, qui a débuté dans des séries télévisées (dont *The Politician*, sur Netflix) et qui

a de qui tenir : elle est la fille du réalisateur Howard Deutch et de l'actrice Lea Thompson, alias Lorraine, la mère de Marty McFly dans la trilogie *Retour vers le futur* de Robert Zemeckis. Coupée au montage dans *The Amazing Spider-Man* (2012) de Marc Webb, on l'a aperçue dans *Everybody Wants Some !!* (2016) de Richard Linklater et, récemment, dans *Juré n° 2* (2024) de Clint Eastwood.

« Interpréter et pas imiter »
Cette fois, elle est quasiment de chaque plan. « Richard m'avait parlé du projet il y a déjà dix ans, explique-t-elle. J'étais excitée à l'idée de jouer une femme ayant

existé. À condition de l'interpréter, et pas de l'imiter. Une partie du travail est fait, on n'a pas à créer des souvenirs, des expériences et des traumatismes comme quand on compose un personnage de fiction. Jean était sceptique, elle se demandait ce qu'elle fichait dans cette curieuse entreprise et si elle allait aboutir. Elle sortait d'une collaboration houleuse avec Otto Preminger, strict et rigide, qui l'avait martyrisée à deux reprises [sur *Sainte Jeanne* en 1957 et *Bonjour tristesse* en 1958, NDLR]. On comprend qu'elle ait été un peu désarçonnée par la méthode de Godard de commencer chaque jour de tournage à l'instinct, sans réfléchir ! » ● S.B.

Richard Linklater au 79^e Festival de Cannes, où il présentait *Nouvelle Vague*.

SHOOTPIX/ABACA

obtenu l'autorisation d'emprunter la caméra d'origine. J'avais vraiment l'impression de toucher une relique et de me connecter à l'esprit de Godard. J'ai essayé de me conformer à ses directives et je me suis bien amusé.

Vous avez filmé à Paris et en français. Vous êtes bilingue désormais ?

Absolument pas ! On a répété pendant plusieurs semaines, mes acteurs se sont beaucoup investis, alors je m'efforçais de les mettre les plus à l'aise possible. On communiquait sans trop de souci. En revanche, j'ai effectué le montage avec les sous-titres ! Ma productrice, Michèle Halberstadt (ARP Sélection), qui a connu personnellement Jean-Luc Godard et a supervisé l'écriture du scénario en partageant son vécu, me servait parfois de traductrice. Souvent, quand les cinéastes s'illustrent dans une autre langue que la leur, le résultat n'est pas génial, je songe à Rainer Werner Fassbinder ou Wong Kar-wai. J'espère que cela ne sera pas mon cas. C'était touchant car nous avons œuvré à 200 mètres du cimetière du Montparnasse où est enterrée Jean Seberg, alors je lui rendais souvent visite. J'avais l'avantage que toute mon équipe était française et prenait cela très

PARAMOUNT PICTURES PRÉSENTE
UN FILM DE JACK CLAYTON
D'APRÈS LE ROMAN DE F. SCOTT FITZGERALD
ROBERT REDFORD ET MIA FARROW
GATSBY
LE MAGNIFIQUE

BLUMA FILMS

DE RETOUR AU CINÉMA LE 8 OCTOBRE

Culture Cinéma/Danse

« Tron : Ares » RETOUR VERS LE FUTUR

SCIENCE-FICTION Ce troisième opus détaille les enjeux de l'intelligence artificielle

En 1982, un film révolutionnait l'histoire du cinéma en ayant recours pour la première fois à des effets spéciaux générés par ordinateur : *Tron*, de Steven Lisberger. Ce conte visionnaire préfigurait l'importance qu'allaient occuper le jeu vidéo et la réalité virtuelle dans notre quotidien, à travers l'histoire de Kevin Flynn, un programmeur informatique incarné par Jeff Bridges, qui se retrouvait dématérialisé et emprisonné à l'intérieur du système qu'il avait conçu. Un concept avant-gardiste voire abstrait pour l'époque, si bien qu'il a fallu patienter vingt-huit ans avant l'arrivée d'une suite, *Tron : L'Héritage* (2010), par Joseph Kosinski. Laquelle émettait déjà l'hypothèse de l'avènement d'une intelligence artificielle gagnant son indépendance.

Aujourd'hui, alors que débarque en salles le troisième volet de la saga culte, ce n'est quasiment plus de la science-fiction. En cela, *Tron : Ares* s'avère passionnant. Ce récit d'anticipation figure deux géants de la tech concurrents cherchant à s'emparer du code de la permanence, qui leur permettra de stabiliser leurs créations numériques, fabriquées à l'aide d'imprimantes 3D géantes, dont l'espérance de « vie » dans notre monde n'excède pas vingt-neuf minutes. D'un côté, l'idéaliste Eve Kim, qui rêve d'accomplir des progrès scientifiques et médicaux pour changer le destin de ses concitoyens. De l'autre, l'ambitieux Julian Dillinger, qui veut vendre ses services à l'armée américaine. En référence au dieu de la guerre grec, il nomme Ares un logiciel de sécurité ultraso-

phistiqué. Ce dernier apprend à grande vitesse : au lieu de suivre à la lettre les directives, il décide seul et devient autonome. Considéré comme défaillant, il acquiert l'empathie et s'engage dans une course contre la montre pour ne pas être effacé définitivement...

Un trip sensoriel

Rythmé par la musique électronique géniale de Nine Inch Nails, succédant avec panache à Daft Punk, qui avait signé la bande originale virtuose de *Tron : L'Héritage*, le long métrage conjugue un spectacle

Des trucages impressionnants, des images jamais vues ailleurs

visuellement sublime avec des thématiques contemporaines puissantes, un projet porté depuis neuf ans par Jared Leto, à la fois producteur et rôle principal. Un trip sensoriel, stylé et généreux, qui repousse les limites de l'imagination et fait preuve de sagesse. Aux manettes, Joachim Ronning, réalisateur norvégien de 53 ans qui avait déjà travaillé plusieurs fois avec Disney (propriétaire de la franchise *Tron*), notamment pour *Pirates des Caraïbes : La Vengeance de Salazar* (2017). « Jared m'a engagé, précise-t-il. Sans lui, je ne suis pas sûr que *Tron : Ares* aurait vu le jour. C'est le gardien de la flamme ! Je me suis senti privilégié de

collaborer avec un acteur de son calibre. Mais j'avais peur car, pour moi, *Tron* est un chef-d'œuvre, vénéré par des fans hyper exigeants auxquels j'appartiens. Je n'avais pas le droit à l'erreur. »

Selon lui, il a apporté davantage d'émotions aux personnages. « Dans les précédents épisodes, je trouvais que cela manquait un peu de cœur, souligne-t-il. Bien sûr que la question centrale reste l'IA et l'illusion qu'on la contrôle, mais je m'intéresse davantage à la trajectoire d'Ares, qui découvre ce que signifie être humain. » De la disquette au cloud, l'univers de *Tron* donne à chaque fois un avant-goût de ce qui nous attend, tout en nous mettant en garde contre certaines dérives. « Il y a encore trois ans, l'intelligence artificielle relevait encore du fantasme, poursuit-il. Maintenant, des millions de gens l'utilisent tous les jours. Je suis mitigé pour ma part. Dans l'industrie du cinéma, on a besoin de garde-fous pour préserver des emplois menacés par le recours à cet outil pratique et économique. Mais l'IA ne peut pas encore battre des artistes en chair et en os. » À l'instar des cadors d'ILM (Industrial Light & Magic), qui ont élaboré les trucages impressionnants : ils devaient relever le défi de dévoiler des images encore jamais vues ailleurs. « Ils considèrent le premier *Tron* comme le Saint Graal, et leurs prédécesseurs étaient des pionniers. On disposait d'un gros budget, alors ils se sont lâchés ! » ●

STÉPHANIE BELPÊCHE

Tron : Ares. De Joachim Ronning, avec Jared Leto, Greta Lee, Gillian Anderson. 1 h 59. Sortie mercredi.



Des garçons torse nu remplacent les danseuses en tutus blancs du ballet original.

JOHAN PERSSON

« Swan Lake » LE LAC DU CYGNE

CLASSIQUE Succès à l'international, la version masculine de l'œuvre de Tchaïkovski s'installe à la Seine musicale

C'était il y a déjà trente ans. Matthew Bourne a cette idée folle un jour de réinventer le mythique *Lac des cygnes*, mis en mouvements par Marius Petipa et en musique par Tchaïkovski. Et pas de n'importe quelle façon : plus de danseuses en tutus blancs avec minoches duveteuses sur les oreilles qui semblent glisser sur l'eau, mais des garçons torse nu en pantalons larges à plumes qui bondissent dans les airs. « Trois ans avant, on m'avait demandé de monter une nouvelle version de *Casse-Noisette* pour un festival, se souvient le chorégraphe anglais. J'avais été très surpris qu'on fasse appel à moi car j'avais une toute petite compagnie et je n'avais jamais créé un ballet en plusieurs actes. Cela a été un joli succès et comme j'avais un peu plus d'argent, j'ai eu envie de me lancer dans *Swan Lake*. » Offrir une version masculine lui semblait intéressant car il pouvait imaginer une gestuelle inspirée des cygnes. « Je connaissais très bien le ballet de 1877 et j'aimais l'idée d'un prince attiré par quelque chose qu'il ne pouvait pas être, un animal libre et léger. »

Audace et polémique

Il ne savait comment cette vision audacieuse serait accueillie, mais pour lui c'était le moment d'oser. En faisant preuve d'un grand respect pour l'œuvre originale : « Comme à mon habitude, j'ai écouté ce que racontait la musique et elle était pleine de rebondissements. Elle m'a servi de script pour écrire une histoire différente, mêlant romance universelle, moments d'humour et passages dramatiques. » Certains amateurs de danse ont été déstabilisés, d'autres même choqués : « Beaucoup imaginaient que ce serait une sorte de show caricatural, avec des drag queens en tutus. D'autres ont été surpris de découvrir le look très sévère des nouveaux cygnes, avec leurs nez maquillés de noir pour figurer un bec. Des petites

filles quittaient la salle en pleurs, des gens partaient au milieu du ballet en râlant... » Mais *Swan Lake* a rempli les salles à travers toute l'Angleterre, porté par le film *Billy Elliot* (1999) auquel il offre sa dernière image, avec son danseur exécutant un magnifique grand jeté face à la caméra de Stephen Daldry. « Notre meilleure publicité dans le monde entier alors que le spectacle commençait à tourner », assure-t-il.

« Notre meilleure publicité a été le film "Billy Elliot" »

Matthew Bourne

La polémique est désormais loin et c'est en famille qu'on va aujourd'hui voir une œuvre qui est désormais presque un classique. Et qui n'est pas destinée aux simples amateurs de danse. « Le public est très large et *Swan Lake* attire des gens qui veulent vivre une expérience différente et unique, se réjouit Matthew Bourne. Et puis je veille à remanier régulièrement les mouvements et les décors, pour rester en phase avec les évolutions de la société. Les artistes, eux non plus, ne sont plus les mêmes : la nouvelle génération a l'habitude de travailler avec des chorégraphes contemporains aux langages très variés, leurs corps sont donc plus modulables. Alors qu'il y a trente ans, il était difficile de trouver 14 garçons prêts à incarner des cygnes, aujourd'hui les candidats sont très nombreux, venant du monde entier. Et souvent ils disent que ce ballet change leur façon de voir la danse, et même de voir la vie. » ●

BARBARA THÉÂTE

« *Swan Lake* ». À La Seine musicale du 9 au 26 octobre. 2 h 30 (avec entracte). laseinemusicale.com



Tron : Ares, troisième volet de la saga culte, célèbre pour ses effets spéciaux avant-gardistes.

DISNEY

UNE SERIE CANAL+

THE NARROW ROAD

LE TEMPS D'UNE GUERRE, LE POIDS D'UNE VIE

DES LE 9 OCTOBRE
SEULEMENT SUR

CANAL+

Culture Théâtre

EN SCÈNE

On aime Passionnément ★★★★★ Beaucoup ★★★
Bien ★★ Un peu ★ Pas du tout ☆



JEAN-PHILIPPE LARRIBE

La disparition de Josef Mengele ★★★★★

Il reste encore un mois pour découvrir ce seul-en-scène bouleversant, adapté du roman éponyme d'Olivier Guez, prix Renaudot 2017. La figure de Josef Mengele est tristement connue : celui que ses victimes appelaient « l'ange de la mort » a commis les pires atrocités sur les camps où il officiait comme médecin SS. Sa fuite en Amérique du Sud, où il passera trente ans sans être inquiété, l'est beaucoup moins. Débit rapide, Mikaël Chirinian raconte cet exode terriblement rocambolesque en Argentine, au Paraguay, au Brésil, hauts refuges des dignitaires nazis. L'un d'entre eux y signe même des autographes. Pour livrer une telle performance, aussi sensible que percutante, le comédien, qui a adapté lui-même le texte sur scène, se livre à un magnifique jeu d'équilibriste à l'émotion maintenue, implacable rappel d'une histoire pas si lointaine que cela. ● A. B.

À La Pépinière Théâtre (Paris 2°).
1 h 15. Jusqu'au 22 décembre.
theatrelapepiniere.com



FÉNELIPE MARGADÉ

Fin, fin et fin ★★

Depuis son pupitre, le président, nerveux, s'adresse aux Français. « L'heure est grave : la fin du monde est arrivée », annonce-t-il avant de perdre totalement son calme. On le retrouvera un peu plus tard errant dans les rues, transformé en mort-vivant. À cette nouvelle, trois amis prennent leur voiture pour aller pique-niquer une dernière fois ensemble à la plage, alors qu'une contrôleuse de train détient peut-être l'avenir de l'humanité entre ses mains. Écrite et mise en scène par Lancelot Cherer, cette comédie potache, pastiche entre le soap, le film de zombie et le genre catastrophe, réussit avec quelques accessoires seulement à livrer une farce apocalyptique à apprécier au dixième degré, un peu foutraque mais joyeusement décalée. Tous les rôles sont interprétés par trois comédiens survoltés... À mourir de rire. ● A. B.

Au théâtre Lepic (Paris 18°). 1 h 15.
Jusqu'au 30 novembre. theatrelpic.com



BRUNO MARTIN

Rod Paradot
au Bel-Ami, à Paris,
le 19 septembre.

Rod Paradot LA FORCE TRANQUILLE

PORTRAIT Le comédien opère son grand retour sur les planches avec « Killer Joe », une pièce sous tension jouée au théâtre de l'Œuvre

Dès son premier rôle au cinéma, dirigé par Emmanuelle Bercot dans *La Tête haute*, il décrochait en 2016 un César, celui du meilleur espoir masculin. Dès ses premiers pas sur scène deux ans plus tard, dans *Le Fils* de Florian Zeller, il était récompensé par le Molière de la révélation théâtrale. Rod Paradot n'a pas ménagé son entrée, fracassante dans le métier, après avoir été repéré dans le lycée où il passait un CAP en menuiserie. Depuis, il a continué à tourner pour la télévision ou le grand écran, à l'affiche de *Luna*, *Apaches* ou *Balle perdue*, sur Netflix. Mais il n'était pas encore remonté sur les planches. C'est désormais chose faite grâce à Patrice Costa qui le met en scène dans *Killer Joe*, aux côtés de Benoit Solès, Pauline Lefèvre, Olivier Sitruk et la jeune Carla Muys. « Je sais que je suis attendu au tournant, confie-t-il. Il va falloir montrer que j'ai bien mérité ces récompenses. Mais c'est une bonne pression. Et à côté de Benoit Solès qui en collectionne quatre, des Molières, je reste un petit joueur ! »

Pour la première fois adaptée en France, cette pièce choc de Tracy Letts (déconseillée aux moins de 16 ans) convoque à la fois l'univers barré des frères Coen et la puissance d'un Steinbeck pour raconter l'Amérique des laissés-pour-compte, la pauvreté, la violence, aussi âcre et poisseuse que la poussière qui s'infiltre à l'intérieur des mobil-homes défraîchis. Rod Paradot incarne Chris, un jeune homme poursuivi par des créanciers. Pour rembourser sa dette et sauver sa peau, il compte sur l'assurance vie de sa mère, une somme qu'il ne pourra récupérer qu'une fois cette dernière morte. Il engage alors Joe, flic la journée et tueur à gages le reste du temps. Et avec celui que l'on surnomme

« Killer Joe », aucun retour en arrière n'est envisageable. « La pièce est tellement noire et hallucinante qu'elle en devient très drôle, explique-t-il. Par la lâcheté de certains personnages, par leur bêtise aussi. J'ai souvent joué des gars à problèmes, mais jamais à ce point-là ! Le désespoir l'amène à franchir beaucoup de lignes. »

Du genre instinctif, le comédien dégage une sensibilité brute, mélange de virilité et de douceur. À son cou, il porte un surprenant collier de perles que lui a offert Amaury Foucher (*La Pampa*) pendant une soirée. « Je n'aurais pas forcément osé en porter, mais avec une petite chemise, ça passe bien », dit-il. Et sur son mollet, il s'est fait tatouer une « fleur d'octobre », à l'occasion de la naissance de sa

« Quand j'ai quelque chose en tête, je tiens bon jusqu'à l'obtenir »

fillette ce mois-là, il y a trois ans. Son prénom est écrit sur l'un des pétales, à peine visible. La paternité et les rapports filiaux sont des thèmes qui reviennent régulièrement dans ses choix de rôles. Pour accompagner ses premiers pas sur grand écran, Rod Paradot avait eu comme parents de cinéma Catherine Deneuve et Benoît Magimel. Mais pour lui, le modèle ultime, en haut de son panthéon, reste Jean-Paul Belmondo. Il a eu la chance de le rencontrer grâce à Antoine Duléry, son partenaire dans le film *Umami*. Ce dernier apprend qu'il en est fan et organise un déjeuner à trois. Lors de leur rencontre, Bébél lui dit qu'il le trouve génial et qu'il doit continuer. Il serait même heureux de tourner un

jour avec lui. « Je lui en dois une, à Antoine, confirme Rod Paradot. Ce moment magique restera gravé à vie mais je n'ai pas osé rappeler Jean-Paul [Belmondo, NDLR] après. Je suis très pudique. Après *La Tête haute*, j'avais le numéro de Catherine [Deneuve] mais je ne lui ai jamais envoyé de message, par crainte de la déranger. »

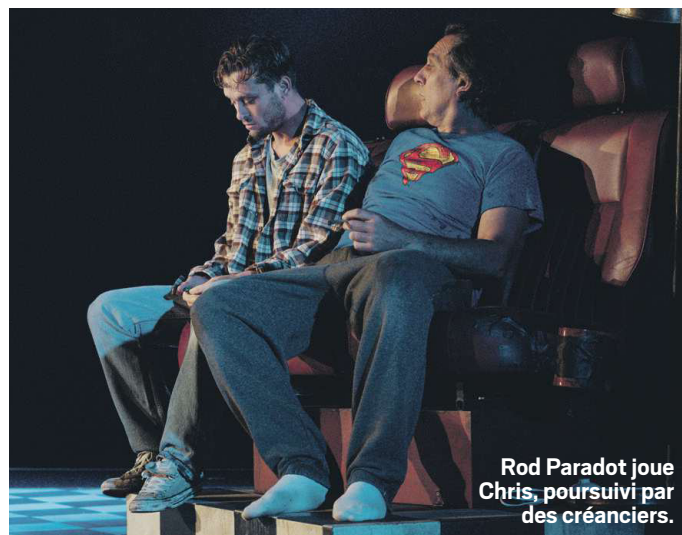
Le comédien a aussi son côté Killer Joe. Ce n'est pas un hasard si on le surnommait « Rodweiler » à l'école, à l'image des rottweilers, ces chiens qui ne lâchent jamais rien. « Je suis béliet, précise-t-il. Quand j'ai quelque chose en tête, je tiens bon jusqu'à l'obtenir. J'avais ce côté teigne mais je n'ai jamais été un bagarreur. J'étais plus du genre à discuter qu'à me battre. » Plus mignon, du côté de sa famille, on lui donnait du « Rondoudou », d'après un Pokémon. Sa mère a arrêté de l'appeler ainsi mais elle reste son plus grand soutien. Elle assiste à toutes ses avant-premières et a couvert les murs de son salon de photos de son fils.

Trentenaire l'année prochaine, Rod Paradot a fêté ses dix ans de

carrière. « Tout est passé si vite, analyse-t-il. J'étais jeune et innocent, séduit par les paillettes. Les périodes plus calmes ne sont pas faciles à gérer. Il faut être bien accroché, avoir un bon entourage. Si vous ne tournez pas, on vous oublie. Il faut donc bosser dur, lire des scénarios, rencontrer du monde... » Le comédien ne manque pas de projets. Il va tenir l'un des rôles principaux, celui d'un avocat, dans le premier film de Luna Ribeiro, *Rendre les coups*. On le retrouvera également bientôt dans un thriller, *Gibier*, aux côtés d'Olivier Gourmet et Kim Higelin. « Je viens aussi d'essayer un refus, après avoir passé des essais pour un gros projet avec un très beau casting. Mais je n'ai pas l'intention d'abandonner. Je pense que je vais envoyer une lettre au réalisateur. Je vais faire une « Raphaël Querard » : si on me ferme la porte, je reviens par une fenêtre ! » ●

ALEXANDRE BAUER

« Killer Joe ». Au théâtre de l'Œuvre (Paris 9°). 1 h 30. Jusqu'au 4 janvier 2026. theatredeloivre.fr



Rod Paradot joue
Chris, poursuivi par
des créanciers.

PATRICK FOUQUE

Le Journal du Dimanche & LE JDNEWS

L'actualité sans concession.
L'information portée par un regard optimiste.



99€/an
au lieu de 139€

Les avantages de votre abonnement

- ✓ **Chaque semaine**, votre **JDD** et votre **JDNews** livrés chez vous, le dimanche en Ile-de-France et le mardi dans le reste de la France.
- ✓ **Les versions numériques du JDD** le samedi soir, **et du JDNews** le mardi soir, en avant-première sur le site et l'application.
- ✓ **Accès illimité à tous nos articles**, avec publicité allégée.

PROFITEZ DE L'OFFRE COUPLÉE

Le Journal du Dimanche **LE JDNEWS**

Je m'abonne à l'abonnement intégral **papier + numérique** et je choisis l'offre qui me convient :



L'OFFRE ANNUELLE

soit 99€/an au lieu de 139,00€

Je joins mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre du JDD / JDNews

OU

Je règle en ligne par carte bancaire  (plus sécurisé, plus rapide), en me connectant sur **abo.lejdd.fr**

ou en scannant le QR code ci-contre



BULLETIN D'ABONNEMENT

À RETOURNER sous enveloppe **AVEC AFFRANCHISSEMENT** à :

LE JDD / LE JDNEWS - Service Abonnements - 60647 Chantilly Cedex

PRÉNOM*

NOM*

Code offre : JD1018

ADRESSE*

CODE POSTAL*

VILLE*

Pour bénéficier des avantages numériques, votre email est indispensable.

Indiquez aussi votre numéro de mobile pour faciliter la gestion de votre abonnement.

EMAIL* :

TÉL :

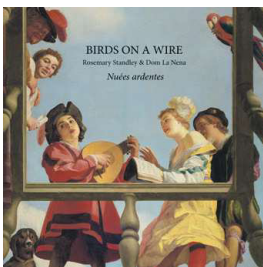
*champs obligatoires

Le JDD et Le JDNEWS sont édités par Lagardère Média News, RCS Paris 834 289 373 - 2 rue des Cévennes 75015 Paris (tél : 01 87 64 68 11) - TVA FR 23 834 289 373. L'offre est valable jusqu'en décembre 2025. Après enregistrement du règlement, réception du 1er No sous 4 semaines maximum. L'envoi de votre bulletin vaut prise de connaissance et acceptation des CGV, accessibles sur www.jdd.fr/cgv. Abonnement résiliable à tout moment (remboursement des Nos non reçus). Vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours après réception du 1er No (cf. formulaire de rétractation sur www.jdd.fr/retractation). En cas de litige, vous pouvez saisir le médiateur de la consommation (CMAP, 39 avenue Franklin D.Roosevelt, 75009 Paris au 01 44 95 11 40 ou email : cmap@cmapp.fr). DPO : donneespersonnelles@lagarderenews.com. Ces données sont destinées à l'éditeur, responsable de traitement, et à ses prestataires pour gérer votre abonnement, et pour vous adresser des communications postales et électroniques à des fins de prospection commerciale de ses produits et services. Vous pouvez exercer votre droit d'opposition à la prospection commerciale, et vos droits d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation et de portabilité de vos données, à l'adresse postale ou email du DPO ci-dessus. Pour en savoir plus sur le traitement de vos données, voir notre charte données personnelles : lejdd.fr/cdp. Pour tous renseignements sur votre abonnement : 01 87 64 68 11. Au terme de la formule d'abonnement annuel, votre abonnement sera prolongé par reconduction tacite pour des périodes successives de même durée, sauf si vous le résiliez. Vous serez informé par écrit (courrier ou email) un mois avant le terme de la période d'abonnement, de la possibilité de ne pas reconduire le contrat.

Culture Musique

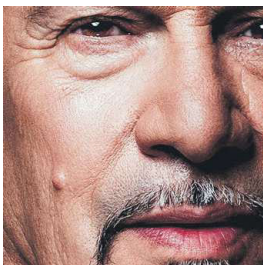
À ÉCOUTER

On aime Passionnément ★★★★★ Beaucoup ★★★
Bien ★★ Un peu ★ Pas du tout ☆



Nuées ardentes ★★★★★ Birds on a Wire (Pias)

Arrêtez tout et rendez-vous directement à la plage 11 du troisième album du duo Birds on a Wire : *Perlimpinpin*, voix, violoncelle et premier frisson qui naît à travers cette relecture du chef-d'œuvre de Barbara. L'instrument contre la violence, le vibrant contre la vitesse. On les aimait déjà avant de les connaître, ces deux chanteuses, l'une franco-américaine, issue du groupe Moriarty, Rosemary Standley, et l'autre franco-brésilienne, Dom La Nena, armée de son violoncelle, pour avoir choisi comme nom de baptême une chanson de Leonard Cohen. On avait continué de les aimer à travers John Lennon, mais aussi avec cette merveille de Tom Waits, *All the World Is Green*. Les deux trouvères nous invitent à un voyage élégiaque, quasi mystique, entre le menuet et la cantate, dans un répertoire oscillant entre The Doors (*People Are Strange*), Bobby Lapointe (*La Peinture à l'huile*) ou Bronsky Beat (*Smalltown Boy*). La Maîtrise de Radio France, dirigée par Sofi Jeannin, achève de dessiner le tableau d'une pureté transcendante. ● L.P.



Grandeur nature ★★★ Florent Pagny (Universal)

Finalement, Florent Pagny serait-il un homme de gauche ? Enfin pas cette gauche qui a échoué à comprendre le monde dans lequel notre civilisation est plongée depuis l'avènement des robots : l'adversaire, c'est l'algorithme, cet être numérique que semble défier tout au long de son 22^e album studio l'artiste à la voix de Caruso. Il le chante dans ce qui semble déjà être un tube : *Un peu d'altitude*. Ou bien dans *Le Braquage des sentiments*, sur la commercialisation de nos âmes sur les réseaux sociaux. Si les noms de Vianney, Marc Lavoine ou Paul Ecoles attireront l'œil dans ce disque entrecoupé d'interludes composés par Alain Lanty, c'est surtout la qualité des chansons qui a prévalu ici. Dans un lyrisme sentant bon la première prise, les titres se déploient à travers leur environnement organique – mélodie, texte, récit vocal. Finalement, quoi de plus subversif que de revenir à la biologie d'une voix ne craignant que de se laisser enfermer dans le nombril algorithmique ? ● L.P.

Vanessa Paradis UN ÉCRIN POUR SA VOIX

RENAISSANCE La chanteuse s'émancipe dans une féminité délestée de toute minauderie sous le regard bienveillant d'Étienne Daho

Cet été, les autoradios des Twingo de location arboraient un sourire grand comme les virages sur des routes de montagne : Vanessa Paradis était de retour au sommet avec un single apte à vous clouer pour le restant de la journée sur votre siège de voiture. *Bouquet final*, avec sa guitare funky et ses pointes de cordes relevées de chœurs printaniers maison, ne raconte pas seulement l'histoire d'une femme envoyant gaillardement bouler le premier tocard venu avec son paquet de roses, il réinstallait une icône au centre du jeu. Il n'était soudain plus question d'une célébrité jouant les plantes vertes au premier rang des défilés haute couture. Par ce tube inespéré après une série de pétards mouillés, la chanteuse rappelait de quel sacré grain de voix elle était dotée.

La moitié des titres de l'album est de la plume de la chanteuse

Et il fallait bien l'aide d'Étienne Daho et de son comparse Jean-Louis Piérot pour en saisir toute la musicalité sur un texte tressé au millimètre par le parolier Doriand. « *C'est très rare, mais j'ai écrit ce texte d'un jet comme si la main de Vanessa me guidait*, nous dit l'artisan du succès de Julien Doré ou de Mika. *Je l'entendais dans ma bouche tandis que j'écrivais. Vanessa Paradis est, à mon sens, la plus grande interprète féminine actuelle en France. Quand elle reprend du Barbara, elle est capable de la faire oublier pour en faire une chanson de Vanessa Paradis.* »

Œuvrer pour la chanteuse, c'est faire oublier, en les évoquant, toute une série de visages qui hantent le paysage français depuis bientôt quarante ans entre les rubriques people de passions tumultueuses et le *name-dropping* de légendes musicales assez encombrantes pour espérer y trouver un brin de respiration. Vanessa Paradis, c'est notre Antoine Doinel de la chanson, une chenille prise dans les phares d'une notoriété trop tôt acquise dans les émissions de Jacques Martin pour s'autoriser à éclore. Bien sûr, *Joe le taxi* sur un texte de Roda-Gil ; bien sûr, *Tandem* par Serge Gainsbourg ; bien sûr, *Be My Baby* par Lenny Kravitz... Mais, à 52 ans, est-il encore raisonnable de jouer les Lolita minaudant devant un micro pour affoler de vieux dégueulasses ?

Habits à sa mesure

Étienne Daho l'avait d'abord invitée à un duo sur son précédent disque éponyme, *Tirer la nuit sur les étoiles*. Pour ce huitième album rompant sept ans d'absence après le flop commercial – et quelque peu injuste – de l'objet *Les Sources*, couché par son

chéri Samuel Benchetrit, le chef de file de la pop française semble avoir aidé la chanteuse à envoyer valdinguer son vestiaire d'ex-Lolita sur le retour pour enfiler des habits plus à sa mesure. Comme il le fit avec Sylvie Vartan, Brigitte Fontaine ou Dani, le musicien et producteur a conjugué au temps présent ce qu'une voix peut nous dire quand elle se débat avec des fantômes. Et, dans un précipité jetant insolemment des œillades au passé, Étienne Daho s'est amusé à jouer au chat et à la souris avec un oiseau chantant peuplé de références. C'est *Rendez-vous* et son parfum The Ronettes ; c'est *Make You Mine*, très Velvet Underground...

On pourra même entendre, dans ce recueil de douze titres mêlant le français et l'anglais pour l'une des rares, sinon uniques, artistes françaises à avoir décroché un numéro 1 outre-Manche avec son liminaire *Joe le taxi*, des basses au médiateur très *Melody Nelson* (*Le Retour des beaux jours*) au milieu de guitares hendrixiennes wah-wah et de rythmiques trip-hop toutes bristolienues (*Les Initiales des anges*). Mais toute l'ingéniosité d'Étienne Daho aura été de permettre à l'interprète

régnant perpétuellement sous le joug de pygmaliens masculins de renouer avec ses talents inexploités de compositrice. Dans la pièce qu'il lui avait écrite en 2021 sous le titre *Maman*, Samuel Benchetrit n'avait rien trouvé de plus inspirant que d'en faire un personnage de femme qu'un homme prend tout d'abord pour une prostituée avant de vouloir s'en faire adopter. *La Maman et la putain*, donc.

Protéiforme

C'était oublier qu'elle était bien plus qu'une interprète. L'album *Bliss*, couché aux prémices de son idylle avec Johnny Depp, nous avait déjà laissé entrevoir un talent caché. La moitié des titres de l'album qui nous intéresse aujourd'hui est de sa plume : *Trésor* n'aura pas à rougir au milieu de ses classiques quand elle démarrera, le 26 mars prochain, sa prochaine tournée à Aix-en-Provence.

Et Vanessa Paradis a mis les mains dans le cambouis. Ainsi, elle ne se contente pas de chanter : elle joue de la guitare, des claviers et arrange même des parties de cuivres pour cet album enregistré entre Paris (le studio Motorbass) et Londres (les stu-

dios Abbey Road pour les cordes). Elle met même le pied à l'étrier à ses enfants, Jack pour le titre *Éléments* et Lily-Rose pour *I'm Alive...* Délestée de toutes ses postures et afféteries qui pouvaient agacer par le passé, elle se dévoile ainsi en majesté – cordes et tout le toutim – dès le titre d'ouverture, *Cœur ardent* : « *Soudain, j'entre dans la lumière / Le souffle court, le cœur battant / Dans le noir, il y a ce cœur ardent / Qui m'attend depuis longtemps.* » Fallait-il d'abord éteindre la lumière pour enfin y voir clair ? Très certainement. ●

LUDOVIC PERRIN



Le Retour des beaux jours ★★★★ Vanessa Paradis (Universal)

Avec *Le Retour des beaux jours*, la chanteuse renoue avec ses talents de compositrice.

KARIM SADU

Culture Séries

Fabien Frankel en détective séduisant et mystérieux.



HBO MAX

Fabien Frankel UN FRENCHY À SUIVRE

HBO MAX Ce fils d'une publicitaire française et d'un acteur britannique se distingue dans l'un des polars phares du moment

Task ★★★

À côté des têtes d'affiche, Mark Ruffalo et même Tom Pelphrey (*Ozark*), son nom est loin d'être le plus ronflant du casting. Mais le rôle de Fabien Frankel, celui d'un détective à la personnalité aussi complexe qu'ambiguë, participe grandement au succès de *Task* (« mission », en français), la nouvelle pépite signée HBO Max. Une histoire de flics, de dope, de braquages, mais pas que. Avant tout parce que le créateur de la série, Brad Ingelsby – à qui l'on doit déjà *Mare of East-town* (2021), l'excellent polar porté par Kate Winslet –, a mis les moyens pour tendre vers un réalisme cru et saisissant. « Pour ça, nous avons passé énormément de temps avec la police de Philadelphie en amont du tournage, confie Fabien Frankel dans une langue de Molière impeccable, sa mère étant une publicitaire française. On s'est entraînés avec eux, on dînait même au restaurant

ensemble. Et sur le plateau, ils étaient là pour nous guider dans notre jeu presque à chaque scène. »

Deux écorchés vifs

Ici, on suit donc un voleur pas comme les autres, Robbie (épaulé par son ami Cliff), qui profite de son job d'éboueur pour repérer les planques de dealers de fentanyl lorsqu'il ramasse les poubelles avec son camion, pour mieux revenir les braquer ensuite. Un père de famille invisible et oublié dans l'Amérique d'aujourd'hui, s'estimant victime d'une injustice sociale qu'il combat à sa manière. Sur ses traces : Tom, un agent du FBI incorruptible, marqué par des drames personnels et placardisé par sa hiérarchie, mais toujours aussi investi dans son devoir et sa volonté de faire respecter la loi. Deux hommes, deux écorchés vifs, chacun dans leur monde, que la vie va confronter. Côté police, le personnage incarné par Fabien Frankel détonne : séducteur, mystérieux et franc-tireur, ce brun

ténébreux aux faux airs de Ricky Martin interroge de bout en bout. Avant *Task*, celui qui a passé son adolescence entre la France et le Royaume-Uni s'est fait connaître du grand public en interprétant Ser Criston Cole dans *House of the Dragon* (depuis 2022), le préquel de *Game of Thrones*. « Ça a changé ma carrière et ma vie », reconnaît le comédien de 31 ans, sourire en coin.

« Si le cinéma français faisait appel à moi, j'en serais enchanté »

Une vie d'abord entamée par un drame épouvantable. En 1996, alors qu'il n'a que 2 ans, son père, Mark Frankel (un acteur anglais relativement connu à l'époque) décède à 34 ans, percuté de plein fouet par un camion. Sa mère est alors enceinte de son petit frère, Max, qui voit le jour peu après. Moins de deux décennies plus tard, Fabien reprend le flambeau du patriarche devant les caméras. Un destin calculé ? « Consciemment ou pas, ça a forcément eu un impact sur mes choix, juge-t-il. Inévitablement, sa mort m'a énormément affecté. Et peut-être qu'au fond de moi, il y a cette envie de finir ce qu'il avait commencé. D'autant plus que pour l'honorer, ma mère a fait de mon frère et moi des cinéphiles. À la maison, les films étaient devenus une obsession. »

Qu'elle les emmène dans les salles obscures ou qu'elle mette la séance du soir à la télévision, le

choix était (presque) toujours... français ! « J'ai grandi avec vos films, confie-t-il, notamment ceux avec Louis de Funès, que j'ai vus et revus, puis ceux de Céline Sciamma, ou encore de Jacques Audiard, que j'admire. » Alors quand il croise la route de Tahar Rahim sur le tournage du *Serpent* (Netflix), en 2021, dans lequel il décroche un petit rôle, Fabien Frankel jubile : « J'ai passé des heures à lui poser des questions sur le tournage d'Un prophète. Je l'ai vu au moins cinq fois, c'est mon film culte ! » Son rêve aujourd'hui : continuer à percer en son royaume, certes, mais aussi, pourquoi pas, « conquérir » le pays de maman. « Si le cinéma français faisait appel à moi, j'en serais enchanté », lâche-t-il en passant, le regard empreint d'émotions...

En attendant un vrai premier rôle, en France ou ailleurs, le comédien déploie (brillamment) sa palette dans *Task*. Loin des standards, ces sept épisodes se distinguent par une profondeur psychologique et un réalisme qui prend aux tripes. À l'image du personnage de Fabien, ceux campés par nos deux héros en collision, Mark Ruffalo et Tom Pelphrey (magistral), constituent un délice de nuances. Entre vulnérabilité et détermination, sur fond de trafic et de chasse à l'homme, le récit de ces hommes cabossés explore magnifiquement l'âme humaine autant qu'il divertit. Une réussite, rare et touchante. ●

FLORIAN ANSELME

De Brad Ingelsby, avec Mark Ruffalo, Tom Pelphrey, Fabien Frankel. Sept épisodes de 60 minutes. Disponible.

À VOIR

On aime Passionnément ★★★ Beaucoup ★★★ Bien ★★ Un peu ★ Pas du tout ☆



NETFLIX

House of Guinness ★★★

NETFLIX Vous ne descendrez plus une pinte comme avant ! Steven Knight, le créateur du cultissime *Peaky Blinders* et plus récemment *Rogue Heroes*, nous fait à nouveau remonter le temps. Le scénariste britannique nous plonge cette fois à la fin du XIX^e siècle, au cœur de la brasserie Guinness, alors que le grand patron vient de rendre son dernier souffle et que ses héritiers se disputent sa succession, dans une Irlande en proie à de graves tensions sous la pression des indépendantistes. Mené par un casting impeccable, porté notamment par l'excellent Anthony Boyle (*Masters of the Air*), le récit déploie brillamment un drame familial aux enjeux hors norme autant qu'il invite à une véritable réflexion politique. Huit épisodes à déguster sans (aucune) modération. ● F.A.

De Steven Knight, avec Anthony Boyle, Louis Partridge, James Norton. Huit épisodes de 50 minutes. Disponible.



ARTE

Reykjavik 112, course contre la mort ★★

ARTE L'inspecteur Huldar se voit confier une affaire sordide : le meurtre sauvage d'une mère de famille sous les yeux de sa fille. La gamine traumatisée s'exprimant uniquement par le dessin, Huldar est contraint de collaborer avec une psychologue avec laquelle il vient d'avoir une aventure d'un soir. On le sait, au même titre que la Suède et la Norvège, l'Islande est une terre de polardeux, les intrigues retorses y poussent comme les pommes chez nous. Sans être d'une grande originalité non plus, cette adaptation du roman *ADN*, d'Yrsa Sigurdardottir, tient en haleine en multipliant les fausses pistes tandis que d'autres meurtres s'ajoutent au premier. Et ce jusqu'à son imprévisible dénouement. Reste qu'elle ne serait pas aussi accrocheuse sans son duo d'enquêteur/psy interprété par des comédiens convaincants, et ses personnages secondaires plutôt bien dessinés. ● BAP.T.

D'Ottar Nordfjord, avec Kolbeinn Arnbjörnsson, Vivian Olafsdóttir. Six épisodes de 48 minutes. Jeudi à 20 h 55.

HBO MAX



Fabien Frankel et Mark Ruffalo enquêtent sur une série de vols.

Art de Vivre Mode

Fashion Week de Milan, printemps-été 2026

CHIC À L'ITALIENNE

ALLURE Les défilés milanais démontrent toujours leur maîtrise de l'épuré-sophistiqué. Chaque femme y trouve son style. Illustration

SOPHIE GACHET



1



2 3



6



4



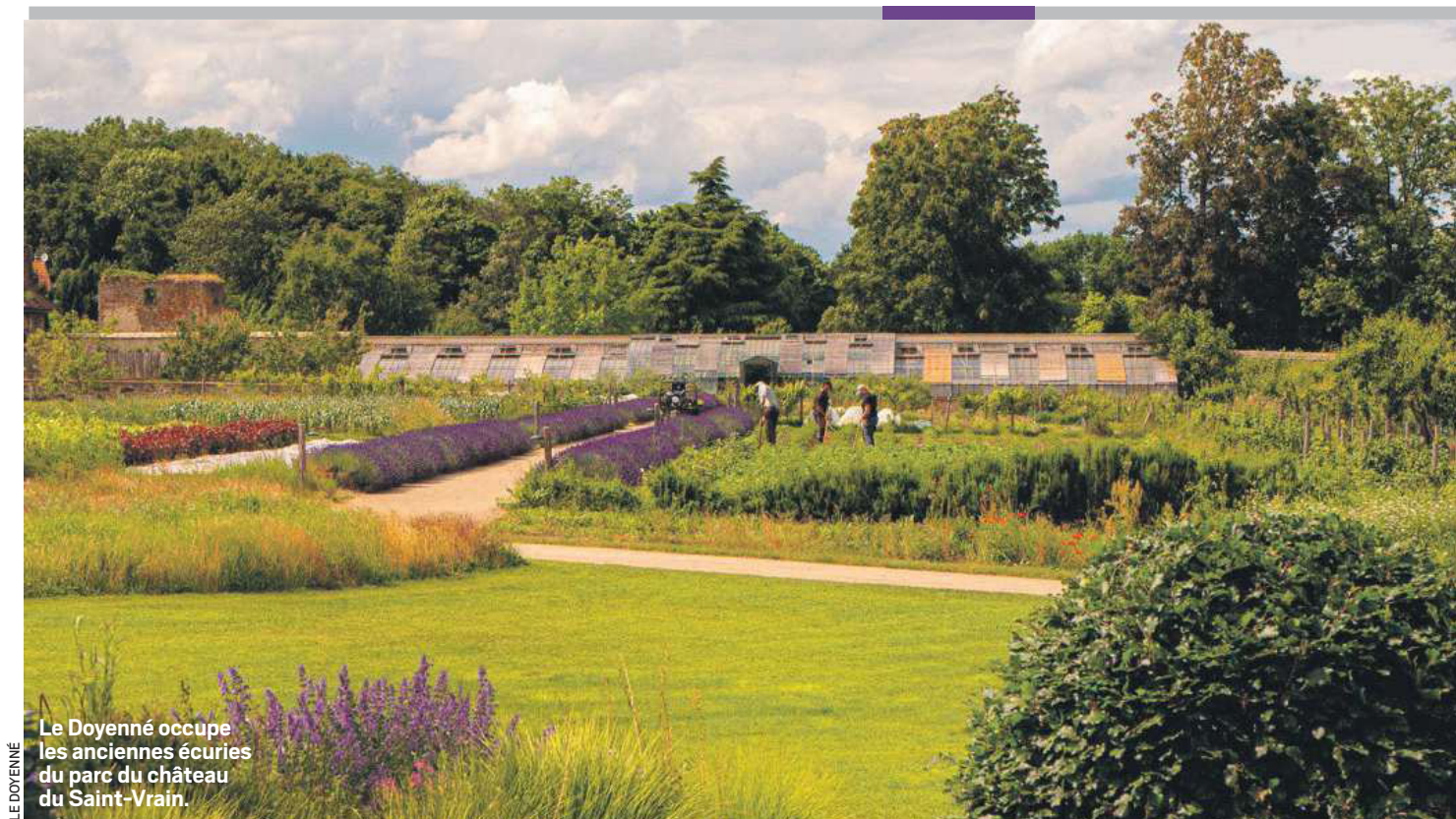
5



7 8

1. L'esprit riviera de Max Mara. 2. L'allure raffinée de Brunello Cucinelli. 3. L'énergie très luxe de Fendi. 4. Les silhouettes artistiques de Loro Piana. 5. L'élégance tout en souplesse de Giorgio Armani. 6. La flamboyance de Ferrari. 7. La touche sport sur glam de Versace. 8. La féminité très réfléchie de Prada.

Art de vivre Gastronomie



Le Doyenné occupe les anciennes écuries du parc du château de Saint-Vrain.

Le Doyenné LE RUSTIQUE RAFFINÉ

CAMPAGNE CHIC Ce lieu dépoussière l'idée de la maison de campagne. Potager régénératif, gastronomie étoilée et chambres pleines de charme, c'est la destination rêvée pour un week-end proche de Paris

SOPHIE GACHET

Cette enclave de verdure se situe à quarante-cinq minutes du centre de Paris, au cœur du vaste parc de 130 hectares du château de Saint-Vrain, dans l'Essonne. Le duo de chefs jardiniers, James Henry (Au Passage, Bones) et son compère Shaun Kelly (Saturne, Au Passage, Yard), et la famille Mortemart, associée et propriétaire historique, subliment l'idée de la maison de campagne avec leur table d'hôte dans l'esprit anglo-saxon « de la ferme à la table ». Nous ne sommes plus à Paris et pas encore tout à fait à la campagne. Ces murs ont une histoire : ce domaine fut la résidence de la comtesse du Barry et des aristocratiques familles Borghèse et Mortemart, avant de devenir un parc zoologique très populaire à la fin du XX^e siècle. Depuis juin 2022, Le Doyenné est devenu un haut lieu d'hospitalité. Les trois associés ont imaginé un triptyque vertueux : un potager en agriculture régénératrice, un restaurant gastronomique et onze chambres d'amis. En somme, un manifeste pour le chic simple, où le luxe n'est pas dans l'ostentation mais dans la fraîcheur d'une salade cueillie le matin même.

Ode à la nature

Dans leur recherche d'authenticité, ils ne laissent aucun détail au hasard. Les anciennes écuries du château, qui furent aussi l'atelier des artistes Jean Tinguely et Niki de Saint Phalle, se transforment en une spectaculaire grange. Charpente vertigineuse, cuisine ouverte de belle qualité d'où se dressent les flammes du feu de bois, coin cheminée des années 1960, banquettes en bois en demi-lune et bien sûr la verrière, le tout avec vue imprenable sur le potager



Son restaurant chic et simple s'intègre dans ce décor bucolique.



où les légumes sont tout juste cueillis deux heures avant d'arriver sur votre table. L'assiette est d'une rare simplicité, permettant au produit de s'exprimer dans toute sa splendeur. Une pure ode à la nature révélant les subtilités et les forces des saisons, avec des charcuteries de cochons familiaux, des crudités du jardin époustouflantes, une canette fumée et rôtie au feu de bois d'anthologie, un riz camarguais, béarnaise et champignons mémorables, une salade, des tomates comme on en goûtent

plus, une crevette frite des plus surprenantes.

Le Michelin ne s'y est pas trompé en offrant au Doyenné son étoile verte et une reconnaissance internationale. « *Le respect du vivant est au cœur du projet* », explique James. Pas de chimie ni de brutalité faite à la terre, ils utilisent les méthodes douces de la permaculture. Planter, cultiver, cueillir, on revient à l'essentiel. Sur l'année, 130 variétés de légumes y poussent ainsi qu'une centaine d'arbres fruitiers – dont des vieux spécimens de poiriers Doyenné du Comice. Un peu plus loin, à la ferme, vivent les cochons noirs et les poules de plein air. Mention spéciale pour la carte très originale de vins naturels passionnants et rares.



Le duo de chefs jardiniers Shaun Kelly et James Henry.

Laissez-vous alors guider par un sommelier fort sympathique et compétent qui vous emmènera à la découverte de vignes et de régions méconnues. Et parce que ce serait dommage de s'arrêter en si bon chemin, pourquoi ne pas y rester pour la nuit dans l'une des onze chambres confortables et chaleureuses ? Baignoire patte de lion, meubles chinés avec soin, tomettes au sol, on est dans un raffinement sobre sans *bling* inutile. Le petit déjeuner du lendemain vous donnera probablement envie de rester encore un peu plus longtemps. Une retraite bucolique pensée tout en sincérité qui fait un bien fou à tous ceux qui veulent revenir aux racines de la vie. ●

5, rue Saint-Antoine,
91770 Saint-Vrain, Tél. : 06 58 80 25 18,
ledoyennerestaurant.com



Éric Frechon.

KHORSHAEVA NATALIA

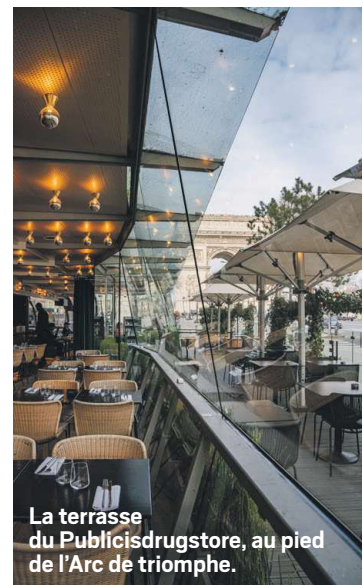
FOOD AND WINE FESTIVAL UN ÉVÉNEMENT DE TRÈS BON GOÛT

Du 11 au 19 octobre, le Publicisdrugstore organise un festival inédit mêlant haute gastronomie, cocktails audacieux, douceurs signatures et rendez-vous culturels

Sous le patronage du chef Éric Frechon, la première édition de ce festival s'annonce comme une semaine du goût stratosphérique : masterclass, projections, dîners de gala et, évidemment, quelques plats cultes revisités. Au menu ? Les mythiques macaronis farcis à la truffe noire, artichaut et foie gras, gratinés au vieux parmesan d'Éric Frechon, mais aussi deux candidats de « Top Chef » qui osent bousculer la salade César et le club sandwich. Le chef pâtissier Claire Heitzler mettra à l'honneur deux créations savamment sucrées. Côté boissons, le mixologue Matthias Giroud va secouer les codes du cocktail.

L'Atelier de Joël Robuchon Étoile, le second restaurant du Publicisdrugstore, proposera midi et soir, sous la houlette du chef Éric Bouchenoire, un menu inspiré des plats iconiques du chef Joël Robuchon. Et parce qu'il n'y a pas que le palais qui compte, un prix littéraire – tous les goûts ont une histoire – récompensera les plus beaux récits gastronomiques. Ajoutez-y la mythique « bande du Crillon » (Éric Frechon, Yves Camdeborde, Christian Constant et Christophe Felder) réunie pour un dîner de gala, un brunch musical, un grand goûter avec Fou de pâtisserie et des projections de films cultes, et vous obtenez un festival vraiment savoureux. ● S.G.

Programme et réservation sur
publicisdrugstore.com



La terrasse du Publicisdrugstore, au pied de l'Arc de triomphe.

KHORSHAEVA NATALIA

Opinion

Pascal Praud Exil en Roumanie

LA CHRONIQUE DE

Il s'appelle Rafaël. Rafaël avec un « f », version Nadal. C'est un 2006 comme disent les jeunes gens d'aujourd'hui. Je le connais bien sans qu'il soit utile d'en dire davantage. Je l'appelle Raf ou Rafaël. Jamais Rafounette. Rafounette, c'est réservé à sa mère.

Il a 18 ans. Il a traversé le collège et le lycée en mode détente. Rafaël est doué. La scolarité fut une promenade de santé. À l'heure des choix, il a dit : « *Je veux être chirurgien.* » Direction médecine. Galop d'enfer. Pour la première fois de sa vie, il a bossé. Matin, midi et soir. Du lundi au samedi. Le dimanche, c'était basket. Parfois ; pas toujours. Rafaël mesure 1,95 mètre. Sa mère avait déposé un ballon dans le berceau. Le sport est une affaire de famille. Une éthique aussi.

En juin dernier, Rafaël est classé à quelques encablures des 120 étudiants retenus. Aïe ! Une moyenne générale au-dessus de 10. Année validée. Concours manqué. Parmi les 40 premiers étudiants, 38 sont des étudiantes. Le féminin est plus mature que le masculin entre 18 et 20 ans. Parole d'experts que confirment les statistiques.

Avant 2021, Rafaël aurait doublé sa première année. Depuis 2021, le redoublement est impossible. Les raisons officielles demeurent floues. On a cherché à niveler les chances entre ceux qui redoublaient – ils étaient avantagés – et ceux qui commençaient. Argument fallacieux. À force de niveler, on aplanit. À force d'aplanir, on uniformise. L'égalitarisme tue l'équité.

Les premières facultés de médecine sont apparues au XIII^e siècle à Montpellier et à la Sorbonne. Pendant huit cents ans, les étudiants de première année ont eu le droit à une deuxième chance.

Depuis quatre ans, c'est fini. Notre époque, en tout domaine, se croit toujours plus maligne que les précédentes. La France manque de médecins mais elle empêche ceux qui veulent le devenir de persister. Et elle recrute des pneumologues, des oncologues ou des rhumatologues qui arrivent d'Allemagne, de Belgique, d'Italie, d'Algérie ou du Maroc. Allez comprendre !

Où partir ?

Le ministre de la Santé Yannick Neuder est venu à plusieurs reprises sur Europe 1. Il regrette ce cursus qu'il n'a pas choisi. « *Pourquoi ne modifiez-vous pas les études ?* » est une question qui est restée sans réponse.

Tous les professionnels de santé reconnaissent qu'interdire le redoublement est stupide. Tous déplorent une injustice jusqu'à Jérôme Marty, porte-parole de la médecine libérale. Tous le disent. Personne ne bouge. Inertie française.

Quand Rafaël a connu les résultats du concours, il a fallu trouver un plan B. Où partir ? Le choix de rester en Europe s'est imposé. Un diplôme obtenu dans un pays de l'Union européenne est reconnu en France. L'Espagne est tentante ! Madrid ? Barcelone ? Valence ? Compter 25 000 euros de frais de scolarité auxquels s'ajoute le train de vie sur place. Renseignement pris, l'Espagne préfère les dentistes aux chirurgiens. Ce sera donc la Roumanie, 10 000 euros

par an, dans une ville de 100 000 habitants, citée un peu défraîchie, loin de Bucarest, dont le nom ne vous dirait pas grand-chose de la même façon qu'il m'était inconnu.

Le parcours du combattant a commencé en juillet : examen et tests à distance, entretien en anglais, dossier de candidature, lettres de recommandation, bulletins scolaires, notes du bac, notes de la première année de médecine. Courriers, coups de fil, conseils demandés à droite ou à gauche. Il y a des jours où les parents maudissent ceux qui prennent des décisions sans penser aux conséquences. À l'issue de ce gymkhana, la candidature de Rafaël est acceptée. Reste à trouver un appartement. La mère de Rafaël n'a aucun cousin en Roumanie, ni famille, ni ami. Elle cherche Huggy les bons tuyaux. Elle trouve une location. La vie est moins chère qu'en France. Le taxi ne coûte rien, 3 euros, 5 euros la course. L'exil en Roumanie a néanmoins un prix. Nos élites, nos décideurs y pensent-ils quand ils envoient des adolescents étudier à des centaines de kilomètres de chez eux ? Encore faut-il aussi penser à la voiture ou au scooter pour aller d'un point à un autre dans la ville et rendre le quotidien plus facile. On oublie le scooter. Et la mère et le fils de décider que la Clio sera de l'exil. Et les voici partis un mercredi de septembre au petit jour pour rallier une terre inconnue, parcourir 2 200 km, après avoir traversé l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie et une partie de la Roumanie, tout ça à bord d'une voiture plus vraiment neuve dans laquelle une feuille de papier n'entraîne plus.

La bonne surprise

C'est un crève-cœur pour une mère et un père de laisser son enfant si loin sans pouvoir l'aider au quotidien. On dira que c'est la vie, qu'il grandit et que les larmes n'y pourront rien changer.

À quelque chose malheur est bon. Aucun tag sur les murs n'enlaidit l'université roumaine. Elle ressemble à un musée ou à un théâtre avec de larges couloirs, des statues anciennes et des dorures au plafond. Le campus rappelle les facs américaines : parc sécurisé, barrière à l'entrée, amphithéâtres rénovés, piscine de 50 mètres, court de tennis en terre battue (pour imiter Ilie Nastase), salle de sport. Il est désolant de constater qu'une ville moyenne de Roumanie possède une université que la France n'a pas ou n'a plus. De nombreux Européens ont fait le voyage. Parmi eux, plusieurs dizaines de Français qui, comme Rafaël, resteront

six ans à apprendre leur métier. Ensuite, s'ils le souhaitent, ils retrouveront la France avec des acquis qu'on dit meilleurs, moins théoriques, plus pratiques comme ces tours de garde ou ces cours d'anatomie au programme dès la première année. Ils maîtriseront l'anglais qui est la langue des cours enseignés en Roumanie. Et qui sait, pour le meilleur ou pour le pire, s'ils ne deviendront pas *addicts* aux choux farcis.

Je vous raconte cette histoire avec la conscience qu'elle n'est pas très grave. J'écoutais il y a quelques jours le témoignage bouleversant de la mère de Philippine interrogée par Christine Kelly. Si Blandine de Carlan lit ces lignes, sans doute pense-t-elle qu'elle rêverait d'accompagner sa fille à Barcelone ou à Bucarest. Rien n'est grave sauf la mort. Mais que de stress, que de temps perdu, que d'agacements alors que les choses pourraient être si simples. Les petits hommes en gris ont le chic pour rendre la vie des Français plus compliquée qu'elle ne devrait. ●

Cette semaine, notre chroniqueur pointe l'absurdité d'une règle qui empêche les étudiants en médecine français de persévérer et nous oblige à recruter des étrangers

CNEWS/AUGUSTIN DÉTIENNE

Interdire le redoublement en fac de médecine est stupide

Victory in style...



Félicitations à la Team Europe qui, grâce à son excellence et à sa persévérance, a remporté la Ryder Cup 2025, compétition de golf la plus prestigieuse au monde. Ces qualités sont partagées par Loro Piana, fier de participer une nouvelle fois à cette édition en habillant les membres de l'équipe.



Rien n'a été laissé au hasard. Des fibres naturelles les plus raffinées, développées pour améliorer les performances jusqu'aux quatre bandes de la tenue, symbole des victoires historiques de l'Équipe Europe aux États-Unis. Un design qui tisse un lien entre le passé et notre ambition commune : ajouter une cinquième ligne cette année.

*La victoire a du style

RYDER CUP 2025 : LORO PIANA FÉLICITE LA TEAM EUROPE POUR SA VICTOIRE.

LE JDNEWS

VIVE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION



**CHAÎNE LEADER, AUDIENCES RECORD,
CIBLE DU SYSTÈME**

**LA DÉFLAGRATION
CNEWS**





LES INTOUCHABLES DE LA RÉPUBLIQUE

L'ÉDITORIAL



ANTHONY QUITTOT

PAR LAURENCE FERRARI

Tous les hommes naissent libres et égaux en droit. L'article premier de notre Constitution n'est pas à géométrie variable. La condamnation à cinq ans de prison de Nicolas Sarkozy pose question quand tant de délinquants ou criminels endurcis sont laissés en liberté. Dans cette affaire, qui n'est donc plus celle du financement libyen de la campagne de 2007 – l'accusation est tombée lors du procès comme l'a admis la magistrate Nathalie Gavarino –, la qualification d'« association de malfaiteurs » sonne comme un fourre-tout juridique destiné à pouvoir condamner envers et contre tout l'ancien président de la République. Bigre, il fallait bien, après douze ans de procédure, 50 commissions rogatoires internationales (avec frais de déplacement et d'hébergement des juges à la clef), des mois d'écoutes téléphoniques, des heures d'auditions et de garde à vue, justifier le travail du Parquet national financier. Il serait d'ailleurs intéressant de savoir combien a coûté au contribuable cette enquête interminable.

Mais pourquoi cinq ans de prison ferme avec exécution provisoire ? La justification de cette incarcération au motif d'un « risque de réitération ou de fuite » ne cadre pas avec l'attitude de Nicolas Sarkozy qui a coopéré depuis le début de l'enquête, sans épargner son temps ni ses efforts. Quant au « risque de trouble à l'ordre public », il est risible au regard de l'ancienneté de l'affaire et surtout de l'absence de volonté de l'ancien chef de l'État d'embrasser à nouveau une carrière politique.

Défiance des Français

Au-delà du cas particulier de ce dernier, cette décision pose une question plus vaste qui concerne tous les citoyens que nous sommes. Chacun peut aller en prison sans jugement définitif, en dépit de la présomption d'innocence – des milliers de personnes sont actuellement incarcérées en détention

provisoire –, mais ce qui est plus rare et totalement extravagant, en raison d'une « intention », c'est-à-dire un fait non prouvé, non survenu et *in fine* non existant. Il n'est qu'à voir le niveau de défiance des Français envers la justice – les deux tiers d'entre eux disent ne pas faire confiance à l'institution – pour comprendre que le mal est profond.

À quand une vraie réforme qui permette de garantir l'impartialité des juges, ou au moins de les obliger à se déporter dès lors qu'ils ont manifesté publiquement leurs opinions politiques à l'égard du prévenu qu'ils ont à juger ? C'est le minimum. À quand une forme de responsabilité pour les magistrats qui prennent des décisions invalidées par la suite mais qui ont des effets graves et irrémédiables sur des personnes ou des entreprises ? Une caste d'« intouchables » de la République qui fonctionne en autarcie en ne rendant jamais de comptes à qui-conque. Il faut enfin éviter que la corporation puisse encore choisir à sa guise et sous cape, ou plutôt sous manteau d'hermine, ceux qui composeront la future cour d'appel qui statuera à nouveau sur le cas de Nicolas Sarkozy. On le sait, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Il n'est qu'à entendre la chanson entonnée au parquet de Paris juste après l'énoncé du jugement, « Sarko en zonzon », pour se dire qu'il est temps de rendre réellement notre justice impartiale afin qu'elle soit à nouveau crédible aux yeux des Français. Le travail exceptionnel des milliers de magistrats intègres, effectué dans des conditions difficiles, ne peut pas être dénaturé par les agissements de quelques-uns. ■

IL EST TEMPS DE RENDRE
RÉELLEMENT NOTRE JUSTICE
IMPARTIALE



FENDI

SOMMAIRE



ANTHONY QUITTOT

HUGO LORENTZ

16

30

04
L'ÉDITORIAL
LAURENCE FERRARI

12
CHRONIQUE
VINCENT HERVOUËT

16
EN COUVERTURE
LE PHÉNOMÈNE CNEWS
RÉCIT D'UN SUCCÈS

24
NICOLAS SARKOZY
LA PEINE QUI NE PASSE PAS

26
GIORGIA MELONI
HUÉE HIER, SALUÉE AUJOURD'HUI

30
CONSTANCE SCHAEERER
LES SOMMETS DE PÈRE EN FILLE

36
KIRGHIZISTAN
UN MARTYRE SILENCIEUX

40
PSYCHIATRIE
LE CRI D'ALARME DE SABRINA PHILIPPE

42
RELIGION
SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX,
UNE SAINTE POUR NOTRE TEMPS



43
LE GUIDE DES PLAISIRS
NORDINE ET VIRGINIE
LABIADH,
LES GRAINS
DE L'AMOUR

46
RENTRÉE LITTÉRAIRE
LES ENFANTS EN LIBRAIRIE

52
TOURISME
FINI LES VACANCES,
PLACE AUX WEEK-ENDS !

54
COFFEE SHOP
LE LIEU ET LA MANIÈRE

58
CHRONIQUE
PHILIPPE DE VILLIERS

JDNEWS

LE JDNEWS

est édité par :
LAGARDÈRE MEDIA NEWS,
société par actions simplifiée
unipersonnelle (Sasu)
au capital de 2 005 000 euros.
Siège social : 2, rue des Cévennes,
75015 Paris.
Standard : 01 80 20 30 00.
RCS Paris 834 289 373.
Associé : Hachette Filipacchi Presse.
Présidente : Constance Benqué.
Directrice de la publication
Constance Benqué

Président d'honneur

Daniel Filipacchi

Présidente JDD - JDNEWS

Laurence Ferrari

Directeur de la rédaction

JDD - JDNEWS

Geoffroy Lejeune

Directeur de la rédaction

JDNEWS

Louis de Raguenel

Secrétaire général de la rédaction

Pascal Meynadier

Rédacteurs en chef

Raphaël Stainville

Antonin André (Politique)

Charlotte d'Ornellas (Société)

Jean-François Pères (Sport)

Aziliz Le Corre (Opinions et controverses)

Cyril de Beketch (Rédaction technique)

Chefs de rubrique

Antonin André (Économie)

Pascal Meynadier (Livres)

Sophie Gachet (Art de vivre)

Maquette

Marie-Cécile Fernandez

(Directrice artistique)

Enzo Chandelier (Rédacteur graphiste)

Directrice déléguée presse

Laura Félix-Faure

Ventes

Alexandre Campi

Abonnement

Charles Bonnet

Fabrication

Marie-Carmen Bouarroudj

Contact diffuseurs 01 87 15 56 77.

Imprimé en France

par Maury Imprimeur,

74 Route Nationale,

45300 Le Malesherbois.

Papier produit par UPM,

PEFC et majoritairement composé

à 65 % de fibres recyclées.

Dépot légal : septembre 2024.

Numéro ISSN

En attente d'attribution.

Distribué par France Messagerie

Renseignements lecteurs et ventes

d'anciens numéros :

Courriel : acampi@lagarderejddnews.com

Abonnements :

1 an (52 numéros) : 99 euros.

JDNews 60643 Chantilly Cedex.

Tél. : 01 87 64 68 11.

Publicité :

Lagardère Publicité News

2, rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente

Marie Renoir-Couteau.

Directrice commerciale de la publicité

Anne Demulder : 01 87 15 49 18.





RIMOWA



9,6
TONNES

C'est la cargaison record de cocaïne saisie par la Marine française au large de l'Afrique. Une prise évaluée à près de 519 millions d'euros, qui porte à 42 tonnes la quantité totale interceptée depuis le début de l'année.

AGROALIMENTAIRE

Danone relocalise pour les cent ans de Bailleul

L'entreprise qui célèbre le centenaire de son usine de Bailleul (Nord) annonce la relocalisation de 45 000 tonnes de sa production annuelle en France. Près de 6 000 tonnes y seront fabriquées, soit 48 millions de pots de yaourt supplémentaires. Le groupe, qui investit 16 millions d'euros pour moderniser le site, renforce ainsi notre souveraineté alimentaire.

BUSINESS

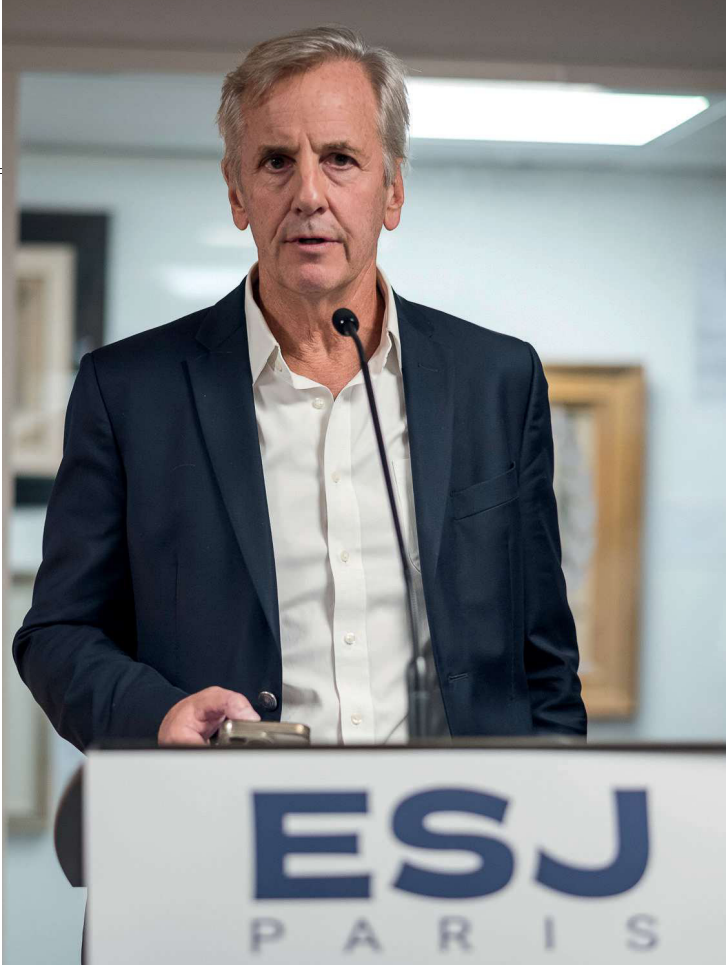
PSG Equity se retire de Sellsy

Le fonds PSG Equity cède sa participation dans Sellsy, éditeur SaaS pour PME, à l'italien TeamSystem. Entré au capital en 2018, il avait accompagné l'expansion de la société, entre croissance organique et acquisitions en France et en Espagne. L'équipe dirigeante reste aux commandes.

FINANCE

Alpera Partners prend son envol

Issue d'Otium Partners, la société d'investissement devient indépendante, avec une structure détenue par ses managers. Spécialiste du buy & build, elle a constitué six plateformes dans le nucléaire, la santé ou l'hôtellerie, avec 75 acquisitions et 120 millions d'euros déployés depuis 2022. ■



BRIAN DH/LARRY LOCK

ESJ Paris LA DOYENNE FAIT PEAU NEUVE

L'École supérieure de journalisme de Paris, doyenne fondée en 1899, a célébré son installation dans un immeuble flambant neuf de 1 500 m² rue de l'Abbé-Groult (15°). Plus de 300 invités – professionnels des médias, anciens, étudiants – ont découvert studios télé et radio, salle de conférences et caricatures de presse exposées pour l'occasion. « Nous voulons susciter des vocations et défendre

la liberté d'éducation », a lancé le président Vianney d'Alañon. Emmanuel Ostian, directeur général, a insisté sur l'importance de la culture générale et Bernard de la Villardière sur « la culture du doute et le goût du reportage ». Rachetée en 2024 après de graves difficultés, l'école connaît un regain spectaculaire : plus de 1 000 candidatures en un an, pour 220 places. ■

EN VUE



LIVRES DEUX NOUVEAUX TALENTS SACRÉS PAR LE PRIX DU THRILLER

La première édition du prix du Thriller Télé-Loisirs, présidée par Franck Thilliez, a récompensé deux jeunes auteurs parmi plus de 1 000 manuscrits reçus. Grand gagnant, *La Théorie du mal*, de Margot Estner, thriller psychologique puissant. Le Coup de cœur du jury revient à *Mortelle Saison*, de J. B. Béduneau, un polar décapant. Publiés sous le label « Les Lauréats », ces romans bénéficieront d'un large soutien médiatique. Objectif du prix : révéler de nouvelles voix du thriller au fort potentiel d'adaptation audiovisuelle. ■

ÉCONOMIE BIG BAT TOUS LES RECORDS

Bpifrance a réuni 75 000 participants pour la 11^e édition de BIG, son rendez-vous entrepreneurial. Plus de 500 conférences et 1 000 intervenants ont rythmé l'édition 2025, qui a impliqué 600 collaborateurs de la banque publique. L'événement a marqué un bond médiatique : 402 millions de contacts cumulés contre 270 millions l'an dernier, et 6,1 millions de reach sur les réseaux sociaux. Côté international, 6 625 inscrits venus de 132 pays et 38 délégations officielles étaient présentes. Sans oublier la deep-tech, avec 170 experts et 45 start-up. ■





BARRIÈRE
SÉMINAIRES & ÉVÉNEMENTS

Un séminaire à la hauteur
de *vos ambitions.*



13 destinations - 20 hôtels - 150 restaurants et bars
130 salles de réunion - Padel - Tennis - Golf



Tel : 01 42 86 12 52
www.hotelsbarriere.com



ALEXANDRE MARCHI/L'EST REPUBLICAIN/MAXPPP

LE CV

Marie-Ange Debon NOUVELLE PATRONNE DE LA POSTE

> 1965

Naît à Boulogne-Billancourt. Après une maîtrise de droit, elle intègre HEC, puis l'ENA (promotion Jean-Monnet, 1990).

> 1990

Commence comme magistrate à la Cour des comptes. Elle devient ensuite directrice de la gestion de France 3 (1994) puis directrice générale adjointe chargée des ressources.

> 1998

Directrice financière adjointe de Thomson, elle est promue secrétaire générale du groupe (2003).

> 2008

Secrétaire générale de Suez, elle prend le rôle de directrice générale adjointe à l'international (2013) puis de responsable France, Italie et Europe centrale (2018-2019).

> 2020

Présidente du directoire de Keolis, leader mondial des transports publics, elle devient aussi présidente de l'Union des transports publics et ferroviaires (2021-2023).

> 2025

Elle vient d'être choisie par l'Élysée pour prendre la relève de Philippe Wahl à la tête de La Poste. ■



YVES SAMUEL/OPALE PHOTO

EN VUE

Omar Youssef Souleimane TORPILLE LA « GAUCHE HALAL »

À peine annoncé, l'ouvrage fait scandale. *Les Complices du mal* (Plon), en librairie cette semaine et déjà en tête des ventes en ligne, accuse certaines figures de La France insoumise de liens troubles avec des réseaux islamistes. Le parti de Jean-Luc Mélenchon a tenté de bloquer la parution en urgence devant le tribunal judiciaire de Paris : débouté le 15 septembre.



Invité de Figaro TV, Omar Youssef Souleimane évoque une « gauche halal » et vise en particulier Rima Hassan, dont il critique les propos tenus sur des chaînes arabes islamistes. Lauréat du prix littéraire du Quai d'Orsay, l'écrivain, réfugié en France après avoir fui la Syrie, dénonce des pressions politiques qui, ironie du sort, offrent déjà à son livre une publicité inespérée. ■

DROITE LES LR PRÊTS EN CAS DE DISSOLUTION

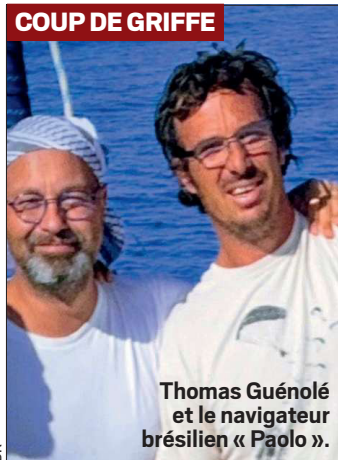
« Si Lecornu tombe sur le budget et que le président dissout, nous serons prêts », prévient un cadre des Républicains. Depuis la rentrée, les propositions de préinvestitures remontent des fédérations. Le parti affûte ses armes pour les municipales, avec un mot d'ordre : présenter des candidats partout. « Il y aura peut-être quelques arrangements avec Horizons, mais pas avec Renaissance : on ne veut pas couler avec eux ! », tranche un proche de Retailleau. ■



VINCENT ISORE/IPS/MAXPPP

Laurent Wauquiez et Bruno Retailleau.

COUP DE GRIFFE



Thomas Guénolé et le navigateur brésilien « Paolo ».

FLOTTILLE POUR GAZA LE DÉRAPAGE DE GUÉNOLÉ

Nouvelle polémique pour Thomas Guénolé. L'ancien Insoumis a salué un navigateur de la flottille pour Gaza... arborant un tee-shirt représentant les parapentes utilisés par les terroristes du Hamas le 7 octobre 2023. Tollé immédiat : « honte », « dégueulasserie », dénoncent internautes et journalistes. Sophia Aram raille le « camarade de croisière du docteur Guénolé » qui, loin d'admettre l'évidence, plaide une passion innocente du parapente. Une défense lunaire qui laisse surtout planer un malaise : quand l'obsession anti-israélienne se transforme en complaisance pour l'imagerie terroriste. ■

PHILIPPE ROYER

Et si le bon sens paysan
réveillait la France ?



Philippe Royer

FILS DE PAYSAN, *notre bon sens commun*

**DONNONS UN ÉLAN À
NOS VIES ET UNE CHANCE
À NOTRE PAYS**

fayard

« Il fut un temps où
la simplicité n'était pas
synonyme de pauvreté
mais de richesse »



POUR
EN SAVOIR
PLUS

fayard

Ainsi va le monde LA FRANCE QUI TOMBE

Parfois, la France fait honte. Et même, de plus en plus souvent. Quand elle abandonne Boualem Sansal aux oubliettes. Quand les putschistes la chassent du Sahel et entraînent derrière eux l'Afrique francophone. Quand elle est la dernière en Europe pour le niveau des écoliers en maths et qu'ils ne valent pas mieux en histoire puisque la moitié des élèves de seconde ignorent quand a commencé la Révolution française. Quand son président arrive à la Maison-Blanche dans une voiture sans cocarde mais avec la bannière étoilée, est accueilli par un sous-fifre et attend avec ses homologues européens que le locataire des lieux veuille bien les recevoir. Quand sa dette abyssale en fait aux yeux de ses voisins l'homme malade de l'Europe. Quand le nombre d'avortements bat tous les ans son précédent record, alors qu'il diminue dans le reste des pays développés, etc. Chacun a son lamento personnel et les chaînes d'info en continu semblent avoir été inventées il y a quarante ans pour donner en permanence aux Français un miroir où se regarder tomber.

GÉOPOLITIQUE
Spécialiste des relations
internationales,
Vincent Hervouët
intervient dans
la matinale d'Europe 1.

Au bagne

En 2025, il serait honteux de ne pas avoir honte. Tout spécialement après la condamnation à la prison de Nicolas Sarkozy. Pour une fois que Paris redevient le centre du monde, c'est pour le laisser stupéfait. Et pour cause : aucun chef d'État de l'Union européenne n'a été envoyé derrière les barreaux, à l'exception d'un Croate qui a démontré que « *la guerre fait les voleurs et la paix les fait pendre* ». Pour la presse internationale, l'événement révèle à quel point la France est atteinte. Les journaux ont commenté la décision des juges du tribunal correctionnel en s'avouant incapables de l'expliquer. Ils ont retenu la vendetta judiciaire. Et bien vu que si le bagne existait encore, les magistrats auraient envoyé l'ancien président sur l'île du Diable.

Les plus sidérés sont les Libyens. Quatorze ans après, ils n'ont toujours pas compris pourquoi la France s'était engagée dans cette guerre à mort contre Kadhafi. Ils comprennent encore moins que Nicolas Sarkozy puisse être puni alors que le tribunal reconnaît qu'il n'y a pas eu d'enrichissement personnel ou de financement de campagne présidentielle. Ceux qui regrettent amèrement l'ancien régime se réjouissent de ce mystère aussi déconcertant que les mirages du désert blanc. Ils pré-

AUCUN CHEF D'ÉTAT DE L'UNION
EUROPÉENNE N'A ÉTÉ ENVOYÉ DERRIÈRE
LES BARREAUX

INTERNATIONAL

Vincent.
HERVOUËT



BRUNO MARTIN

tendent que Frère-Guide devenu à moitié sénile ne mordait plus et qu'il les laissait enfin s'enrichir alors que le chaos règne depuis que les Français l'ont tué. L'élection de son fils sera leur revanche.

Probablement...

Ceux qui rient le plus fort sont les retraités des services de renseignements. Les Moukhabarats libyens tiennent leur vengeance. Un de ces anciens qui vit à Dubaï explique benoîtement, mais sans jamais en apporter la preuve, que presque tous les partis politiques français ont profité des pétrodollars que déversait sur l'Europe et l'Afrique la Mathaba, la centrale libyenne spécialement chargée de dispenser la manne qui a assuré à Kadhafi quarante ans d'impunité. Ce professionnel que les enquêteurs français ont interrogé n'en revient toujours pas qu'ils aient pu prendre au sérieux la note attribuée à Moussa Koussa, publiée par Mediapart et qui a permis au Parquet national financier d'ouvrir son enquête. Il leur avait expliqué pourquoi il s'agissait d'un faux grossier, leur montrant les sabres de l'emblème libyen devenus méconnaissables à force de photocopies et le texte parfaitement lisible collé sur le papier blanchi. Treize ans après, le tribunal correctionnel a jugé que cet ordre de virement de 50 millions de dollars était « *probablement un faux* ».

Ce qui est probablement vrai, c'est que le fils de Kadhafi serait élu s'il y avait des élections en Libye. Que Sarkozy le serait peut-être aussi s'il avait le droit de s'y présenter depuis la prison où on veut l'enfermer. ■



LES FILMS CANAL+ S.A. A ASSOCIÉ UNIQUE AU CAPITAL DE 45 543 488 € - 100% EN MAIN PROPRE - SIÈGE SOCIAL : 50, RUE CAMILLE DESMOLINS - 92863 ISSY-LES-BOULEVARDS

JAMAIS SANS MON PSY

DES LE 3 OCTOBRE
DISPONIBLE SUR

CANAL+

Cathédrale Saint-Isaac

LUMIÈRE D'OR DE SAINT- PÉTERSBOURG

L'ORTHODOXIE VUE D'EUROPE

Xenia
FEDOROVA



ANTHONY QUITTOT

JOURNALISTE

Xenia Fedorova est chroniqueuse sur CNews et anime « Lumières orthodoxes » sur Canal+.

Son histoire remonte à Pierre le Grand, qui dédia le premier sanctuaire du site à son saint patron, Isaac de Dalmatie. Mais c'est Alexandre I^{er} qui, après plusieurs concours d'architecture, valida en 1818 le projet de l'architecte français Auguste de Montferrand. La construction se poursuivit pendant quarante ans, mobilisant des milliers d'ouvriers et d'artisans. En 1858, la Russie impériale inaugurait l'un de ses plus grands chefs-d'œuvre. Conçue pour accueillir plusieurs milliers de fidèles – jusqu'à 12 000 selon certaines estimations –, la cathédrale impressionne par son ampleur et son décor somptueux.

Son dôme, recouvert de 100 kilos d'or, culmine à 101,5 mètres. Visible à des kilomètres, il est devenu un repère indissociable du paysage de la capitale du Nord. Au total, près de 300 kilos d'or furent également utilisés pour l'intérieur. Montferrand réussit à combiner le classicisme russe et les traditions orthodoxes byzantines, créant une œuvre unique, à la fois européenne et profondément orthodoxe.

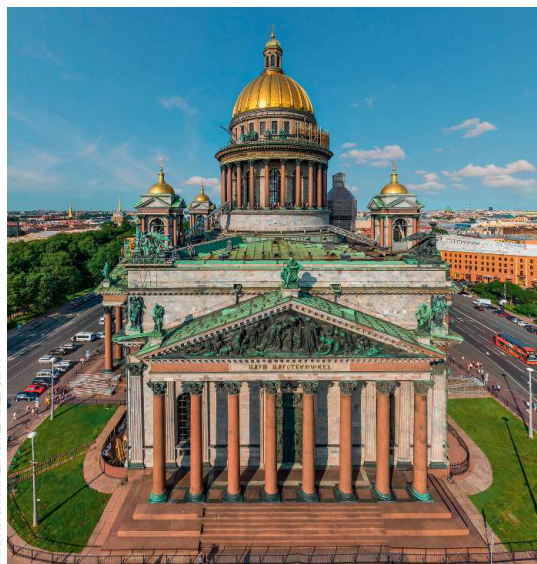
À l'intérieur, tout respire la splendeur et la dévotion. Les colonnes de malachite et de lapis-lazuli, les marbres polychromes, les mosaïques étincelantes composent un

décor éblouissant. L'iconostase monumentale, aux portes sculptées, abrite un unique vitrail du Christ ressuscité, remarquable dans le monde orthodoxe. Les fresques et peintures furent réalisées par de grands artistes russes du XIX^e siècle, parmi lesquels Karl Brioullou, mais aussi de nombreux autres maîtres de l'art religieux.

Musée de l'athéisme d'État sous l'URSS

Au fil des siècles, la cathédrale traversa bien des épreuves et resta debout face aux bouleversements de l'histoire. Durant la Seconde Guerre mondiale, pendant le blocus de Léninegrad (1941-1944), ses dômes furent camouflés et enduits de peinture grise pour ne pas attirer l'attention de l'aviation ennemie, et ses fenêtres murées pour limiter les dégâts des bombardements. Elle abrita des œuvres d'art précieuses des musées de la ville et demeura, malgré la guerre et la famine, un symbole de résistance et de sauvegarde du patrimoine spirituel et culturel de Saint-Petersbourg. En 1931, elle avait déjà été transformée en musée de l'athéisme d'État. Ce n'est qu'après la chute de l'URSS qu'elle retrouva progressivement sa vocation spirituelle.

Aujourd'hui, la cathédrale Saint-Isaac n'est pas seulement un chef-d'œuvre architectural : elle demeure un lieu de culte vivant, où les liturgies solennelles rappellent la persistance de la foi à travers les épreuves. Entre grandeur impériale et élévation spirituelle, elle reste l'un des symboles les plus puissants de Saint-Petersbourg, une flamme d'or qui continue d'éclairer la ville et ses habitants. ■



AIRPANO/AMAZING AERIAL/SIPA

A NE PAS RATER CETTE SEMAINE

DU 1ER OCTOBRE AU 8 OCTOBRE



NE CONFIEZ PAS VOTRE
IMAGINATION A N'IMPORTE QUI

CANAL+

Services et programmes disponibles en France métropolitaine selon la formule d'abonnement CANAL+ détenue.
Voir détails des offres CANAL+ sur boutique.canalplus.com

CANAL+ FRANCE S.A.S. A ASSOCIE UNIQUE AU CAPITAL DE 45.543.488 € - 812 514 586 RCS NANTERRE - SIEGE SOCIAL : 50, RUE CAMILLE DESMOLINS - 92863 ISSY-LES-MOULINEAUX CEDEX 9.

© ICONSPORT / LE LOGO F1 FORMULA 1, LES DENOI-
NATIONS F1, FORMULA 1, FIA FORMULA ONE WORLD
CHAMPIONSHIP GRAND PRIX ET TOUTES LES MARQUES
QUI Y SONT ASSOCIEES SONT DES MARQUES DEPO-
SEES DE FORMULA ONE LICENSING B.V. UNE SOCIETE
DU GROUPE FORMULA ONE. TOUTS DROITS RESERVES.

© 2024 KARE PRODUCTIONS / FRANCE 2 CINEMA
/ UMEDIA

© CAROLINE DUBOIS / FEDERATION STUDIO
FRANCE / ESPRITS FRAPEURS / CANAL+

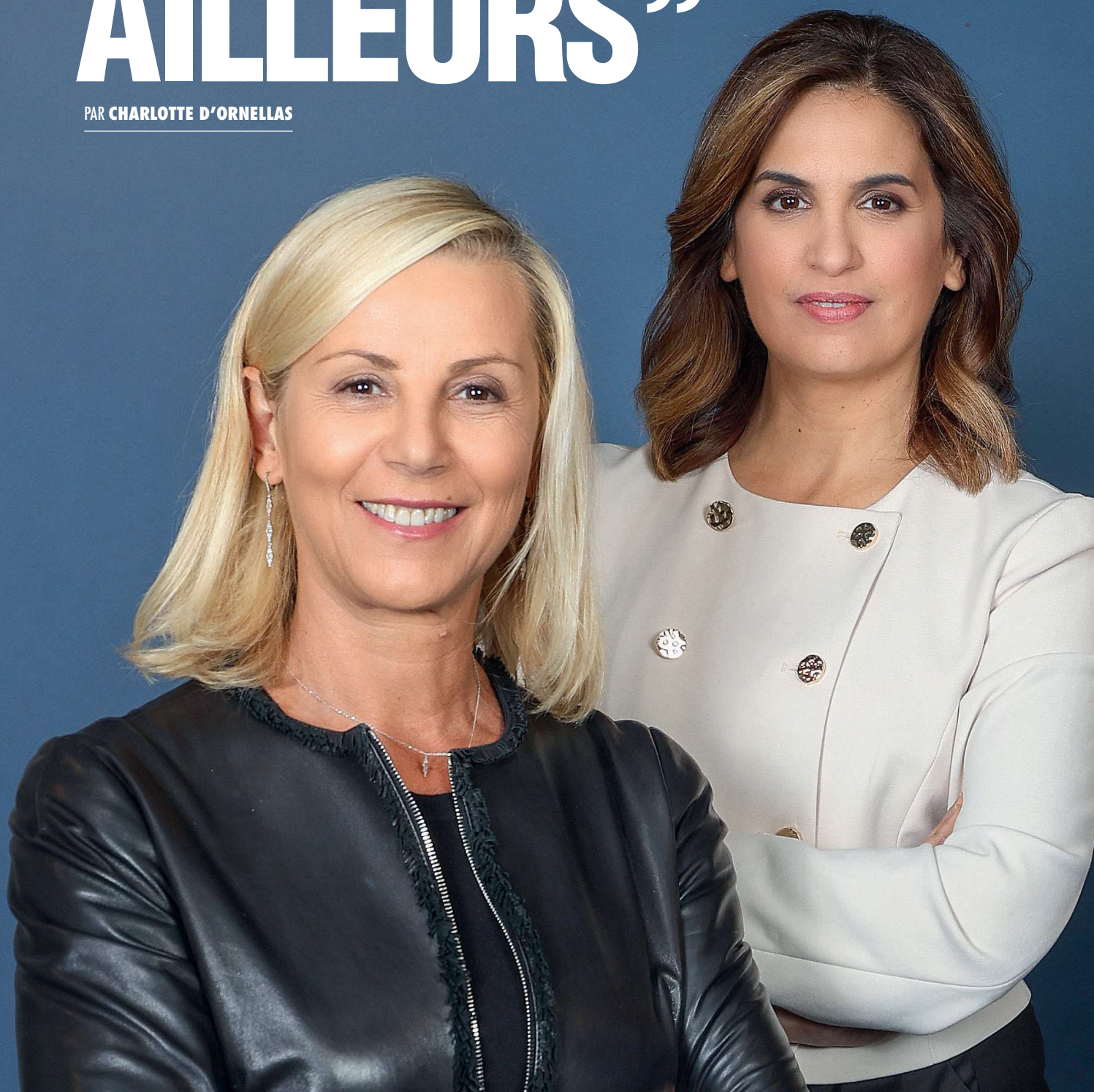
© 2024 ATELIER DE PRODUCTION / TFI STUDIO /
UGC / TFI FILMS PRODUCTION / FONTANA

© CANAL+

Le phénomène CNews

“CE QUE L’ON NE TROUVE PAS AILLEURS”

PAR CHARLOTTE D’ORNELLAS



Régulièrement critiquée pour le choix de ses sujets, sa hiérarchisation de l'information ou le ton de ses intervenants, CNews séduit pourtant un large public... au point d'être passée devant ses concurrents

SOUDÉS Les têtes d'affiche de la chaîne Laurence Ferrari, Sonia Mabrouk, Christine Kelly et Pascal Praud, assument chacune leur liberté de ton.



Qu'est-ce qui peut bien expliquer les succès d'audience de CNews ? La question est presque évincée du débat public, au profit d'un procès permanent. Ses détracteurs lui reprochent sa hiérarchisation de l'information, ses choix éditoriaux, ses invités, ses commentaires. Ils s'inquiètent aussi de son poids sur l'opinion publique. Mais jamais ils ne répondent à cette question : qu'est-ce qui attire les téléspectateurs ?

CNews serait responsable de « *la montée de l'extrême droite* », de la droite dure, radicale, conservatrice, ultraconservatrice... Car c'est ainsi que l'on désigne cette partie des Français qui s'inquiète de l'immigration, craint l'insécurité, s'alarme d'une justice dépassée, critique l'Union européenne ou déplore certaines réponses de l'écologisme politique. Toutes ces tares, puisqu'il ne s'agirait pas d'opinions, seraient le fruit du travail de CNews. Mais comment expliquer, dès lors, la manifestation monstre pour l'école privée en 1984 ? L'accession de Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection présidentielle de 2002 ? Le rejet de la Constitution européenne en 2005 ? La victoire de Nicolas Sarkozy malgré l'intense battage médiatique contre son ministère de l'Identité nationale en 2007 ? Les immenses manifestations contre la loi Taubira en 2013 ? La mobilisation contre les éoliennes ? Tous ces événements, et tant d'autres, ont eu lieu avant que CNews existe. Par qui les Français étaient-ils donc manipulés ? Mystère.

LE PUBLIC DE CNEWS EST MOINS SECTAIRE QUE CES INTERVENANTS QUI REFUSENT DE S'Y RENDRE



Cette réalité ne vient pas seule. Depuis des années, sondages et études révèlent en parallèle un désamour croissant des médias. En 2020, le baromètre de la confiance dans les médias réalisé pour *La Croix* révèle que 71 % des Français estiment que leur vécu n'est pas correctement retranscrit médiatiquement. Cinq ans plus tard, deux tiers des Français ne font pas confiance aux médias sur les sujets d'actualité. Peut-être que leur uniformité agace ? Que leurs anathèmes exaspèrent ? Que leurs exorcismes fatiguent ? Que leurs aveuglements détournent ? Et peut-être qu'un média qui n'a pas le même credo attire à lui un public orphelin ? Dernier exemple en date : la pétition lancée par Philippe de Villiers pour réclamer un référendum sur l'immigration. Pendant que l'immense majorité de la presse s'attaquait à la forme, les sondages s'enchaînaient en révélant un soutien populaire de fond. Selon un sondage Elabe publié le 17 septembre dernier, 53 % des Français soutenaient la pétition elle-même, et près de deux

tiers d'entre eux se disaient par ailleurs favorables à un tel référendum. Plus récemment encore, 79 % des répondants d'un sondage CSA réalisé pour le JDD, CNews et Europe 1 souhaitaient le durcissement de la politique migratoire.

CE QUE LES AUTRES TAISENT

Qui sont ces Français qui ont décidé de faire le succès de cette chaîne ? Dans un sondage Ifop pour Hexagone réalisé cette année, une description en est faite : 24 % ont moins de 35 ans, 23 % entre 35 et 49, 22 % ont entre 50 et 64 ans et 31 % ont plus de 65 ans. Parmi les opinions politiques, on trouve des électeurs du RN (41 %), d'Horizons (10 %), de LFI (7 %), de LR (8 %) ou de Reconquête (8 %). Le public de CNews est divers, moins sectaire que certains intervenants qui, au fil des années, ont fini par refuser de s'y rendre... tout en reprochant à la chaîne son manque de pluralisme ! Certains sont des politiques, et refusent de « *cautionner* » la ligne éditoriale. Sont-ils tous d'accord



ARNAUD JOURNOIS/LE PARISIEN/MAXPPP

avec celles de la concurrence ? Intéressant. Certains sujets, à les entendre, mériteraient d'être tus. Ils font pourtant partie des préoccupations des Français.

Ces dernières années, les attaques se sont faites plus institutionnelles, plus précises, plus agressives aussi. Chacun pressant l'Arcom – déjà très réactive pour traquer le moindre faux pas idéologique – de réagir. Cette dernière a déjà dit, par la voix de son ancien président Roch-Olivier Maistre, que « CNews respecte strictement le pluralisme politique ». Alors on attaque les intervenants. Une responsable du service politique de France Inter réclame, par exemple, le décompte des « journalistes et essayistes », car « ce sont eux qui forgent le récit ». Roch-Olivier Maistre répond qu'il « ne connaît pas d'autorité administrative dans une démocratie qui commence à contrôler les journalistes ». Mais une autre question naît de cette attaque : si les intervenants « forgent le récit » sur CNews, ne le forgent-ils pas ailleurs ? Et si le récit forgé par

CNews correspondait aux attentes de nombreux Français justement parce qu'il diffère de celui de ses concurrents ? Parce qu'on y trouve ce que l'on ne trouve pas ailleurs ?

CRITIQUES ORWELLIENNES

L'attaque est la même du côté du rapport du sémiologue François Jost, commandé par Reporters sans frontières et cité solennellement par le Conseil d'État. Dans ses conclusions, le professeur émérite en sciences de l'information et de la communication constate avec horreur que la chaîne ne se comporte absolument pas comme ses consœurs. Sa méthode est originale : il analyse ce que fait CNews... à l'aune des choix de BFMTV. Mais si CNews ne fait pas comme BFMTV, pourquoi ne pas remarquer que BFMTV ne fait pas comme CNews ? D'où sort l'étalon de la bonne pratique journalistique ? François Jost s'inquiète : « CNews ne retient pas forcément les informations qui font l'actualité pour ses concurrents. » Et certaines informations traitées par CNews sont balayées par ses

concurrents, mais aucun rapport ne le précise. Les téléspectateurs, eux, l'ont sans doute noté. François Jost renchérit : « En insistant fortement sur les dangers de l'immigration et de l'insécurité, la chaîne crée un monde où l'information est sélectionnée en fonction de ses propres valeurs. » Là encore, le rapporteur ne précise pas quels sont le monde et les valeurs qui guident une chaîne qui choisit de ne pas aborder ces thèmes-là.

La journaliste de France Inter précitée, elle, caractérise plus clairement l'infraction reprochée : elle s'inquiète qu'une « poignée de commentateurs » se fassent les relais d'un projet « politique et idéologique »... dénoncé par « la gauche » ! Au moins c'est clair : il y a deux mondes, celui de la « gauche » et celui de l'idéologie. Le rapport est « universitaire », et personne ne s'attarde sur la méthode relativement douteuse. C'est pourtant bien ce traitement biaisé qui explique le succès de CNews, dont François Jost lui-même avait donné la clé lors d'une interview accordée à Radio France quelques années plus tôt : « CNews s'adresse à un public qui ne se sentait pas représenté. »

N'est-ce pas exactement la définition du pluralisme ? Qu'importe, la bataille fait rage devant un succès confirmé : l'aristocratie médiatique est jalouse de son hégémonie. Elle conclut donc que cette existence médiatique est un problème, en invoquant étonnamment la sauvegarde de la liberté et du pluralisme. La guerre, c'est la paix. ■

RETROUVEZ
“À LA UNE DU JDNEWS”
 Europe 1
CHACQUE MERCREDI
A 5 H 10 ET 6 H 40

Alexandre Le Mer
EUROPE 1 BONJOUR
5 H-7 H

Serge Nedjar “CNEWS EST UN MIROIR DE LA SOCIÉTÉ”

Pour le JDNews, le directeur général de la première chaîne d'info de France décrypte une ascension aussi spectaculaire qu'historique

PROPOS RECUEILLIS PAR **FLORIAN ANSELME**

Les derniers scores d'audience, encore favorables à CNews, sont plus spectaculaires que jamais. Quelle est votre première analyse ?

Nous sommes en croissance continue depuis la création de CNews. Nous avons démarré la chaîne à 0,6 % d'audience, et aujourd'hui, sur le mois de septembre, nous sommes à 3,9 %. Pour la première fois, nous avons été leaders en juillet et en août, une période habituellement dominée par BFMTV. Depuis la rentrée, nous sommes également première chaîne d'information tous les jours, y compris le week-end. C'est considérable.

Comment expliquez-vous cette croissance sans précédent ?

Il y a eu un véritable basculement, une formidable adhésion populaire. Est-ce la société, la crise, le contexte ? Sans doute un mélange de tout cela. CNews est devenue une marque, un phare pour ceux qui ne se reconnaissaient plus dans la ligne des autres médias. Ceux qui s'érigent en donneurs de leçons et qui sont en outre dans le déni sur des sujets aussi essentiels que la sécurité, l'éducation, le coût de la vie, la justice, les problèmes migratoires ou la politique. Les téléspectateurs nous disent souvent : « *Enfin on parle de nous, de notre quotidien, de nos bonheurs comme de nos détresses.* » C'est cette proximité qui a fait la différence. Dès le départ, notre concept

AUGUSTIN DETIENNE/CNEWS



PROXIMITÉ
Le concept de la chaîne est clair : parler de tout, avec tout le monde, sans tabou.

a été clair : parler de tout, avec tout le monde, sans tabou.

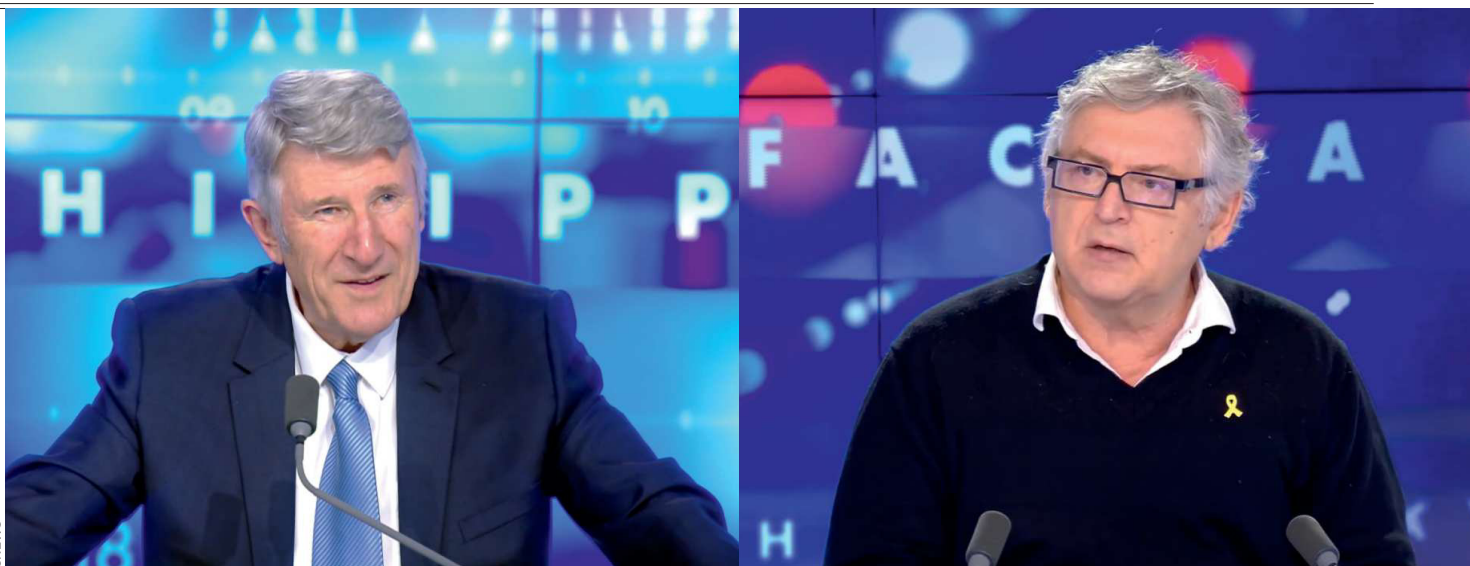
Dans l'histoire de la chaîne, quels ont été les moments clés de son évolution ?

Le mouvement des Gilets jaunes a été un premier grand moment : il a poussé des publics qui ne suivaient pas les chaînes d'information à s'y intéresser, notamment grâce à la couverture en direct des manifestations et des violences. Ensuite, il y a eu l'arrivée d'Éric Zemmour sur notre antenne, en 2019, après

avoir été éditorialiste au *Figaro*, à RTL et sur France Télévisions, qui a aussitôt fait monter les audiences en réunissant parfois plus de 700 000 téléspectateurs. Le troisième moment clé, c'est le confinement pendant le Covid : les gens étaient bloqués chez eux et le contexte les encourageait plus que jamais à nous regarder. Je pense que le public a alors découvert les fortes personnalités de notre chaîne – comme Pascal Praud, Christine Kelly, Laurence Ferrari, Sonia Mabrouk, Jean-Marc Morandini, Romain Desarbres – et il s'est attaché à ces visages comme à leur façon tellement singulière d'incarner l'information. Et je pense que l'esprit CNews a beaucoup plu, car nous sommes une véritable famille dans laquelle tout le monde se complète et permet à notre chaîne d'avoir cette cohérence tout au long de la journée.

Le départ d'Éric Zemmour, deux ans plus tard, ne vous a pourtant pas fragilisé...

Quand il est parti pour se lancer dans la présidentielle, beaucoup nous promettaient une chute d'audience et la fin de CNews. Mais regardez Christine Kelly, qui anime toujours cette case avec son émission « Face à l'info » autour d'une bande de journalistes et d'éditorialistes de grande qualité, qui ont relevé les défis et rassemblent



quotidiennement entre 700 000 et 800 000 téléspectateurs. La chaîne prouve chaque jour qu'elle fonctionne bien au-delà d'un seul visage. Notre ligne éditoriale et la variété de nos incarnations constituent notre plus grande force.

Avec un ADN et un ton incomparables, depuis septembre 2023, Philippe de Villiers réalise à son tour des records d'audience.

Son style, son ton, son érudition, la manière dont il raconte avec recul les grands moments de l'actualité de la semaine captivent comme rarement. Il a une voix, il transmet des références historiques. Cette émission unique permet de prendre véritablement de la hauteur sur l'actualité. Philippe de Villiers a une telle connaissance de la vie publique depuis plus de quarante ans, tellement unique, que son rendez-vous est devenu incontournable pour près d'un million de téléspectateurs chaque semaine.

Votre chaîne a récemment été vivement attaquée par Delphine Ernotte, la présidente de France Télévisions. Que répondez-vous ?

Nous sommes choqués par cette attaque indigne. Nous respectons parfaitement les règles fixées par l'Arcom et nos collaborateurs sont des journalistes reconnus et professionnels. Notre succès est considérable puisque nous sommes

de loin la première chaîne d'information de France. Nous analysons la réalité telle qu'elle est et non pas telle qu'on voudrait qu'elle soit, contrairement à madame Delphine Ernotte, qui a accusé CNews d'être « une chaîne d'extrême droite ». Ayant été prise en flagrant délit de partialité avec l'affaire Legrand-Cohen, des méthodes que France Télévisions a l'habitude d'appliquer et de défendre [des caméras discrètes, comme dans « Cash Investigation », NDLR], elle essaie de faire diversion en attaquant CNews au lieu d'essayer de se réformer.

Depuis votre arrivée aux commandes de la chaîne, en 2016, comment définiriez-vous votre stratégie ?

Elle n'a pas changé depuis le début : continuer d'être nous-mêmes, malgré les attaques et les campagnes médiatiques à charge qui se succèdent. Nous avons toujours une quarantaine de JT par jour, des débats, des plateaux avec des opinions tranchées de tous les courants de pensée. J'en profite pour remercier nos 200 collaborateurs, dont 150 journalistes, ainsi que nos éditorialistes, d'anciens magistrats, des avocats de renom ou d'anciens ministres qui nous apportent leurs connaissances et les partagent avec nos téléspectateurs.

Parlons de ces incarnations, justement. Derrière les figures historiques, de jeunes talents

formés sur votre antenne rencontrent à leur tour un franc succès...

Absolument. Nos jeunes sont des « bébés CNews ». Des journalistes que l'on a recrutés non pas parce qu'ils venaient de grandes écoles, mais sur leur envie, leur ouverture d'esprit, et bien sûr leur talent. Beaucoup sont arrivés en stage, en alternance. Tous ont une vraie volonté de faire ce métier. On les forme au montage, à l'édition, à la rédaction, aux reportages... On les prépare à tous les métiers de la télé. Des jeunes comme Gauthier Le Bret et Eliot Deval ont grandi ici et y ont trouvé leur voie. Et d'autres nous ont rejoints progressivement, comme Anthony Favalli, Thomas Bonnet, Élodie Huchard, Régine Delfour, toujours avec la même envie.

Les objectifs d'audience sont-ils constamment revus à la hausse ?

Non, l'audience est la conséquence de notre travail. Mais on n'a jamais visé la première place pour elle-même. Notre objectif principal est de conserver la confiance du public, car aujourd'hui CNews est devenu un tel phénomène que nous sommes conscients de la responsabilité que nous avons auprès de nos téléspectateurs. ■

PARTI PRIS

Sur CNews, les intervenants comme Philippe de Villiers et Michel Onfray attirent par leur franc-parler.

“NOTRE STRATÉGIE : CONTINUER D'ÊTRE NOUS-MÊMES, MALGRÉ LES CAMPAGNES MÉDIATIQUES À CHARGE”

CNews DES FIGURES SI POPULAIRES

Si les chiffres d'audience, toujours plus vertigineux, témoignent d'un succès incontestable, ses incarnations en sont le symbole

PAR FLORIAN ANSELME

REPORTAGE
Grand reporter,
Régine Delfour
emmène les
téléspectateurs
sur le terrain.

Si les records tombent les uns après les autres, c'est aussi grâce à ses incarnations. Têtes d'affiche ou jeunes pousses, tous participent au rayonnement de la galaxie CNews. Un symbole ? Cette manière unique d'éditorialiser le début de chaque émission par les animateurs qui, depuis plusieurs saisons, n'hésitent pas à les démarrer en s'emparant d'un sujet d'actualité fort. Plus qu'un style, un ADN que les « locomotives » de la chaîne intègrent fièrement, et qui fédère de plus en plus. À l'image de Pascal Praud, plus

populaire que jamais, aux manettes de « L'Heure des pros » (9 h-10 h 30) depuis 2016. Déjà à 16,5 % de part d'audience (PDA) sur l'ensemble du public l'an passé à la même époque, il pointe désormais à 19,2 % et se classe première chaîne nationale. Idem le soir avec « L'Heure des pros 2 » (20 h 05-20 h 55), qui gagne 140 000 téléspectateurs. Un succès sans précédent. De Sonia Mabrouk et son « Interview politique » (à 8 h 14) au « Face à l'info » de Christine Kelly (à 19 h) en passant par le « Punchline » de Laurence Ferrari et « 180 minutes Info » de Nelly Daynac (à 14 heures), l'audience grimpe et se confirme à tous les étages : en l'espace d'un an, ces tranches ont enregistré une progression d'audience allant jusqu'à + 26 % de téléspectateurs. Une ascension spectaculaire que l'on retrouve dans la matinale de Romain Desarbres (6 h-9 h) et dans « Morandini Live » (10 h 38-11 h 50), présenté par Jean-Marc Morandini, deux émissions qui, sur la même période, gagnent plus de 10 % de téléspectateurs chacune.

Mais la réussite made in CNews, c'est aussi cet art d'intégrer des personnalités emblématiques dans sa grille, capables d'occuper l'espace et d'incarner l'esprit de la chaîne à elles seules. À l'instar de Michel Onfray, Mathieu Bock-Côté et Philippe de Villiers, qui réalise depuis deux saisons des succès d'audience

en distillant une parole qui ne ressemble à aucune autre, chaque vendredi à 19 h dans « Face à Philippe de Villiers ». En un an, son audience est ainsi montée de 4,9 % à 6,8 %. Pour un vendredi en début de soirée, une case d'ordinaire difficile en télévision, on peut parler d'exploit. Un chiffre l'illustre : le 5 septembre dernier, pour sa grande rentrée, le Vendéen rassemblait plus de 903 000 téléspectateurs derrière leurs écrans ! C'est dire si le public attendait son retour.

UN VRAI TRAVAIL D'ÉQUIPE

Si la chaîne réalise une rentrée historique en bouclant le mois de septembre à 3,9 % de PDA, loin devant ses concurrents, c'est aussi grâce à sa jeunesse, issue d'une formation interne réussie. Eliot Deval en est l'un des symboles. Omniprésent sur l'antenne du vendredi au dimanche, le journaliste remplace (notamment) avec succès Pascal Praud aux manettes de sa sacro-sainte « Heure des pros 2 », où il séduit près de 680 000 téléspectateurs en moyenne. Intrônisé depuis janvier dernier en deuxième partie de soirée (21 h-23 h 50), Gauthier Le Bret, un vrai « bébé CNews » lui aussi, a déjà fait basculer sa tranche dans une autre dimension. Baptisée « 100 % Politique », son émission flirte désormais avec les 300 000 fidèles.

Chacun dans son registre, Pierre de Vilno, Anthony Favalli, Thomas Bonnet, Olivier de Keranfle'h, Julien Pasquet, Élodie Huchard ou encore Yoann Usaï progressent également. Parmi les 200 collaborateurs de l'antenne, citons ces indispensables journalistes de terrain, dont Régine Delfour et Olivier Benkemoun, qui assurent un travail aussi complémentaire que précieux. Au final, les chiffres, toujours plus vertigineux, restent le fruit d'un travail d'équipe. D'une ligne éditoriale claire, qui contraste fortement avec celles de ses concurrents. Essentiellement grâce à celles et ceux qui la construisent et l'incarnent, parvenant ainsi à créer un lien unique avec le téléspectateur. ■



CNEWS

ANTHONY QUITTOT : CNEWS - MAT NINAT STUDIO/CNEWS



- 1.** Christine Kelly dans « Face à l'info » à 19 heures.
- 2.** Laurence Ferrari anime « Punchline » du lundi au jeudi à 17 heures.
- 3.** Le week-end, Eliot Deval reprend « L'Heure des pros 2 ».
- 4.** Pascal Praud enflamme « L'Heure des Pros » de 9 heures à 10 h 30 et « L'Heure des Pros 2 » à 20 h 05.
- 5.** Dès 21 heures, Gauthier Le Bret la joue « 100 % Politique ».
- 6.** Sonia Mabrouk lance « L'Interview politique » à 8 h 14.
- 7.** La « Matinale Week-end » est présentée par Anthony Favalli.
- 8.** Nelly Daynac à l'antenne à 14 heures dans « 180 minutes Info ».
- 9.** Romain Desarbres anime « La Matinale » de 6 à 9 heures.
- 10.** Jean-Marc Morandini présente le « Morandini Live » de 10 h 38 à 11 h 50.
- 11.** Julien Pasquet dans « 180 minutes Info Week-end » à 14 heures.

Nicolas Sarkozy entouré de son épouse et de ses avocats, M^{es} Darrois et Ingrain.

Le tribunal de Paris, où s'est tenu le procès.

Nicolas Sarkozy LA DOUBLE DÉFLAGRATION

La condamnation de l'ancien président de la République à cinq ans de prison ferme dépasse son cas personnel : ce jugement hors norme fragilise la justice et déclenche une onde de choc politique

PAR JULES TORRES

Ce n'est pas moi qui suis humilié, mais la France. En une seule phrase, lancée dans son interview au JDD, Nicolas Sarkozy a donné une dimension nouvelle au séisme de sa condamnation à cinq ans de prison ferme. Dans l'histoire de France, seuls deux dirigeants avaient connu les geôles nationales : Louis XVI, envoyé à la guillotine aux premières heures de la Terreur, et Philippe Pétain, condamné pour

haute trahison puis enfermé à vie. La comparaison est symbolique plus qu'historique, mais le simple fait qu'un ancien président rejoigne cette sombre lignée suffit à dire la gravité du moment.

Voilà pourquoi cette condamnation est une double déflagration inédite. Judiciaire, d'abord : une justice grisée par sa toute-puissance, un jugement incompréhensible pour le commun des mortels, et surtout une exécution provisoire – arme d'exception qui piétine la présomption d'innocence et fait vaciller l'État de droit. Politique, ensuite : en un instant, le sort personnel de Nicolas Sarkozy s'est mué en affaire natio-

nale, fracturant les camps, révélant la frilosité d'une partie de la droite, embarrassant le centre et offrant à la gauche l'occasion de renouer avec sa passion intacte pour la ferveur des tribunaux révolutionnaires. Jean-Luc Mélenchon, lui, s'est tu – sans doute conscient qu'une telle logique de purification pourrait, un jour, se retourner contre lui. Après tout, la Révolution finit toujours par dévorer ses enfants.

L'EXÉCUTION PROVISOIRE INTERROGE

Cette condamnation sort de toutes les normes. Douze années d'instruction, des centaines d'heures d'interrogatoire, une vie passée au microscope. Et pour quel résultat ? L'accusation s'écroule sur l'essentiel : aucun pacte de corruption avec Kadhafi, pas d'argent libyen dans la campagne de 2007, pas le moindre enrichissement personnel. Ne subsiste qu'un bricolage de dernière minute : une « association de malfaiteurs » greffée non sur des preuves mais sur une hypothèse. À cette fragilité s'ajoute l'exécution provisoire, mesure d'exception que même le parquet n'a pas osé réclamer. Les juges l'ont justifiée par un hypothétique trouble à l'ordre public. Là encore, incohérence et volonté d'humilier.

La déflagration politique, elle, a été immédiate. À droite, quelques figures se sont avancées : Laurent

**LA JUSTICE FRANÇAISE,
DÉJÀ ÉBRANLÉE, SE RETROUVE SUR
LE BANC DES ACCUSÉS**



Stéphane Le Rudulier

“COMBIEN A COÛTÉ CET ACHARNEMENT ?”

Le sénateur LR fustige une justice politisée et opaque. Il annonce avoir saisi le garde des Sceaux pour obtenir le détail du coût faramineux de l'enquête menée contre Nicolas Sarkozy

PROPOS RECUEILLIS PAR **JULES TORRES**

Wauquiez et Bruno Retailleau ont exprimé leur soutien, mais rares sont ceux qui sont montés véritablement au front, hormis les fidèles de toujours, Henri Guaino et Franck Louvrier. Le RN, de son côté, dénonce la condamnation et surtout l'exécution provisoire, une mesure qui a touché Marine Le Pen il y a quelques mois. François Bayrou, qui n'a jamais caché ses distances avec Nicolas Sarkozy, fustige lui aussi l'exécution provisoire au nom de l'État de droit. Emmanuel Macron, enfin, avance sur une ligne de crête : soutien aux magistrats, condamnation ferme des menaces, mais silence sur le fond du dossier.

LES JUGES DEVANT LE PEUPLE

En quelques jours, le procès Sarkozy est devenu un révélateur. Ce n'est plus seulement l'histoire d'un homme, c'est le procès d'une institution. La justice française, déjà ébranlée par une succession d'affaires, se retrouve à son tour sur le banc des accusés. Crise de confiance, sentiment d'arbitraire, soupçon de politisation : les fissures s'élargissent et minent sa légitimité. Le jugement ne se limite pas à Nicolas Sarkozy : il heurte la raison, fracture le champ politique et place la justice au cœur du soupçon. Voilà pourquoi, au-delà d'un destin personnel, c'est bien une double déflagration – judiciaire et politique – qui secoue aujourd'hui la France. ■

Nicolas Sarkozy parle d'un procès hors norme au coût faramineux. Après une telle décision, les Français n'ont-ils pas le droit de savoir combien cette instruction a réellement coûté ?

Évidemment. La justice doit, elle aussi, rendre des comptes au peuple. Cette affaire a mobilisé pendant douze ans des moyens colossaux : déplacements à l'étranger, commissions rogatoires, expertises, mises en examen, renvois en correctionnelle... Tout cela pèse sur les finances publiques. Les Français ont le droit d'exiger la transparence. Quand des millions sont engloutis dans un dossier vide, il est normal de demander des comptes au nom du contribuable. Combien a coûté cet acharnement ?

Allez-vous, en tant que sénateur, demander officiellement le détail de ces dépenses ?

J'ai officiellement saisi le garde des Sceaux pour qu'il communique le coût total de cette instruction, poste par poste : frais de justice, enquêtes à l'étranger, expertises... C'est un devoir de transparence démocratique. On ne peut pas demander sans cesse des efforts aux Français et refuser de leur rendre des comptes sur des dépenses aussi lourdes, surtout dans une affaire qui n'a débouché sur aucune condamnation de fond.

Ce dossier illustre-t-il selon vous une dérive de la justice ?



JOËL SAGET/AFP

Oui, il y a un vrai problème. Comment ne pas s'interroger quand la présidente de la formation de jugement avait publiquement exprimé son hostilité aux réformes de Nicolas Sarkozy et manifesté contre lui ? Était-ce une instruction ou une inquisition ? Cette décision relance le débat sur le rapport entre justice et politique : vu de l'étranger, on se demande si nous ne sommes pas dans une logique de vengeance. Les Français doutent aujourd'hui de la justice, ils craignent son instrumentalisation.

Je comprends leurs doutes : quand la justice devient un parti, c'est la démocratie qui vacille. Voilà l'enjeu, et il est vertigineux. **Douze ans et des millions pour cette affaire, pendant que les Français attendent des années que leurs plaintes soient traitées. Comment sortir de ce paradoxe ?**

On mobilise des moyens illimités pour un dossier abracadabrantesque, pendant que des Français attendent des mois, parfois des années, pour qu'un simple cambriolage soit traité. C'est inacceptable. La justice doit revenir à l'essentiel : protéger les victimes, sanctionner les délinquants et rendre des décisions rapides. Les moyens doivent être redéployés là où ils sont utiles, pas engloutis dans des instructions sans fin qui n'aboutissent à rien. Gérald Darmanin a commencé à inverser la tendance avec énergie, après des décennies d'immobilisme. ■

Rome se redresse, Paris s'enlise

GIORGIA LA REVANCHE MELONI

Présentée comme une menace pour l'Europe, Giorgia Meloni déjoue toutes les prophéties. Trois ans après son arrivée au pouvoir, l'Italie redresse ses comptes et regagne la confiance des marchés, tandis que la France s'enfonce politiquement et économiquement

PAR JACQUES SERAIS

Le 25 septembre 2022, il est 22 heures passées. À Rome, Giorgia Meloni savoure sa victoire électorale. À Paris, l'onde de choc traverse les rédactions. *Le Monde* s'alarme de l'arrivée au pouvoir de la « première dirigeante postfasciste d'un pays fondateur de l'Europe ». Mediapart titre : « *Le jour où le postfascisme a pris le pouvoir en Italie.* » Sur France 5, dès le lendemain, l'émission « C dans l'air » pose la question : « *La victoire de Meloni... et du fascisme ?* » À Bruxelles, la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, relaie la même inquiétude : « *Si les choses tournent mal, nous avons des instruments.* » À Matignon, Elisabeth

Borne prévient que la France veillera « *au respect des droits humains et au droit à l'avortement* ». La macronie est sur ses gardes, perçoit l'arrivée au pouvoir de l'alliance des droites dirigée par le parti Fratelli d'Italia comme une menace.

Un mois plus tard, Emmanuel Macron se résout à rencontrer la nouvelle locataire du Palais Chigi. Le rendez-vous, organisé en catimini, a lieu dans une suite privée d'un hôtel du centre de Rome, à l'abri des caméras. Un conseiller de l'Élysée résume alors l'atmosphère : « *Le message qui vient d'Italie n'est pas un bon message. Il va falloir juger sur les actes.* » Tout indiquait la défiance. Trois ans plus tard, les résultats sont là, salués par les observateurs. ●●●

AU LOUP !

Pendant que Giorgia Meloni fêtait sa victoire en 2022, les élites françaises s'inquiétaient d'un retour du fascisme.



GIORGIA
MELONI

FRATELLI
d'ITALIA

**GRAZIE
ITALIA**

GIORGIA
MELONI

FRATELLI
d'ITALIA



COTE ITALIENNE
Giorgia Meloni,
plus populaire que
lors de son élection,
recueille 37 %
d'opinions favorables.

MASSIMO DI VITA/MONDO JORI/SPA



INTERNATIONAL
C'est sous son
impulsion que l'Italie
est revenue
dans le concert
des nations.

AARON SCHWARTZ/POOL/ABACA

●●● Et ce n'est pas à l'avantage de l'Hexagone. Car, à l'approche du troisième anniversaire de l'élection de Giorgia Meloni, Fitch relève, le 19 septembre dernier, la note de crédit à long terme de l'Italie de BBB à BBB+, avec perspective stable. L'agence se justifie en soulignant les « améliorations structurelles des rentrées fiscales », un « contrôle rigoureux des dépenses publiques » et un « environnement politique stable ». La semaine précédente, la même organisation avait abaissé la note de la France de AA- à A+. L'Italie reste moins bien notée que la France, mais la dynamique s'est inversée et le symbole est implacable.

DE PESTIFÉRÉE À MODÈLE

Les experts s'appuient sur une tendance incontestable. En trois ans, le déficit public italien a fondu – passant de 8 % du PIB en 2022 à 3,4 % en 2024 – et la dette a reflué – passant de 144 % du PIB en 2022 à environ 137,9 % début 2025. Mi-septembre, les taux italiens à dix ans ont ainsi rejoint ceux de la France. Et les prévisions italiennes sont bien meilleures que les nôtres – le déficit devrait être d'environ 3,3 % du PIB en 2025. Giancarlo Giorgetti, ministre de l'Économie, laisse même entendre qu'il pourrait descendre sous la barre symbolique des 3 % imposée par les règles européennes – quoique si peu respectée. En France, cette perspective n'est évoquée que pour 2029 au plus tôt. La presse italienne salue une « revanche des PIGS » – Portugal, Italie, Grèce, Espagne –, les cancrs d'hier devenus modèles de rigueur. Certes, tout n'est pas rose : la croissance reste atone (0,5 % attendu cette année), la productivité stagne et la population vieillit. Mais c'est justement ce qui frappe : malgré ces handicaps structurels, l'Italie redresse ses comptes quand la France, mieux dotée, s'enlise.

La méthode Meloni ? Gouverner en prenant le risque de l'impopularité. Le « reddito di cittadinanza », le

revenu de citoyenneté, sorte de RSA italien de l'ordre de 550 euros par mois, a été supprimé pour les personnes « aptes au travail » et uniquement maintenu pour les familles avec enfants, les personnes âgées ou handicapées. Concernant les retraites, les différents dispositifs dérogatoires de départs anticipés ont été vidés de leur substance. Désormais, l'âge légal de 67 ans s'impose plus strictement, avec des possibilités de sortie anticipée réduites au minimum. Autre symbole de cette cure : la réforme du Superbonus 110 %. Ce dispositif permettait aux ménages de se faire rembourser intégralement leurs travaux de rénovation énergétique, avec une prime de 10 %. Son rabotage progressif devrait éviter plus de 40 milliards d'euros de dépenses supplémentaires d'ici fin 2026. Autre geste fort : le lancement d'un vaste programme de privatisation sur deux ans, censé rapporter environ 20 milliards d'euros d'ici l'an prochain. À cette discipline s'ajoutent des plafonds pluriannuels de dépenses imposés à chaque ministère, une mécanique qui verrouille les budgets et rassure les marchés. La méthode est claire et les décisions assumées.

À Bercy, le constat est amer. Lors d'un déjeuner en juillet, le ministre de l'Économie Éric Lombard lâchait en privé : « Oui, Meloni a une meilleure politique économique. »

MELONI S'ANCRE, MACRON S'USE

Mais la chef du gouvernement italien réussit un autre tour de force : celui de durer sans perdre le peuple. Dans un pays habitué à changer de gouvernement tous les quatorze mois en moyenne, son exécutif est déjà le quatrième plus long de la République italienne. Sa cote de popularité, aujourd'hui à 37 %, est supérieure à celle de 2022. Et son parti, Fratelli d'Italia, tutoie toujours les 30 %. La présidente du Conseil vise déjà 2027, avec l'ambition de durer dix ans.

Le contraste avec Paris est saisissant. Emmanuel Macron, affaibli,

ne recueille plus que 17 % d'opinions favorables dans le dernier baromètre Ifop-JDD. À Rome, Giorgia Meloni, elle, consolide son socle : le Parlement vient d'adopter à une large majorité la création d'un nouveau jour férié, le 4 octobre, fête de saint François d'Assise, patron de l'Italie. Quand Paris débat de supprimer des jours chômés pour réduire son déficit, Rome en ajoute un pour célébrer ses racines.

La décision a rassemblé majorité et opposition, signe d'une cohésion rare. Trois ans après les Unes alarmistes sur le « postfascisme », l'Italie de Giorgia Meloni est plus que jamais unie et debout, tandis que la France se déchire et vacille. ■

SUCCÈS

Giorgia Meloni peut sourire : sa politique triomphe là où celle de Paris échoue.



DOMENICO CIPITELLI/ZUMA/ABACA



COMPLICES Constance et son père, Marc Schaerer, en août 2006 dans le sud de la France.

HOMMAGE **AU NOM DU PÈRE**

PERSÉVÉRANCE

Constance sur le mont Denali (6 190 mètres), qu'elle ne vaincra qu'à la seconde tentative.

À 26 ans, Constance Schaerer est devenue la plus jeune Française à gravir l'Everest. Elle raconte le défi qu'elle s'est lancé pour honorer le vœu de son père disparu, et l'association qui en est née, dans son livre « Tu reposeras sur les plus hauts sommets du monde papa »

PAR **HUMBERT ANGLEYS**





**TU REPOSERAS
SUR LES PLUS
HAUTS SOMMETS
DU MONDE PAPA**
Constance Schaerer
Fayard, 260 pages
21,90 euros

5 895 MÈTRES

Constance a gravi seule le Kilimandjaro en juillet 2021.

Elle était sur le toit du monde il y a quelques semaines à peine. « Jour blanc » sur la capitale, mais le brouillard du printemps est un peu plus gris que celui des sommets qu'elle a gravis... On la retrouve dans une brasserie, MacBook sur la table, déserte, mais en alerte : l'agenda est rempli, il y a tant de sollicitations, de projets, un livre en vue à l'automne... Dans ce cadre, on pourrait prendre Constance Schaerer, longs cheveux, grands yeux bruns, pour une start-uppeuse fonceuse. L'ancienne étudiante de l'école de commerce Kedge et alternante chez LVMH, désormais responsable du développement du tournoi de tennis de Strasbourg, vit pourtant d'horizons qui dépassent le marketing ordinaire. Au poignet de la skieuse qui boxait les piquets du circuit européen chez les jeunes, sa montre Garmin la trahit. Elle a affiché des chiffres peu communs,

notamment le 19 mai dernier, à 6 h 10 du matin : 8 848 mètres d'altitude !

À 26 ans, Constance est devenue la plus jeune Française à avoir gravi l'Everest. « *Pas de place pour l'émotion, j'étais dans un état de survie* », confie-t-elle. C'était le point d'orgue d'une quête des « sept sommets », les montagnes les plus élevées de chaque continent. Elle avait déjà gravi le Kilimandjaro, l'Aconcagua et le Denali – redevenu mont McKinley depuis la réélection de Donald Trump. Il lui reste « *l'Antarctique avec le massif Vinson, le Puncak Jaya en Papouasie-Nouvelle-Guinée, et l'Elbrouz en Russie, si la situation le permet un jour* ». Après avoir vaincu les sommets les plus difficiles, Constance est confiante : elle devrait boucler le défi. Pour les ascensions qui manquent, elle a les saisons favorables en tête, mais n'a « *pas encore de calendrier, ça dépendra des budgets* ». Et elle est « *très attachée à savourer chaque instant de l'aventure, qui ne consiste pas simplement à arriver au sommet* ».

LES PIEDS SUR TERRE

Tout est parti d'une lettre de son père. Marc Schaerer a été emporté par un cancer du pancréas en 2007 : Constance avait 9 ans, il s'est mis à neiger... Les dernières volontés du médecin strasbourgeois indiquaient ses souhaits pour la messe d'enterrement, mais aussi un vœu pour un projet qu'il n'avait pu honorer : « *Mes cendres seront déposées à plusieurs endroits. Si possible sur le plus haut sommet de chacun des sept continents* ». Constance n'a découvert la lettre qu'en 2021 : « *Deux mois après, j'étais en Tanzanie, à une heure du Kilimandjaro. J'y ai vu un signe. La nuit, je ne pensais qu'à ça. J'aurais pu les disperser au pied, mais il fallait que j'aile au sommet. Je suis partie seule, à l'arrache, j'y suis arrivée, c'était la plus belle expérience de ma vie !* »

Après le « Kili », Constance crée l'association 7 Sommets contre la maladie : « *Je voulais servir la cause*

des enfants qui ont un parent atteint de cancer, ou qui ont perdu un parent. »

Très vite, les messages de familles affluent et quelques semaines après le lancement, elle accompagne déjà des enfants à la finale de Roland-Garros. Elle mène désormais de front son job, l'association et ses défis. Ils sont mis en images avec un savoir-faire certain, et l'appui d'Hugo Lorentz, précieux caméraman ; le tandem s'est rodé avec l'ascension du mont Blanc, avant celle de l'Aconcagua fin 2022. L'année suivante, ils essuient un cuisant échec au Denali : dans la tempête, la majorité du groupe veut redescendre, ils doivent renoncer. Ils y sont retournés l'année dernière, pour triompher cette fois : « *À la fin de l'expédition, on a tellement pleuré... Je comprends pourquoi j'ai raté la première année : pour pouvoir vivre le Denali comme je l'aurais dû. Avec le recul, je suis contente, ça remet les pieds sur terre !* »

Chacune de ses aventures, comme les trails qu'elle enchaîne – elle a couru fin août la MCC, un « mini » UTMB, 40 kilomètres quand même –, donne de la visibilité à son association qui prend de l'ampleur. Elle tient à ce que le financement de ses ascensions reste indépendant et compte sur des sponsors personnels qui sont aussi de belles rencontres, comme Lisa Ulmer, patronne de Regmatherm, une entreprise alsacienne de chauffage. « *La première à m'avoir fait confiance !* » confie Constance. Elle s'accroche bien sûr à ses proches, sa mère en tête, « *un peu inquiète au début, mais maintenant, elle est à 10 000 %, elle a des étoiles dans les yeux* ». Et au soutien premier, celui de la mémoire de son père, que l'enfant de Strasbourg a imploré, sur l'arête sommitale de l'Everest, balayée par le vent, avant d'honorer une nouvelle fois ses dernières volontés. Il reste intensément présent sur le chemin qu'elle a tracé, conclut-elle dans son livre vibrant, « *avec la certitude qu'une main invisible tient toujours la corde* ». ■



OR



EVEREST, MAI 2025

L'association fondée par Constance vient en aide aux enfants de malades ou de victimes du cancer.

Partenaires majeurs Everest :

DANS LA TEMPÊTE

En 2023, la jeune femme avait dû renoncer à l'ascension du Denali à cause de la météo.



Emmanuelle Bahuaud, directrice générale Céraclès Coopérative

“COOPÉRATIVE ET COMMERÇANT NE SONT PLUS DES GROS MOTS”

Le groupe Sport 2000 change de nom et devient Céraclès Coopérative, Entrepreneurs Commerçants. La directrice générale du groupement coopératif dévoile au JDNews sa feuille de route et annonce une alliance inédite avec Urban Soccer

PROPOS RECUEILLIS PAR **STÉPHANIE DE MURU**

Vous annoncez un partenariat avec Urban Soccer, leader du foot à 5 et du padel... Pourquoi ce rapprochement ?

Ce partenariat avec Urban Soccer sonnait comme une évidence et c'est une étape importante dans la mise en œuvre de notre plan Sprint 2030. L'association avec Urban Soccer illustre concrètement notre volonté d'élargir notre périmètre au-delà du *retail* pur. Ensemble, nous allons bâtir des passerelles entre commerce, expérience sportive et loisirs. Urban apporte une expertise reconnue sur des pratiques en plein essor, nous apportons la puissance de notre réseau et de notre notoriété nationale. Plus qu'un tournant, c'est une accélération vers un modèle coopératif plus ouvert et plus connecté aux usages des pratiquants d'aujourd'hui.

Que signifie concrètement ce changement pour Sport 2000 et ses autres enseignes ?

Sport 2000 reste notre enseigne phare ! Elle pèse aujourd'hui 65 %



ANTHONY QUITTOT

de notre activité, mais derrière, il y a une galaxie d'enseignes – Mondovélo, Ekosport-Rent, WAS, S2... L'enjeu était de repositionner chaque marque avec des « verticales » et focus clairs et lisibles : sport, lifestyle, et désormais salles de sport avec Urban Soccer. Nous changeons d'échelle. L'avenir passe par la diversité et l'expérience. Avec des enseignes complémentaires et désormais une nouvelle verticale autour de la pratique sportive, nous

construisons un cercle coopératif élargi, fidèle à la référence de notre vaisseau amiral Sport 2000 : « *Le sport comme style de vie.* »

Une stratégie qui passe aussi par un nouveau nom, Céraclès Coopérative. Pourquoi ce choix ?

Nous voulions assumer pleinement ce que nous sommes : une coopérative d'entrepreneurs commerçants. Coopérative et commerçant ne sont plus des gros mots, ce sont au contraire des termes rassurants, porteurs de sens et de valeurs. Ce modèle met en avant nos 350 adhérents, propriétaires de 700 magasins qui investissent leur propre argent et vivent au quotidien avec leurs clients.

Le mot « coopérative » peut sembler désuet. Vous en faites un moteur...

Justement ! C'est un mot qui revient en force, dans l'air du temps. La coopérative, c'est l'agilité collective. Bien sûr, il y a beaucoup de discussions en amont, mais une fois la décision prise, on avance vite et tous ensemble. C'est un alignement du réseau. Dans un monde où la confiance est décisive, ce modèle est extrêmement moderne.

Entre 2008 et 2018, le groupe a vécu un moment difficile quand un

“AVEC 65 % DE NOTRE ACTIVITÉ, SPORT 2000 RESTE NOTRE ENSEIGNE PHARE !”

fonds d'investissement a pris son contrôle. Les adhérents avaient alors racheté leur entreprise. Ce retour au modèle coopératif sonne-t-il comme une revanche ?

Plutôt comme une leçon. Quand les adhérents ont repris la main, cela a soudé le collectif. Ils se sont dit : « *C'est notre business, notre outil de travail.* » Cette expérience a fait naître une vraie solidarité et montré la force de notre modèle. Ensemble, nous avons renversé la table. Depuis, toutes les décisions sont prises conjointement par les adhérents et la centrale, avec une conviction partagée : l'avenir appartient au collectif.

Votre plan Sprint 2030 incarne cette nouvelle étape. Quels en sont les piliers ?

D'abord la puissance collective : réseau et centrale alignés. Ensuite la performance commerciale, avec un objectif de 1 000 magasins contre 700 aujourd'hui. Troisième axe : la transformation numérique. Nous voulons passer de 3 % de ventes en ligne à 15 % d'ici à l'année 2030. Enfin, la diversification, dont l'association avec Urban Soccer est une première illustration.

Précisément, que mettez-vous en place pour atteindre ces objectifs ambitieux ?

Sur le plan financier, ce plan stratégique prévoit 30 millions d'euros d'investissements en cinq ans. Nous voulons fluidifier l'expérience client : avant, pendant, et après l'achat. Le magasin reste central, mais nous devons proposer une omnicanalité sans couture. Nous venons de lancer un nouveau site de commerce en ligne et nous explorons de nouveaux canaux comme TikTok Shopping ou Instagram pour toucher les plus jeunes. L'objectif est clair : plus de fluidité, plus de personnalisation, plus de valeur créée.

Comment vous différenciez face à des mastodontes tels que Decathlon ou Intersport ?

Nous ne faisons pas de marque distributeur. Nous travaillons avec

les grandes marques internationales – Nike, Adidas, Puma... – et nous les valorisons. Nous voulons être leur écrin, pas leur concurrent. Nous préférons développer des exclusivités et des collaborations plutôt que de copier nos rivaux. C'est une meilleure façon de se différencier !
Vos concurrents misent sur la puissance, vous insistez sur la proximité. Est-ce votre ADN ?

Absolument. En plaine, nous sommes « l'habilleur du coin » pour les villes de 20 000 à 50 000 habi-

tants. Les clients connaissent le propriétaire du magasin, qui est souvent impliqué localement dans les associations sportives. À la montagne, nos équipes sont des passionnés enracinés dans leur territoire. Cette proximité humaine et relationnelle, elle ne se décrète pas, elle se vit.

Vous n'êtes pas présent à Paris ou dans sa banlieue. Pourquoi ?

C'est historique. Nous nous concentrons surtout sur des villes moyennes, mais rien n'exclut une présence future en Île-de-France... ■

SPRINT 2030

L'enseigne Sport 2000 change de nom pour développer sa nouvelle stratégie.



DR

CÉCILE GAROU

Kirghizistan LES CHRÉTIENS POUSSÉS À LA CLANDESTINITÉ

Aux confins de l'Asie centrale, le Kirghizistan, pays montagneux, abrite une mosaïque de cultures et de religions. Souvent présenté comme un modèle de tolérance, sa réalité est plus nuancée concernant les minorités chrétiennes

PAR **ALEXANDRE AOUN**

À Bichkek, les rues animées s'entrelacent autour de places bordées d'arbres et de bâtiments hérités de l'ère soviétique. Parmi eux, l'église orthodoxe russe se dresse avec une élégance discrète. Érigée en 1941, la cathédrale est un symbole religieux et culturel alliant harmonieusement l'architecture orthodoxe et les motifs d'Asie centrale. Sa façade, ornée d'arcs et de fenêtres en ogive, évoque les minarets, tandis que ses dômes dorés à croix de Saint-Lazare et son clocher pyramidal rappellent la tradition orthodoxe. Les fresques et icônes intérieures, réalisées par Evgeniya Postavnicheva, lui confèrent une dimension sacrée et esthétique. Plus qu'un lieu de culte, la cathédrale abrite une école du dimanche, un gymnase, une bibliothèque, une salle de conférences et un musée.

À l'intérieur, l'odeur de l'encens flotte dans l'air et les fidèles, sou-

vent des femmes âgées aux foulards colorés, s'inclinent devant les icônes de la Vierge Marie et du Christ. Les chants liturgiques slaves résonnent, portés par une chorale dont les voix graves emplissent l'espace. Non loin de là, dans un quartier plus discret, se trouve la petite église catholique Saint-Michel-Archange. Moins imposante, elle se distingue par sa simplicité : une façade blanche, un clocher modeste et une croix discrète au sommet. Un prêtre polonais d'une cinquantaine d'années, au visage marqué par les années, célèbre la messe en russe, parfois en kirghize. « Ici, à Bichkek, nous pouvons pratiquer notre foi sans trop de crainte, confie-t-il, un sourire prudent sur les lèvres. Mais il faut savoir rester discret. Certains voisins n'aiment pas voir une église catholique dans leur quartier. »

« PRIER EN SECRET »

À environ 400 kilomètres à l'est de Bichkek, Karakol, une ville nichée au pied des montagnes du Tian Shan, offre un autre visage du christianisme kirghize. L'église de la Sainte-Trinité, un joyau archi-

tectural, est un symbole de la présence chrétienne dans cette région reculée. Reconstituée en 1895 par des colons russes, cette église en bois, peinte en vert pâle, semble tout droit sortie d'un conte slave. Ses cinq dômes en forme de bulbe, surmontés de croix orthodoxes, se détachent dans le ciel bleu. Le bois, patiné par le temps, donne à l'édifice une allure chaleureuse.

Pour les habitants de Karakol, l'église de la Sainte-Trinité est un refuge spirituel et culturel. « Cette église, c'est notre histoire », explique Natalia, une femme d'une soixantaine d'années, dont les grands-parents russes se sont installés ici après la révolution de 1917. « Pendant l'ère soviétique, elle a été transformée en entrepôt, mais nous, les chrétiens, venions prier en secret. Aujourd'hui, elle est à nouveau nôtre », témoigne-t-elle, avec ses cheveux gris noués en chignon et un regard vif. Pourtant, elle admet que la communauté chrétienne de Karakol, bien que tolérée, reste prudente. « Nous ne faisons pas de prosélytisme. Cela pourrait nous attirer des ennuis. »

Le Kirghizistan est souvent décrit comme le pays le plus tolérant d'Asie centrale, notamment grâce à sa Constitution laïque et à une histoire de coexistence entre musulmans, chrétiens orthodoxes, catholiques, luthériens et même bouddhistes et juifs. Sur le plan religieux, ce pays compte 85 % de musulmans sunnites et 15 % de chrétiens. Parmi ces derniers, les orthodoxes sont autour de 400 000, les protestants 100 000 et la petite communauté catholique compte 500 fidèles. Dans les grandes villes, cette tolérance est palpable. À Bichkek, les mosquées et les églises cohabitent sans heurts apparents, et les mariages mixtes entre chrétiens et musulmans ne sont pas rares.

Pourtant, cette solidarité s'effrite dans les zones rurales, où l'islam sunnite, souvent influencé par des imams conservateurs, impose une pratique plus rigoriste. Dans ces villages isolés, les chrétiens, surtout ceux d'origine musulmane,

**« COMMENT OBTENIR
500 SIGNATURES QUAND NOUS SOMMES
À PEINE 50 CHRÉTIENS ? »**



DISCRÉTION

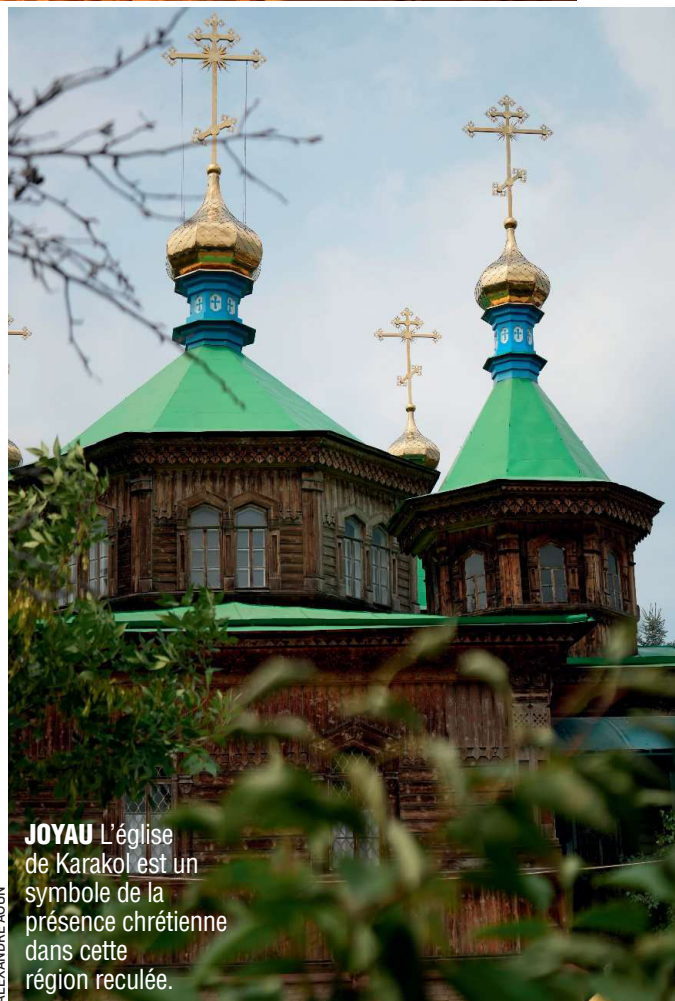
Une chrétienne de la ville de Bichkek fête le Noël orthodoxe, qui a lieu le 7 janvier.

vivent leur foi dans l'ombre. Selon l'ONG Portes ouvertes, les convertis kirghizes subissent des pressions intenses, allant de l'exclusion sociale à des violences physiques. Depuis le 1^{er} février 2025, une nouvelle loi sur les religions complique encore davantage la vie des chrétiens kirghizes. Elle exige en effet que toute communauté religieuse obtienne l'autorisation préalable des autorités et rassemble 500 signatures de membres adultes résidant dans la même région pour être reconnue légalement. Une exigence quasi impossible à remplir, surtout pour les petites églises évangéliques ou les communautés catholiques. Cette loi, qui contredit les engagements internationaux du Kirghizistan en matière de liberté religieuse, risque de pousser de nombreuses églises dans la clandestinité.

UNE LOI COERCITIVE

À Bichkek, l'impact de la nouvelle législation est encore limité. Les grandes églises orthodoxes bénéficient d'une reconnaissance historique et d'une relative protection. Mais dans les régions reculées, les

petites communautés évangéliques, qui se réunissent souvent dans des maisons, redoutent des descentes de police. « Nous avons déjà été avertis par les autorités locales », confie Sergueï, un chrétien d'origine russe de la province d'Och dans le sud du pays. « Mais comment obtenir 500 signatures quand nous sommes à peine 50 ? » s'interroge-t-il, en faisant référence à cette loi coercitive. De surcroît, cette mesure instaure des sanctions strictes contre les activités religieuses non autorisées. Bien que la prison ne soit pas encore systématique, sauf en cas de critique ouverte du régime, des amendes élevées sont appliquées. Un individu pratiquant dans un lieu non reconnu risque une amende de 20 000 soms, équivalant à environ trois semaines de salaire. Pour une communauté entière, l'amende est multipliée par plus de trois. Des témoignages ont également fait état de l'indifférence de la justice locale lorsque des chrétiens venaient porter plainte. Coïncés entre des contraintes légales et une certaine hostilité sociale, les chrétiens kirghizes se trouvent dans une situation délicate. ■



JOYAU L'église de Karakol est un symbole de la présence chrétienne dans cette région reculée.

ALEXANDRE AOUN

Réinsertion LE PARI FOU D'UN EX-CAÏD ET D'UN GRAND PATRON

Rien ne destinait Antoine, père de famille BCBG, et Rodrigue, ancien dealer devenu éducateur spécialisé, à se côtoyer. De leur amitié est née le Réseau des deux cités, qui met en relation des chefs d'entreprise et d'anciens caïds désireux d'entreprendre

PAR ÉLISABETH CAILLEMER



C'est l'histoire d'une rencontre improbable. L'alliance du chic et du choc. Nous les retrouvons en haut d'une tour de La Défense. Issu d'un milieu favorisé, Antoine Desjars, la cinquantaine, catholique pratiquant et père de six enfants, vit au Chesnay, commune résidentielle et cossue des Yvelines. Ancien consultant dans le secteur de la défense, cet homme de réseaux au look BCBG est aujourd'hui associé d'une grande firme d'audit et de conseil. Près de lui : Rodrigue Tandu, colosse en tee-shirt de 46 ans, né en République démocratique du Congo, qui a grandi à Bondy, au pied des barres HLM. Adolescent, tandis qu'Antoine arpente les sentiers en uniforme scout, il choisit la route de la délinquance, entre trafics, violences et armes à feu. Sa trajectoire prend un tournant inattendu le jour

où trois religieuses, installées dans ce quartier sensible, débarquent sur son point de deal.

Contre toute attente, il se lie d'amitié avec l'une d'elles qui l'emmène au sanctuaire de Paray-le-Monial. Dans une chapelle, Rodrigue vit une expérience spirituelle bouleversante et décide de changer radicalement de vie. À 24 ans, il devient éducateur spécialisé, d'abord aux Apprentis d'Auteuil, puis au Rocher, une association catholique engagée dans les quartiers sensibles.

LEUR FOI COMMUNE, UN MOTEUR

C'est au cours d'un pèlerinage de pères de famille réunissant la paroisse huppée du Chesnay et celle plus populaire des Mureaux que les deux hommes se rencontrent. Rodrigue se rappelle y être allé à reculons. « Je me disais : je ne vais pas aller marcher 20 kilomètres par jour avec des mecs du Chesnay, de Versailles et compagnie... » Rangé des voitures, mais pas au point de frayer avec les beaux quartiers ! « Quand on voit un gars du Chesnay, on pense aux patrons à qui on a envoyé des CV et qui

n'ont jamais répondu. Ou au procureur qui nous a condamné », justifie-t-il.

Pourtant, les barrières tombent vite. « Il faut dire que Rodrigue dégage une joie communicative portée par un grand rire qui emporte », commente Antoine. « Antoine est très ancré dans les codes et les normes de la société, mais il les questionne et cherche à aller plus loin. C'est ça qui m'a attiré chez lui », confie de son côté Rodrigue. Ils se revoient très vite, à Paris, puis chez Antoine où Rodrigue débarque avec femme et enfants. Au Chesnay, il est frappé par le silence ambiant : « Quand j'ai sonné, j'ai dit à Antoine de vite ouvrir avant qu'on se fasse embarquer par la BAC ! » À l'intérieur, une autre surprise l'attend : les enfants d'Antoine vousoient leurs parents. « Tout nous séparait : nos histoires, nos origines, nos lieux de vie, nos éducations... Et pourtant, une confiance réciproque s'est installée, raconte le chef d'entreprise, qui voit dans leur foi commune un moteur décisif. J'ai fait beaucoup de rencontres, mais souvent avec des gens issus du même milieu, du même univers. Avec Rodrigue, j'ai

**LES ANCIENS TRUANDS PRÉFÈRENT
CRÉER LEUR ACTIVITÉ PLUTÔT QUE DE
DEVENIR SALARIÉS**



BRUNO MARTIN

touché du doigt une foi incarnée dans l'amour du prochain et l'ouverture aux autres. »

Peu à peu, leur amitié devient un terrain de réflexion. Son expérience au Rocher a profondément marqué Rodrigue : il voyait arriver dans les cités des jeunes, des couples ou des familles entières, issus de milieux stables et privilégiés, venus partager le quotidien des habitants pour leur prêter main forte. « *Je me sens concerné par les fractures qui traversent la France*, explique-t-il. *Comment réconcilier deux mondes ? Comment bâtir un peu d'espérance entre eux ? J'ai compris une chose au Rocher : quand des étudiants de grandes écoles débarquaient, ils avaient tendance à intellectualiser la relation. En banlieue, nous sommes plus simples. La rencontre est féconde : ça se simplifie d'un côté, ça gagne en rigueur de l'autre.* »

Il propose de dupliquer leur expérience : mettre en relation des « *chics* » – des chefs d'entreprise – et des « *chocs* » – d'anciens caïds pour tisser de vrais liens entre quartiers populaires et élites

économiques, « *au service du bien commun* ». En 2019, ils lancent Le Réseau des deux cités, clin d'œil à saint Augustin. Pas question de « *faire du social* » : les rencontres se veulent d'égal à égal, entre personnalités fortes, prêtes à des choix radicaux. Les « *chocs* » trouvent un appui pour bâtir leurs projets, les « *chics* » goûtent au contact direct et à leur savoir-faire : « *Je n'ai jamais rencontré de RH aussi remarquables. Ils savent instantanément qui ils ont en face d'eux* », confie Antoine.

L'ARGENT N'EST PLUS LA PRIORITÉ

Souvent entrepreneurs dans l'âme, les anciens caïds préfèrent créer leur activité plutôt que de devenir salariés. Les chefs d'entreprise du réseau sont là pour les y aider. « *Il faut agir vite, trouver un toit, un travail, car lorsqu'un caïd décide de tourner la page, tout s'arrête net : plus de revenus, plus de repères. Impossible de l'envoyer dans un parcours qui prend des mois* », explique Rodrigue. Les binômes se créent par affinités, mais il faut

s'approprier. Antoine rencontre ainsi Sébastien, grand gabarit à la casquette vissée sur la tête, que ses amis avertissent : « *On t'accompagne au rendez-vous, si ça se trouve, c'est un flic déguisé.* »

Quelques jours plus tard, Sébastien invite Antoine à Montfermeil, « *là où la police ne va pas* ». « *Prends un jean et des baskets, au cas où il faudrait courir* », prévient le caïd. Sur place, Antoine découvre une tension constante, épuisante. Il active son réseau et lui trouve un emploi... dans une banque.

D'autres ont monté une société de fibre optique, lancé une entreprise de nettoyage. L'un est devenu chauffeur poids lourd à son compte. Inutile de préciser qu'ils gagnent moins bien leur vie qu'au temps du trafic. Mais l'argent n'est plus la priorité. « *Ce qui les motive ? D'abord, la paix du cœur. Beaucoup en ont assez de cette vie. Certains ont passé plus de dix ans derrière les barreaux. Ils aspirent à un certain équilibre. Ensuite, il y a la religion. Ils se rendent compte qu'ils vivent en contradiction avec leurs croyances. Ils veulent être ajustés* », analyse Rodrigue.

Aujourd'hui, le Réseau des deux cités rassemble une cinquantaine de personnes. Il est chapeauté par un « bureau » de trois cols blancs et deux ex-caïds qui se réunissent tous les mois pour faire le point mais aussi pour prier. « *Tous les patrons sont catholiques*, souligne Rodrigue. *Pour se lancer dans une telle aventure, il faut une spiritualité. Les caïds, souvent musulmans, veulent savoir au nom de quoi tu fais ça. C'est cette force spirituelle qui crée les liens.* » Et parfois des surprises. Comme cet ancien caïd qui a reçu le baptême à Versailles, en même temps qu'un membre du GIGN. Depuis quelque temps, plusieurs personnalités publiques observent leur démarche avec intérêt. « *On ne sait pas ce qu'ils en feront*, confie Antoine. *En attendant, nous continuons à allumer une petite bougie ici, une autre là...* » ■

RENCONTRE

Entre Antoine Desjars (à g.), entrepreneur vivant au Chesnay, et Rodrigue Tandou, ex-délinquant ayant grandi à Bondy, une amitié et des projets sont nés.

Sabrina Philippe “NOTRE PSYCHIATRIE EST RÉTROGRADE”

Dans un roman à paraître chez Mazarine,
la psychologue Sabrina Philippe met en scène quatre existences
chahutées par la maladie mentale.
Une plongée saisissante au cœur de l'âme

PROPOS RECUEILLIS PAR RÉMI TELL

Pourquoi avoir choisi d'aborder la souffrance psychique à travers une œuvre de fiction ?

Je préfère écrire des romans, parce qu'avec le roman, c'est l'émotionnel qui est touché. Avec l'essai, c'est le mental qui est sollicité. Or, ce qui s'inscrit en nous est bien souvent davantage émotionnel que mental. Je suis psychologue de métier. Pour moi, l'écriture est une autre forme de soin. C'est pour cette raison que je propose des récits initiatiques, afin d'amener le lecteur à s'interroger sur sa propre perception. Et donc, *in fine*, à se transformer.

Selon vous, « la folie, c'est effrayant pour tout le monde ». Comment expliquer que le sujet soit encore tabou en 2025 ?

On a toujours peur de ce que l'on ne comprend pas. Dans le préambule, je rappelle que nous souhai-

tons tous être normaux, parce que l'on redoute d'être exclu. C'est pour cette raison que l'on demande à nos proches, à des psys, de confirmer que nos comportements sont bien raisonnables. La folie fait peur, puisqu'elle est synonyme de rejet et de honte.

Votre récit contredit la croyance selon laquelle la folie serait nécessairement visible...

C'est vrai du mal-être de façon plus globale. Dans ce roman, j'interroge également ce qui est normal et ce qui ne l'est pas. Yvan, personnage schizophrène, souffre d'hallucinations. Qui peut dire de quoi il s'agit véritablement ? En réalité, personne ne le sait. Du reste, beaucoup d'attitudes banales pourraient également poser question. Après tout, est-ce normal de s'enfermer pendant des mois pour écrire un roman ? J'ai coutume de dire qu'« *entre moi et moi, il y a un monde où tu n'es pas* ». Il y a aussi autre chose. Nous vivons une époque qui, en partie à cause des réseaux sociaux, prône le bonheur à tout prix, ce qui ne laisse

pas de place à nos tristesses ni à nos angoisses. Il n'y a pas d'espace pour en parler.

Vous faites de l'acceptation un fil rouge. Pourquoi ?

Mes personnages vont accepter peu à peu ce qu'ils sont et guérir grâce à cela. Cela implique de la bienveillance envers soi, contre l'esprit du monde souvent.

Nos folies invisibles réunit quatre destins sur les falaises de Dieppe. Cet endroit, qui devait entraîner la mort par suicide de deux des protagonistes, devient le lieu de leur salut. Quelle est sa symbolique ?

Ce sont des personnages au bord du précipice. Deux d'entre eux ne souhaitent plus vivre. Parfois, c'est quand on pense que l'on a tout perdu que la lumière vient. Si vous êtes dans une pièce noire et que vous allumez un briquet, vous allez voir la lumière de façon plus vive. Il en va de même avec l'humanité qui nous lie.

Parmi ces personnages, on trouve Marianne, psychologue hypersensible... S'agit-il d'un autoportrait ?

“LES LIENS SAUVENT. AVANT, LE FOU DU VILLAGE ÉTAIT INTÉGRÉ À LA COMMUNAUTÉ”

**NOUVEAUTÉ**

Sabrina Philippe
le 18 septembre
à Paris, pour
la sortie de son
livre *Nos folies
invisibles*,
disponible
aujourd'hui en
librairie.

Nécessairement, il y a une part de moi. J'ai voulu que Marianne embrasse une certaine dimension spirituelle à laquelle je crois beaucoup. Dans mes romans, je parle de l'âme, de l'invisible. Séparer la psychologie de la spiritualité n'a pas de sens. Sommes-nous uniquement des êtres de chair, ou manifestons-nous également un supplément d'âme ? Pour moi, la question ne se pose pas.

En vous lisant, on comprend que la modernité ne contribue pas toujours au bien-être mental...

Yvan, on le considère comme fou, alors que lui considère assez lucidement que c'est le monde qui ne tourne pas rond. Le problème n'est pas la modernité mais l'usage qu'on en fait. Nous nous sommes perdus dans un développement très rapide, dans lequel nous n'avons plus nos marques. Cela se traduit par un certain nombre de fausses croyances, comme l'idée que « *si on veut on peut* », ou cette posture du bien-être à tout prix.

Entre les lignes, on devine aussi de votre part une critique de la prise

en charge actuelle des troubles psychiques. Confirmez-vous ?

Notre psychiatrie est rétrograde. Le système français de santé mentale n'a pas du tout évolué, par rapport à d'autres disciplines médicales ou aux pratiques à l'étranger. Aujourd'hui, dans l'Hexagone, l'accès aux soins psychiatriques est compliqué, la qualité de ces soins n'est pas toujours là et les mesures proposées sont insuffisantes. Que va-t-on faire pour les 40 % de jeunes souffrant de troubles anxiodépresseurs ? Dédier une grande cause nationale à la santé mentale ne suffira pas si les budgets font défaut et si l'approche reste telle qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire barbare.

La question du lien occupe une place centrale dans votre roman.

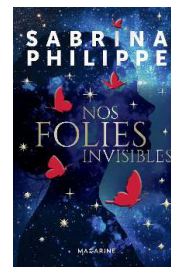
En quoi est-il important pour l'équilibre personnel ?

On peut le dire clairement : les liens sauvent. Pourtant, la solitude est le grand mal de notre siècle. C'est d'autant plus vrai quand un trouble de santé mentale vous isole. Les études le démontrent : moins

vous êtes isolé, mieux vous allez ! Malheureusement, nous sommes tous de plus en plus seuls. Avant, le fou du village était intégré à la communauté. Souvent, il travaillait dans les fermes, assistait aux fêtes locales... Aujourd'hui, les marginaux ne font plus partie du commun. Vous êtes malade, vous êtes exclu ; vous avez un handicap, vous êtes exclu ; vous allez mal, vous êtes exclu, et ce quel que soit votre âge. C'est un problème de société majeur, qui engendre des conséquences collectives en cascade.

Quel message souhaitez-vous adresser à ceux qui luttent au quotidien contre la maladie mentale ?

N'acceptez pas que l'on vous mette dans une case. Que l'on vous enferme. Vous êtes autre chose que l'étiquette qui signe votre mal-être. On en a beaucoup encore à découvrir sur le sujet, même ceux qui pensent savoir. Être différent, c'est voir le monde différemment. Cela ne signifie pas qu'on est dans le faux. La folie peut aussi être magnifique. Elle n'est pas que souffrance. ■

**NOS FOLIES INVISIBLES**

Sabrina Philippe
Mazarine
286 pages
20,90 euros



Sainte Thérèse de Lisieux (1873-1897) SAINT PATRONNE DE LA RECHRISTIANISATION ?

Canonisée il y a cent ans, la sainte de Lisieux n'a rien perdu de son actualité selon Léon XIV, pour retrouver les racines chrétiennes de la France. Elle est fêtée le 1^{er} octobre

PAR **AYMERIC POURBAIX**

Il se passe quelque chose en France, comme un léger frémissement qui annonce un printemps de la foi chez les jeunes, et cela intrigue jusqu'au Vatican. Même le pape Léon XIV juge le phénomène « *très intéressant* ». Surtout dans un pays, remarque-t-il finement dans un livre d'entretien paru le 18 septembre, « *longtemps considéré comme l'un des plus sécularisés* ». Pas sûr que la situation ait beaucoup changé, mais la bonne nouvelle est qu'il existe des anticorps, ressurgis des profondeurs de cette terre de vieille souche chrétienne !

Dans son premier message à la France, le 28 mai, le même Léon XIV mettait en valeur une figure susceptible de provoquer un nouvel élan missionnaire en France : la « *petite Thérèse* », religieuse carmélite de la fin du XIX^e siècle. Canonisée il y a cent ans par Pie XI, qui l'appelaient « *l'étoile de son pontificat* », elle fut aussi proclamée deux ans plus tard sainte patronne des missionnaires du monde entier, elle qui n'est jamais sortie de son couvent jusqu'à sa mort, à 24 ans. Mais elle

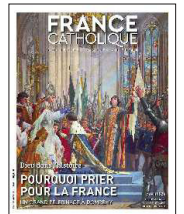
avait un tel désir de faire connaître Dieu qu'elle souhaitait pour cela être guerrier, prêtre, apôtre, docteur et martyr tout à la fois... Très populaire dans le monde entier, y compris auprès des jeunes, elle a possédé, selon Pie XI, « *une telle science des réalités d'en-haut qu'elle peut montrer aux âmes une voie sûre pour le salut* ».

Aujourd'hui encore, la dévotion à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, son vrai nom, est présente dans le monde entier. Environ deux mille églises lui sont dédiées sur les cinq continents, du Togo au Japon en passant par Le Caire. Au nord-ouest du Cambodge, par exemple, l'une des plus anciennes églises du pays est consacrée du nom de la sainte, et la moitié des filles baptisées sur place se nomment Thérèse ! « *Je voudrais parcourir la terre, prêcher ton nom et planter sur le sol infidèle ta Croix glorieuse*, écrivait-elle avec audace en cette fin de XIX^e siècle, *je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans les cinq parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées...* » C'est chose faite désormais.

Déjà de son vivant, la mission de Thérèse de Lisieux s'est exercée en particulier auprès des prêtres et des missionnaires. Avec l'abbé Maurice Bellière, Père blanc à Alger et manquant terriblement de confiance en lui, elle correspond jusqu'à sa mort pour l'encourager dans la « *petite voie* » de la confiance en Dieu. La religieuse l'a résumée dans un poème : « *Si j'avais commis tous les crimes possibles, je garderais toujours la même confiance ; car je sais bien que cette multitude d'offenses n'est qu'une goutte d'eau dans un brasier ardent* », celui de l'amour divin miséricordieux pour quiconque s'ouvre à lui.

À l'époque de Thérèse, la montée d'un anticléricalisme militant préfigure la transformation de la France en une nouvelle terre de mission, comme le dira une formule célèbre, dans un curieux retour en arrière de quinze siècles. Et c'est pour affronter ce redoutable défi de la déchristianisation que l'enseignement de Thérèse de Lisieux est précieux pour aujourd'hui. Il consiste à croire en la force incroyable de la prière pour surmonter les plus rudes épreuves : « *Ma folie à moi, c'est d'espérer.* » ■

EN PARTENARIAT
AVEC
**FRANCE
CATHOLIQUE**
DONNER DES RACINES AU FUTUR



MON JDNEWS

Le guide des plaisirs

SOMMAIRE

44

GASTRONOMIE

Nordine et Virginie Labiadh,
deux amoureux aux fourneaux

46

SÉLECTION

La rentrée littéraire des enfants

52

TOURISME

L'été est fini ? Partez
en week-end !

54

COFFEE SHOPS

Entre torréfaction
et somptuosité

L'amour en • *cuisine*

Nordine
et Virginie
Labiadh

DÉCOUVERTE Depuis vingt-cinq ans, le restaurant À mi-chemin égaye les habitués du 14^e arrondissement de Paris. Une adresse qui se passe entre initiés pour découvrir un lieu délicieux. Aux fourneaux et en salle, le même ingrédient secret : l'amour

PAR **GEORGES GRANGE**

“J’ai parfumé à l’orientale la cuisine française”

Nordine Labiadh

COMPLICES
Depuis vingt-cinq ans, les deux amoureux réjouissent les papilles du quartier.

Sommes-nous à la maison ou au restaurant ? Dès qu’on pousse la porte d’À mi-chemin, une douce chaleur vous enveloppe. À quoi cela tient-il ? Les murs patinés couverts de photos de famille, les tables au charme raffiné, la cave aménagée au fil du temps ? Tout, dans ce restaurant du 14^e arrondissement de Paris, respire au rythme des âmes du lieu. « *J’ai eu un coup de foudre. Et j’ai ouvert comme ça* », raconte Virginie, en évoquant ce jour de 1998 où, dans le quartier de son enfance, elle est tombée amoureuse... du lieu. Le nom, À mi-chemin, a d’abord

un sens concret : « *C’était l’endroit où on se retrouvait à mi-chemin avec mes amis qui habitaient aux alentours.* »

Les racines et les fruits

Il faut attendre mai 2000 pour que le nom prenne un autre sens. Ce matin-là, Nordine Labiadh est arrivé en France de sa Tunisie natale, une valise à la main. Paris le fascine, il la découvre en bus, il veut y vivre. Il frappe à la porte de ce restaurant et tombe immédiatement amoureux... de la patronne ! Au départ plongeur saisonnier, il se retrouve brusquement aux fourneaux : après l’été, le cuisinier alors en place a disparu dans la nature et il faut le remplacer. Le défi est fou mais la patronne croit en son chef improvisé : « *Il fallait servir. Mais moi, j’avais confiance en lui. Je ne sais pas d’où ça venait, j’étais sûre que tu allais y arriver* », dit-elle en prenant la main de Nordine. « *C’était comme si le pilote de l’avion tombait dans les pommes, et que je devais prendre les commandes* », dit-il en riant. Depuis, les commandes de l’établissement, il ne les a plus lâchées : dès son premier plat (« *une noix de joue de porc à la sauge et aux olives* »), il règne avec enthousiasme et originalité sur le passe-plat.

Et si, au début de leur aventure, la cuisine est celle d’un bistro, ils se mettent doucement à raconter dans l’assiette leur rencontre et leurs racines : les Cévennes de Virginie, sa Bretagne, la Loire de son père et la Tunisie de Nordine, ses souvenirs sur le port, les épices de sa mère. « *J’ai commencé à parfumer à l’orientale une cuisine française, mais sans la déranger. Les épices dans la cuisine, c’est comme la musique chez soi : si ça dérange le voisin, ce n’est pas bon* », précise-t-il, en détaillant la carte : cocotte



FABRICE VEIGAS

DÉLICES
Nordine se fournit chez
Hugo Desnoyer, le « boucher
des stars ».



FABRICE VEIGAS

de boulettes de veau, charmoula et semoule à l'aneth mais aussi mloukhyia au paleron de boeuf mijoté ou encore poire confite à la badiane.

Des deux côtés de la Méditerranée, c'est ce mélange de simplicité et d'élégance qui plaît : produits sélectionnés (les viandes proviennent de leur voisin Hugo Desnoyer, le « boucher des stars »), serviettes blanches et plats généreux, mais sans un pittoresque qui sonnerait faux : « *On évite le folklore. Si on pouvait servir dans de l'argenterie, on le ferait* », sourit Virginie.

Régaler dans la semoule

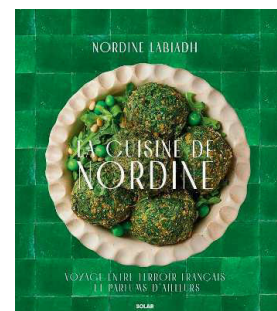
Et puis, il y a le couscous. Longtemps, Nordine résiste à l'idée de l'inscrire à la carte. C'est pendant le confinement qu'il cède : « *On devait nourrir les gens, alors j'ai fait un couscous, un plat facile à emporter chez soi.* » Le succès est immédiat, la queue se forme dans la rue, et bientôt ils gagnent le titre, d'après le critique François-Régis Gaudry, de meilleur couscous de Paris et deuxième meilleur couscous de France, rien que ça ! Ici, il est le plat fédérateur, celui qui rassemble familles, amis et générations autour de grandes tables. « *Un samedi soir, on peut avoir six anniversaires, de tous les âges, avec les bougies dans le couscous !* » s'amuse encore Nordine.

Ils tiennent à parler de Valérie Solvit, cliente venue par hasard et désormais amie aux précieux conseils. C'est elle qui les a fait connaître et qui les a aidés à assumer leur double identité. « *C'est comme si elle nous avait appris à faire du vélo, derrière nous, en nous tenant discrètement. Et même quand ça n'allait pas, elle disait : "C'est très bien !"* », se souvient Nordine.

Leur adresse est devenue une institution et le duo fonctionne comme une évidence : lui en cuisine, elle en salle, tous deux dans un même mouvement, celui d'accueillir. « *C'est une maison* », répète Virginie, tandis que les enfants passent embrasser leurs parents. Une maison où l'on sert un œuf mayo twisté à la poutargue, des boulettes parfumées de menthe, un agneau de Lozère qui cuit toute la nuit, et ce couscous qui raconte à lui seul l'histoire d'un couple. Et comme si le partage les habitait, Nordine en a même fait un livre savoureux (voir encadré).

Quand on repart, on se dit que ce nom, À mi-chemin, ne pouvait être mieux trouvé : un lieu de passage devenu point de rencontre, entre deux cultures, deux personnalités, deux amoureux. ■

À mi-chemin, 31, rue Boulard, Paris 14^e, 01 45 39 56 45. Entrées et desserts à partir de 9 euros, plats à partir de 28 euros.



LA CUISINE
DE NORDINE
Nordine Labiadhi,
Solar, 210 pages,
34,95 euros.

Le chef se livre

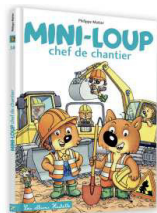
Il y a des sous-titres qui disent déjà beaucoup. Celui de *La Cuisine de Nordine* est : *Voyage entre terroir français et parfums d'ailleurs*. Le livre de recettes du chef tient toutes ses promesses et plus encore : bien sûr, vous y trouvez comment croiser les influences culinaires pour des résultats savoureux – des escargots au cumin, des saint-jacques au parfum corse, les œufs mayo de Nordine à la

poutargue ou encore son couscous royal. Mais vous en découvrirez plus sur la philosophie de ce chef au grand cœur : anecdotes, déclarations d'amour et d'amitié, touchantes photos accompagnent ce bel ouvrage. Pour les moins habiles, aucune crainte à avoir : les recettes sont originales, surprenantes et accessibles, incarnant par leur simplicité technique la cuisine familiale du lieu. ■



Les mille vies de Mini-Loup

À partir de 6 ans



Après avoir exploré l'Égypte ou le carnaval, Mini-Loup entraîne cette fois ses amis sur un chantier déserté, les ouvriers étant en congés. L'occasion rêvée pour la bande d'amis de découvrir des engins gigantesques : camions-bennes, pelleteuses et autres machines fascinantes. La fascination laisse vite place à quelques imprudences et le maire intervient pour rappeler

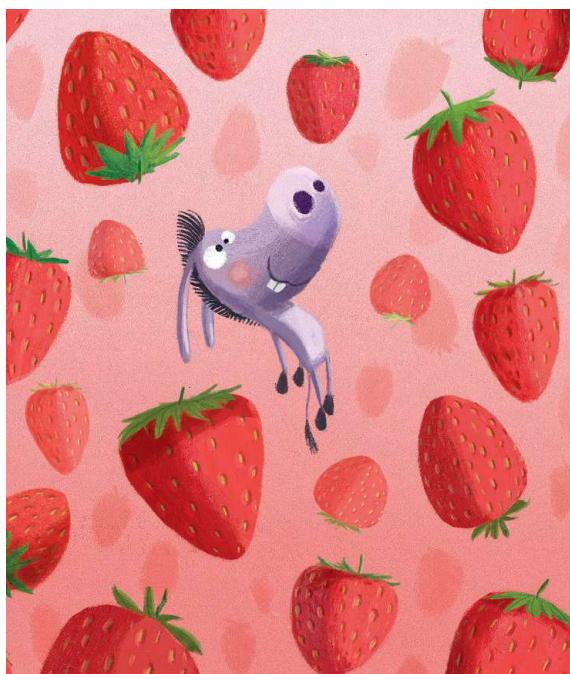
les règles de sécurité. Comme toujours, l'histoire se termine sur une note rassurante. Philippe Matter déploie tout son talent pour donner vie à Mini-Loup et ses compagnons, avec un humour tendre. Chaque page regorge de détails qui permettent aux enfants de s'immerger dans l'univers du chantier, tout en offrant aux parents de petites occasions d'explications et d'éveil. ■

Mini-Loup chef de chantier, Les albums Hachette, Philippe Matter, 32 pages, 6,95 euros.

Les enfants aussi ont droit à leur rentrée littéraire !

PAR ARMELLE FAVRE

Sélection de pépites qui allient avec finesse des textes éveillant la réflexion et des illustrations qui stimulent l'imaginaire



Au pas du bonheur À partir de 4 ans



On ne présente plus la collection « Mamie Poule raconte » et son million d'exemplaires vendus. Dans ce nouvel album, c'est un petit âne jovial qui prend la vedette, affichant un sourire contagieux et un art simple du bonheur : savourer chaque instant. Lever de soleil partagé avec l'éléphant, fraise mûre croquée avec gourmandise et cache-cache dans les forêts... Chaque moment devient pour lui

une source de joie. Le récit, léger et rythmé, laisse une large place aux illustrations colorées et chaleureuses, qui donnent vie aux personnages secondaires : la girafe au cou élancé ou le cochon aux yeux ronds deviennent rapidement familiers aux jeunes lecteurs. Les enfants découvrent une philosophie de vie à la suite d'Épicure : le bonheur se niche dans la simplicité, la contemplation et l'amitié ! ■

L'Âne qui avait trouvé le bonheur, Christine Beigel et Hervé Le Goff, Gautier-Languereau, 24 pages, 7,95 euros.

Gagnés par cette fièvre, les Lowreliens rejoignent cet orchestre endiable.

D'abord le violon, intimidé mais conquis.
Puis le violoncelle, complice et espiègle.
Puis encore le piano, soudainement débridé.
Et enfin la clarinette, qui se sentait vraiment chez elle tant ces sonorités pourtant nouvelles lui paraissent familières.



Une chanson douce pour adoucir les cœurs

À partir de 6 ans



Mathieu Laine signe une fable pleine de souffle et de poésie avec *Le Roi qui tombait amoureux*. Ici, un roi bougon et autoritaire règne sur son royaume déserté par la joie, tandis que ses sujets, amateurs

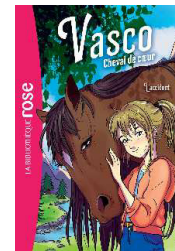
de musique, s'adonnent à leurs mélodies avec bonheur. Violons, pianos, tambours... Chaque note devient un souffle de liberté dans cet oasis perdu. La vie de ce royaume semble respirer dès qu'un accord retentit et que les habitants se laissent emporter par la magie des sons. Lorsque leur ami aventurier propose de découvrir le royaume du jazz, la troupe s'élance vers l'inconnu, traînant derrière elle le roi, d'abord renfrogné. Les paysages nouveaux, les couleurs, les instruments inédits et les rythmes enjoués surprennent autant qu'ils séduisent. Mais la musique joyeuse et libre, portée par la pétillante Joséphine, touche peu à peu le cœur du souverain. Chaque mélodie devient un petit miracle, une

invitation à ouvrir son esprit et à accueillir l'inattendu. Parviendra-t-il à ouvrir son royaume à la créativité et au plaisir ? Car l'art échappe aux chaînes du pouvoir et nourrit l'âme. Chaque page, explosion de couleurs, illustrée par Louis Thomas avec humour, rappelle Sempé dans la finesse du trait, tandis que l'écriture fait parfois écho à Rimbaud ou Joséphine Baker. Les enfants découvrent un univers riche et sensible. Les parents y reconnaissent des clins d'œil artistiques et politiques. Les détails minutieux des décors et des instruments éveillent la curiosité ; chaque personnage gagne en profondeur grâce à ces touches visuelles et narratives. Le récit peut aussi être écouté, porté par la voix reconnaissable de Guillaume Gallienne et la merveilleuse composition musicale de Karol Beffa. Une histoire qui célèbre la puissance de la musique pour adoucir les cœurs et donne envie de danser au rythme du jazz, encore et encore ! ■

Le Roi qui tombait amoureux, par Mathieu Laine, illustré par Louis Thomas, Gallimard jeunesse, 40 pages, 24,90 euros.

Vive la persévérance

À partir de 8 ans



Billie est une cavalière passionnée, prête à tout pour vivre son rêve, cavalant avec Vasco, son cheval au grand cœur et fidèle complice. Mais un accident

bouleverse leur quotidien : Billie pourra-t-elle remonter en selle et surmonter ses peurs ? Dans ce récit sensible et rythmé, la force de l'amitié et la persévérance deviennent les clés pour traverser l'adversité. Illustré de dessins modernes, le roman, dès 8 ans, raconte avec émotion la résilience et la beauté de suivre sa passion, même face aux obstacles. Un message d'espoir pour les jeunes lecteurs : parfois, les épreuves révèlent le meilleur de nous-même. ■

Vasco, cheval de cœur. L'accident, Philippine de Gréa, Valeria Orlando, La Bibliothèque rose, 128 pages, 5,90 euros.

Il était une fois l'espace

À partir de 6 ans



Les enfants qui n'en finissent jamais de demander « pourquoi ? » vont en raffoler ! Ce nouveau tome de *C'est pas sorcier* les propulse directement... dans

l'espace ! Astronautes, planètes ou étoiles filantes : tout y est présenté avec clarté et humour. Mais ce livre ne se contente pas de répondre aux questions : il invite à jouer. Charades, quiz et petites énigmes ponctuent le récit. À mi-chemin entre documentaire et terrain de jeu, l'ouvrage développe curiosité et culture scientifique tout en restant accessible. ■

Le Super Livre « C'est pas sorcier » de l'espace, collectif, Deux Coqs d'or, 144 pages, 14,95 euros.

On se laisse tenter...

Les films du mercredi

VOIR



LES FILMS PELLEAS

Un simple accident

Thriller psychologique, fable morale, charge contre le régime iranien : la Palme d'or du dernier Festival de Cannes est tout cela à la fois. L'histoire d'un employé croyant reconnaître en un père de famille son ancien bourreau. Le van dans lequel ce dernier est retenu, bientôt occupé par d'autres victimes, se mue en micro-société, ainsi qu'en petit théâtre de l'absurde où, entre noirceur et burlesque, se déploie un récit tourné clandestinement mais ultramaîtrisé. ■ **BAP. T.**

De Jafar Panahi, avec Vahid Mobasseri, Maryam Afshari. 1 h 42.



KREA FILM-MAKERS

Sacré-Cœur

En décembre 2023, l'Église catholique a célébré l'ouverture du jubilé des 350 ans des premières apparitions du Sacré-Cœur de Jésus à Marguerite-Marie Alacoque. Il s'est clôturé en juin 2025, soit dix-huit mois plus tard, date anniversaire de la dernière apparition. Mélangeant reconstitution historique de la vie de la sainte, témoignages de catholiques ayant expérimenté « l'Amour brûlant du Divin-Cœur de Jésus » et explications de théologiens et d'ecclésiastiques, ce documentaire interroge sur ce que cette dévotion populaire peut apporter dans nos sociétés actuelles. ■ **BARBARA THÉÂTE**

Sabrina et Steven J. Gunnell. 1 h 35.

ÉCOUTER

Le nom des gens

Beubeu, alias Benoît Crabos, est comme ça, il aime les prénoms. Depuis quelques mois, il nous surprend régulièrement en ajoutant des prénoms à la liste de ceux sur lesquels il a déjà fait des chansons.



Dernièrement, c'est *L'Émilie* et ses harmonies écrites la nuit qui ont succédé aux doubles vies de Domi, à la quête de bonheur d'*Inès Happiness*, au *Monde de Sabrina*. Derrière ce projet amusant et ces drôles de chansons, des mélodies efficaces, une écriture plus fine qu'il n'y paraît et des arrangements qui respirent la liberté retrouvée, née de la contrainte initiale. ■

GEORGES GRANGE

L'Émilie, Beubeu, Comptoir des mélodies.

LIRE

Les gendarmes font peau neuve



Pour son 273^e numéro, la *Revue de la Gendarmerie nationale* s'offre une nouvelle maquette et gagne un titre : *Empreintes*. Pour ce nouveau numéro

historique, la publication de haute volée des hommes en bleu pare son sommaire de noms prestigieux aux analyses toujours très fines : de l'ancien Cema Thierry Burkhard au prix Goncourt Jonathan Littell, de Bernard Cazeneuve à Olivier Roy, cette nouvelle mouture fait la part belle aux points de vue géopolitiques sur la réalité de la gendarmerie, sans oublier les apports de l'actualité scientifique sur la réalité des enquêtes. Toujours passionnant ! ■ **G. G.**

gendarmerie.interieur.gouv.fr/empreintes

LIRE

Les écrans légendaires de la F1



Indianapolis, Monaco, Le Castellet, Rouen-les-Essarts, Silverstone, Long Beach, Imola... L'album recense les grands circuits de Formule 1 qui ont marqué l'histoire du championnat du monde des monoplaces commencé le 13 mai 1950 à Silverstone, pour les pilotes, et en 1958 pour les constructeurs. Certains ont disparu du calendrier mais tous ont une place mythique parce qu'ils racontent l'évolution du sport mécanique. Les circuits sont des écrans et les voitures des bijoux devenus trop électroniques. L'iconographie du bel ouvrage, qui entretient à la fois la mémoire et la nostalgie, offre un voyage à travers le temps à fond la caisse. Du décryptage contrôlé ! ■ **BERNARD MORLINO**

Formule 1, les circuits mythiques, Frank Hopkinson, Larousse, 240 pages, 29,99 euros.

Le mot rare

psittacin : qui répète machinalement

Les psittacismes des psittacins sont profus, n'est-ce pas ? Il s'agit de répéter un mot, une notion, une formule, un slogan, comme un perroquet (puisque c'est ce très bel quoique bavard animal qui a donné sa racine au mot). On pourrait croire la manie peu courante mais, s'il s'agit de reprendre sottement une idée sans y avoir dûment réfléchi, on se rend compte combien cela peut être courant, du pavé d'une manifestation aux sommets internationaux. ■

GEORGES GRANGE



1^{RE} CHAÎNE INFO

1^{RE} CHAÎNE TNT

5^E CHAÎNE NATIONALE

**CREUSE L'ÉCART AVEC
SES CONCURRENTS
EN SEPTEMBRE**

3,9% DE PDA

SUR L'ENSEMBLE DU PUBLIC

RECORD HISTORIQUE



**VIVE LA LIBERTÉ
D'EXPRESSION !**

RETROUVEZ CNEWS SUR LE CANAL 14 DE LA TNT ET SUR CNEWS.FR
SOURCE : MEDIAMETRIE-MEDIAMAT SEPTEMBRE 2025



1 Cette maison de parfum a été fondée en 1775 par Jean-François Houbigant qui ouvra une petite enseigne rue du Faubourg-Saint-Honoré. Lorsque Marie-Antoinette fut exécutée en 1793, elle portait trois flacons de parfum Houbigant dans son corsage pour se donner du courage.

5 infos capitales sur... *Houbigant*

Houbigant est l'une des plus anciennes maisons de parfumerie françaises. De Marie-Antoinette à Lady Diana en passant par Napoléon, les sillages de Houbigant ont envoûté les plus élégantes célébrités. 250 ans après sa création, la maison revient

PAR **SOPHIE GACHET**



2 La maison propose aujourd'hui 21 parfums répartis en 5 collections.

Tous sont concoctés par des nez célèbres : Céline et Jean-Claude Ellena, Jacques Fiori, Luca Maftei... Véritable ambassadeur du savoir-faire français, Houbigant propose des flacons créés par Baccarat ou Lalique.

3 Houbigant a été précurseur. En 1882, le parfumeur Paul Parquet, copropriétaire de la maison, introduit Fougère Royale, un parfum révolutionnaire qui inventa la famille des parfums « fougère ». En 1912, le parfumeur Robert Bienaimé lança Quelques Fleurs, le premier bouquet multifloral, que Lady Diana portait le jour de son mariage.



4 Ce mois-ci, Houbigant a ouvert deux boutiques en France : une à Paris au 62, rue François-I^{er}, dans le 8^e, et une à Cannes au 62, boulevard de la Croisette.

5 Houbigant était le parfumeur des cours royales. La maison devient le fournisseur officiel des grandes cours européennes : la reine Victoria, le tsar de Russie, l'impératrice Joséphine (elle adorait le musc), la reine Marie de Roumanie, sans oublier Lady Diana. Guy de Maupassant aussi était un adepte de ces parfums. Tout comme Napoléon.

houbigant-parfum.com

**SAMEDI 4
DIMANCHE 5
OCTOBRE 2025**

PARISLONGCHAMP

**ENTRÉE
DÈS 10 €**

**GRATUIT POUR
LES -12 ANS***

* EN CATÉGORIE ENTRÉE GÉNÉRALE, DANS LA LIMITE DES PLACES DISPONIBLES. © FAUNESQUE

QATAR PRIX DE L'ARC DE TRIOMPHE



**FRANCE
GALOP**

**DES ÉMOTIONS
À TOUTE ALLURE**



**QATAR
RACING & EQUESTRIAN CLUB**

LONGINES

**EN DIRECT SUR
EQUIDIA**

LE FIGARO



C'est la saison des *week-ends!*

PAR SOPHIE GACHET
ET ARMELLE FAVRE

Auvergne ou Gironde, voici deux adresses parfaites pour déconnecter, dans des lieux où sérénité et gastronomie sont au rendez-vous



DR

Un château avec *une histoire*

La France regorge de châteaux où l'on peut revivre des moments de l'histoire. C'est le cas du château Saint-Jean qui est situé dans la cité médiévale de Montluçon, en Auvergne. Ce relais-château était une ancienne commanderie de chevaliers des Templiers. Seul vestige de

ce passé, la chapelle romane désacralisée du XII^e siècle. Rénové avec élégance, le château comprend un spa avec un hammam, une douche sensorielle, un bain à remous intégré dans la piscine. C'est le chef étoilé Olivier Valade qui est aux manettes du restaurant gastronomique.

On peut aussi s'attabler au bistrot qui est très chaleureux et magnifie les produits de la région. Du château, on peut partir à la découverte de la forêt de Tronçais, classée plus belle chênaie d'Europe. Un lieu qui nous plonge tout de suite dans la beauté des trésors naturels français. ■

À partir de 220 euros la nuit, menus 155 euros et 195 euros, avenue Henri de la Tourfoude, 03100 Montluçon. chateau-saint-jean.com



DR



DEEPIX : DAVID DUCHON-DORIS

Le charme d'une maison de famille

Le Logis de la Cadène abrite le plus vieux restaurant du village de Saint-Émilion, dont la cuisine subtile est orchestrée par le talentueux chef Thibaut Gamba. Dans la demeure : esprit intimiste, salon chaleureux où crépite un feu de bois en hiver, terrasse cachée et abritée par des brassées de jasmin l'été. Dans les chambres, le caractère épuré des poutres et des meubles chinés aide au repos de l'esprit. On se croirait dans une maison de famille. Avec en sus un personnel aux petits soins. Vous êtes ici chez vous ! ■

À partir de 255 euros la nuit, menus 135 euros et 170 euros, 3, place du Marché-au-Bois, 33330 Saint-Émilion. logisdela cadene.fr

S'INSPIRER / DÉCOUVRIR / VOIR AUTREMENT

GUIDES VOIR



- Des **représentations en 3D** pour découvrir les plus beaux monuments de l'intérieur
- Les plus beaux sites et les **coins préférés des locaux**
- Des **conseils d'experts**, des cartes claires et de grands itinéraires

PLUS DE 60 DESTINATIONS AU CATALOGUE

hachette



COFFEE SHOP

Le plus exotique Bacha Coffee

Tout l'Orient débarque sur les Champs-Élysées : la marque Bacha Coffee, née dans le palais Dar el Bacha, à Marrakech, et solidement installée en Asie, devait frapper fort pour son arrivée en France. Le résultat est un étourdissant voyage dans le temps et l'espace : sous les peintures de Mehdi Qotbi, baladez-vous entre les différents salons et savourez une des innombrables références, dont des assemblages thématiques succulents.

Le bonus : le petit déjeuner y est calme et sucré, grâce aux viennoiseries déclinées en plusieurs saveurs.

Notre préféré : le Black Moon, doux, fleuri, subtilement chocolaté. ■

26, avenue des Champs-Élysées, Paris 8^e.

BACHA COFFEE



DR

Le plus pédagogique Delta Coffee House Experience

Le Portugal est un grand pays torréfacteur et consommateur de café. C'est cet art lusitanien que vous fait découvrir Delta Coffee, marque iconique au pays de Pessoa. La torréfaction est faite sur place, un moment à ne pas manquer : la boutique embaume de maints arômes subtils.

Le bonus : les succulentes *pasteis de nata* de la maison Manteigaria, à saupoudrer de cannelle !

Notre préféré : l'Angola, robuste mais onctueux, avec une pointe de vanille. ■

36 bis, avenue de l'Opéra, Paris 2^e.

Le *café* la joue grand cru

PAR GEORGES GRANGE

Puisqu'on dit qu'il y a plus de subtilités dans le café que dans le vin, le divin breuvage investit les lieux les plus emblématiques de la capitale



DR

Le plus design %Arabica Paris Louvre

Les Japonais de %Arabica apportent leur design sobre et leurs cafés surprenants sous la pyramide du Louvre. De l'expresso au macchiato, tout est torréfié et préparé manuellement, avec la précision propre au Soleil levant.

Le bonus : pour grignoter, la France et le Japon inspirent les pâtisseries.

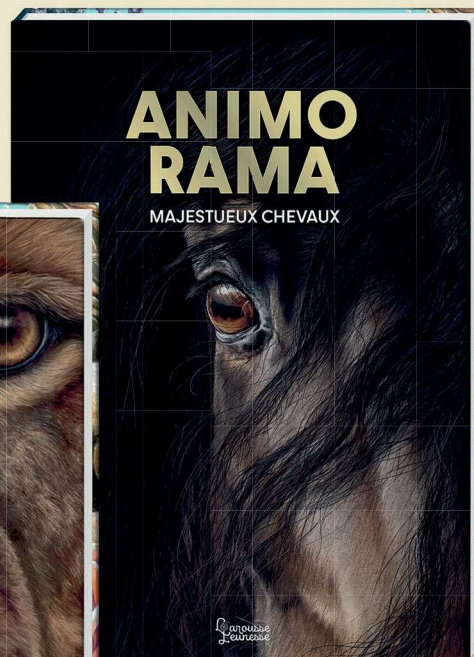
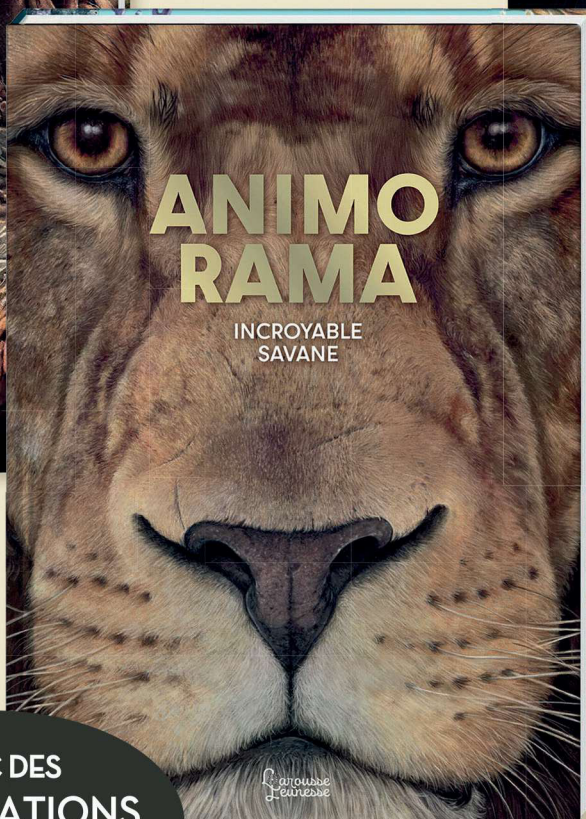
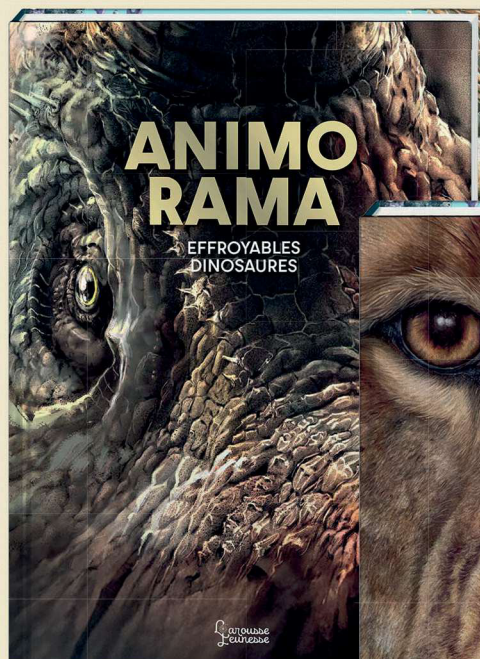
Notre préféré : avec une touche de lait concentré, le Kyoto latte révèle la profondeur du blend. ■

99, rue de Rivoli, Paris 1^{er}.

EN LIBRAIRIE

ANIMO RAMA

OSEREZ-VOUS
regarder les animaux
dans les yeux ?



AVEC DES
ILLUSTRATIONS
À TAILLE RÉELLE

Larousse
Jeunesse



PSYCHOPATHOLOGIE DU PRÉSIDENT

Portraits d'époque

Michel
ONFRAY



ANTHONY QUITOT

C'est une drôle de sensation que d'entendre Emmanuel Macron utiliser l'expression « *mon pays* », lors de la lecture énoncée de son pamphlet anti-israélien à la tribune de l'ONU – un « *machin* » plus « *machin* » que jamais.

Car, chacun le sait, la légitimité de cet homme interroge celle de sa décision de reconnaître un État palestinien qui s'apparente au fait du prince, pour être poli, au caprice narcissique pour l'être un peu moins, à une décision autocratique pour ne l'être plus du tout. En effet, cet homme perd toutes ses élections, sauf les présidentielles qu'il gagne en nazifiant l'opposition, il répond à la colère des Gilets jaunes en énucléant et en arrachant des mains, il convoque des États généraux et jette à la poubelle ses cahiers de doléances, il échoue aux législatives après une dissolution décrétée en vertu d'un prurit caractériel, il nomme des Premiers ministres issus d'une sensibilité politique arrivée en troisième position aux consultations électorales, il n'a pas la majorité à l'Assemblée nationale, il change de Premier ministre comme de chemise, il multiplie les ministres – six pour le seul ministère de l'Éducation en seulement deux ans –, il fait descendre toutes les catégories sociales dans la rue, des migrants aux pharmaciens, des notaires aux prolétaires, il fait face à une impopularité record, il cite le général de Gaulle comme un modèle mais, malgré ses échecs répétés, malgré cette haine attachée à son nom, à sa personne et à sa figure, il reste en place, quoi qu'il en coûte...

Le narcissique ose tout

Macron est un Janus qui dit tout et le contraire de tout, il a même théorisé cette schizophrénie avec la joie prise à lui-même à laquelle il nous a habitués, sous la rubrique du « *en même temps* ». Ce zigzagueur n'a qu'un cap : l'effacement de la France au profit de la construction d'un État européiste dont la

direction ferait son affaire après ses deux mandats à la tête de la République et peut-être même avant un troisième, après la jachère d'un quinquennat, puis un quatrième : le narcissique ose tout, c'est d'ailleurs à ça qu'on le reconnaît.

Sur Israël : en octobre 2023, Macron propose d'associer la coalition internationale contre l'État islamique (dont son camp nous dit qu'il est mort depuis longtemps...), créée en 2024 pour détruire le Hamas palestinien, et accompagner ainsi au plus près le projet de Netanyahu. En même temps, en octobre 2024, Macron commet une erreur historique monumentale quand il attaque Israël en affirmant : « *M. Netanyahu ne doit pas oublier que son pays a été créé par une décision de l'ONU.* » En même temps que ce en même temps, en juillet 2025, Macron annonce qu'il reconnaîtra l'État palestinien sous conditions, dont la libération des otages, la démilitarisation du Hamas, la reconnaissance d'Israël par les Palestiniens. En septembre 2025, il affirme qu'Israël est en train de « *détruire totalement son image et sa crédibilité* » dans l'opinion publique mondiale. Le 22 septembre 2025, il reconnaît l'État palestinien sans conditions – c'est donc une reddition en pleine campagne.

À cette heure, les palestiniens jubilent : Macron réalise leur plan. Ils en sont déjà à l'étape suivante. L'objectif final ? Une Palestine du Jourdain à la Méditerranée. C'est-à-dire, la mort d'Israël. Je parie que l'état-major du Hamas a fêté le succès de cette bataille avec de la limonade. ■

DÉCRYPTAGE
Le philosophe
et essayiste passe
en revue l'actualité
de la semaine
dans « Face à
Michel Onfray »,
sur CNews.

CE ZIGZAGUEUR N'A QU'UN CAP :
L'EFFACEMENT DE LA FRANCE AU PROFIT
D'UN ÉTAT EUROPÉISTE

Le Journal du Dimanche & LE JDNEWS

L'actualité sans concession.
L'information portée par un regard optimiste.



Les avantages de votre abonnement

- ✓ **Chaque semaine**, votre **JDD** et votre **JDNews** livrés chez vous, le dimanche en Ile-de-France et le mardi dans le reste de la France.
- ✓ **Les versions numériques du JDD** le samedi soir, **et du JDNews** le mardi soir, en avant-première sur le site et l'application.
- ✓ **Accès illimité à tous nos articles**, avec publicité allégée.

99€/an
au lieu de 139€

PROFITEZ DE L'OFFRE COUPLÉE

Le Journal du Dimanche **LE JDNEWS**

Je m'abonne à l'abonnement intégral **papier + numérique** et je choisis l'offre qui me convient :

☐ **L'OFFRE ANNUELLE**
soit **99€/an** au lieu de **139,00€**

Je joins mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre du JDD / JDNews

ou
Je règle en ligne par carte bancaire **CE** (plus sécurisé, plus rapide), en me connectant sur **abo.lejdd.fr** ou en scannant le QR code ci-contre



BULLETIN D'ABONNEMENT

À RETOURNER DÈS AUJOURD'HUI sous enveloppe **AVEC AFFRANCHISSEMENT** à :
LE JDD / LE JDNEWS - Service Abonnements - 60647 Chantilly Cedex

PRÉNOM* NOM* Code offre : **JD1018**

ADRESSE*

CODE POSTAL*

VILLE*

Pour bénéficier des avantages numériques, votre email est indispensable.
Indiquez aussi votre numéro de mobile pour faciliter la gestion de votre abonnement.

EMAIL* : @
TÉL :

Le JDD et Le JDNEWS sont édités par Lagardère Média News, RCS Paris 834 289 373 - 2 rue des Cévennes 75015 Paris (tél : 01 87 64 68 11) - TVA FR 23 834 289 373. L'offre est valable jusqu'en décembre 2025. Après enregistrement du règlement, réception du 1er No sous 4 semaines maximum. L'envoi de votre bulletin vaut prise de connaissance et acceptation des CGV, accessibles sur www.lejdd.fr/cgv. Abonnement rétroactif à tout moment (remboursement des Nos non reçus). Vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours après réception du 1er No (cf. formulaire de rétractation sur www.lejdd.fr/retractation). En cas de litige, vous pouvez saisir le médiateur de la consommation (CMAP, 39 avenue Franklin D. Roosevelt, 75009 Paris au 01 44 95 11 40 ou email : cmag@cmag.fr). DPO : donneespersonnelles@lagarderejdd.com. Ces données sont destinées à l'éditeur, responsable de traitement, et à ses prestataires pour gérer votre abonnement, et pour vous adresser des communications postales et électroniques à des fins de prospection commerciale de ses produits et services. Vous pouvez exercer votre droit d'opposition à la prospection commerciale, et vos droits d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation et de portabilité de vos données, à l'adresse postale ou email du DPO ci-dessus. Pour en savoir plus sur le traitement de vos données, voir notre charte données personnelles : lejdd.fr/cdp. Pour tous renseignements sur votre abonnement : 01 87 64 68 11. Au terme de la formule d'abonnement annuel, votre abonnement sera prolongé par reconduction tacite pour des périodes successives de même durée, sauf si vous le résiliez. Vous serez informé par écrit (courrier ou email) un mois avant le terme de la période d'abonnement, de la possibilité de ne pas reconduire le contrat.

*champs obligatoires

UNE GRANDE DAME DE NOTRE TEMPS

En ce dimanche 21 septembre, c'est toute l'Amérique, submergée par une émotion intense, qui assiste à la cérémonie d'hommage à Charlie Kirk, l'influenceur le plus connu de l'Occident. Nous sommes dans un stade à Phoenix, noir de monde. Les prises de parole se succèdent, pour saluer la mémoire de ce père de famille qui prônait le dialogue et la paix des cœurs. Qui n'a pas été frappé par le contraste saisissant entre deux images à forte connotation allégorique ?

À l'intérieur de l'enceinte, le pardon héroïque d'une jeune veuve qui, gorge serrée, s'arrache aux pesanteurs de ce monde. Erika est applaudie, debout, par cent mille personnes qui pleurent. On a le sentiment que ces larmes viennent d'un ordre supérieur.

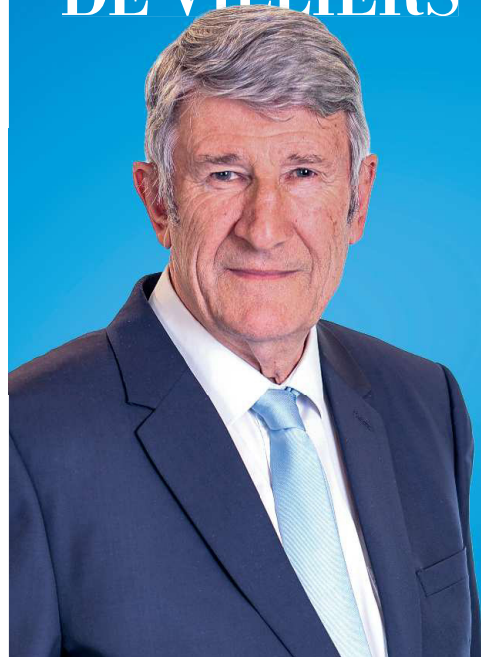
À l'extérieur de l'enceinte monte un long murmure d'aigreur et de ressentiment. Bientôt fuse le sous-entendu qui fera le tour des rédactions de la Médiacratie : « *Il l'a bien cherché.* » Alors vient le moment de l'éruption des idéologues de « l'antifascisme », les vociférations des progressistes, la *reductio ad Hitlerum* de la victime. Et puis, bien sûr, s'agitent et se contournent les wokistes, qui dansent sur les cendres encore chaudes de l'innocence. Le camp du Bien se dresse et se dispose en ordre serré. En les voyant exhiber leurs mines sardoniques, démoniaques, j'ai revu le fleuve de sang devant lequel l'ignoble Carrier se gaussait ainsi : « *C'est par principe d'humanité que je purge la terre de la liberté de ces monstres.* » L'assassin a fait le travail, il a purgé. Décidément, Pier Paolo Pasolini avait raison : « *Le fascisme peut revenir sur la scène à condition qu'il s'appelle antifascisme. Il n'y a rien de pire que le fascisme des antifascistes.* » La gauche a besoin de la prophylaxie morale du meurtre symbolique. Elon Musk a eu le mot juste : « *La gauche est le parti du meurtre.* » La gauche se prétend purificatrice. C'est pourquoi elle finit toujours dans le terrorisme, depuis Marat. La gauche, c'est le Méphisto de Faust : « *Je suis l'esprit qui toujours nie.* »

La prise de parole d'Erika Kirk fut bouleversante. Elle incarnait la puissance du pardon : « *Mon mari Charlie voulait sauver ces jeunes hommes qui gâchent leur vie par la rancune, la colère et la haine – comme celui qui a pris sa vie. Sur la Croix, notre Sauveur a dit : "Père, pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font." Cet homme... ce jeune homme... je lui pardonne.* »

**LE PARDON D'ERIKA KIRK
DÉCOURAGE L'ESCALADE DE
LA BARBARIE**

VENTS CONTRAIRES

Philippe
DE VILLIERS



ANTHONY QUITTOT

ÉCRIVAIN

Fondateur
du Puy du Fou,
ancien ministre,
Philippe de Villiers
intervient tous
les vendredis soirs
à 19 h sur CNews.

Je lui pardonne, car c'est ce que le Christ a fait, et ce que Charlie aurait fait. La réponse à la haine ne peut être la haine. »

Admirable geste d'humanité supérieure. Le pardon, c'est l'alchimie du sentiment qui convertit le Mal en nouvelle chance. On est loin, très loin de la réplique aseptisée « *Vous n'aurez pas ma haine* », après le Bataclan. C'était là une réponse à la violence par le néant, une forme de reddition même et de soumission... Non, le pardon d'Erika répond à un motif d'ordre supérieur : c'est un geste de miséricorde, une invitation à sublimer la souffrance pour en faire un ferment d'amitié civique. C'est la puissance de l'offrande. Cette épouse, foudroyée mais debout, dépose son fardeau au pied de la Croix. Et elle se retourne vers tous ceux qui la regardent en s'exclamant : « *J'offre ma douleur pour que le monde aille mieux.* »

Nous avons là, sous les yeux, l'exemple magnifique d'une âme pacifiée qui met un terme à la vengeance endémique et décourage l'escalade de la barbarie qui mine la société. Nous sommes là, revenus, pour un instant, aux sources de la civilisation. Au pied du Golgotha, une femme, la tête dans les mains, une mère aimante, une mère de déploration et de consolation, et qui murmure par-devers elle : « *Tout est perdu, tout est sauf.* »

Nous gardons tous le souvenir de cette petite estrade du martyr, dans l'Utah, où un influenceur à l'esprit pacifique invitait à la réflexion ses contradicteurs, avec le sourire et la sérénité d'un tempérament rare, et leur lançait à la cantonade : « *Prove me wrong* », prouvez-moi que j'ai tort.

Je suis, nous sommes tous Charlie. ■

COLLOQUE DE L'ORIENT CHRÉTIEN

Inscriptions : www.soschretiensdorient.fr



**SAMEDI 11
OCTOBRE
2025
PARIS**

**EXIL DES CHRÉTIENS D'ORIENT :
UNE FATALITÉ ?**

INSCRIPTIONS





DIOR

COLLECTION *MY DIOR*